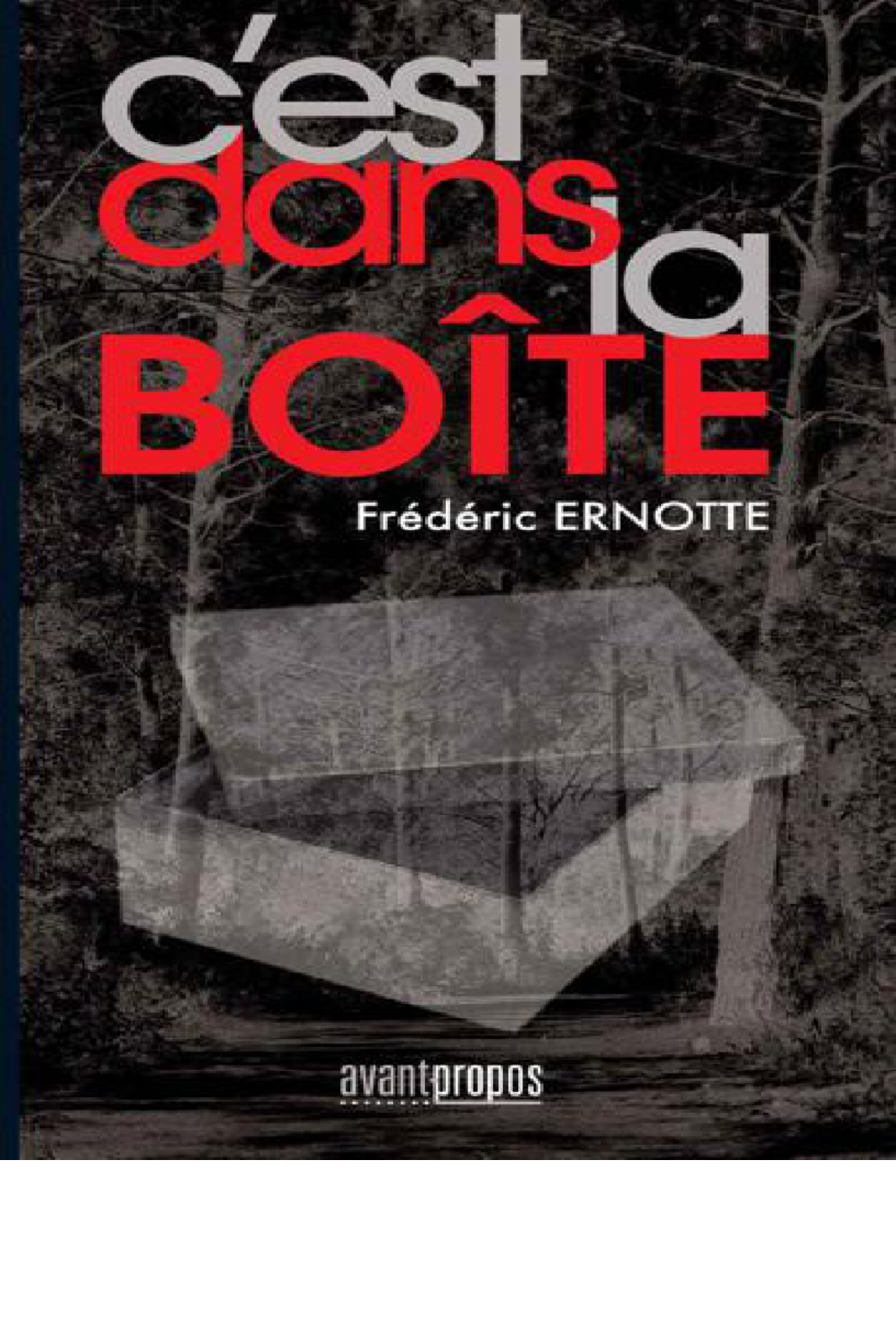


**C'est dans la boîte,
un polar plein de
suspense**

Frédéric Ernotte

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

The background of the cover is a dark, grainy photograph of a forest floor. In the foreground, a large, open, translucent box sits on the ground. The box is made of a material that looks like frosted glass or thick plastic, and it is empty. The forest floor is covered in dry leaves and twigs, and the trees in the background are bare and dark.

c'est dans la BOÎTE

Frédéric ERNOTTE

avantpropos

c'est
dans
la
BOÎTE

Frédéric ERNOTTE

CHAPITRE 1

Cette lumière m'aveugle ! Comme un spot braqué sur un suspect, mon écran me met en examen. Ma vie n'est plus une vie. Mes paupières sont lourdes mais ne se ferment plus. Depuis maintenant huit mois, il faut m'appeler : « Inspecteur Jeff Marnier ». Je savais parfaitement bien que la brigade criminelle me changerait des carrefours où les chauffards se croisent en brillant. J'ai signé en connaissance de cause pour un aller simple dans la folie de l'espèce humaine.

Il est presque quatre heures du matin. Et rien ! Je scrute minutieusement les méandres de la toile à la recherche d'une piste, d'un indice ou d'un contact... Je suis sur une sale affaire. « Le tueur aux piercings », comme la presse l'a surnommé. C'est un nom stupide mais la publicité engendre l'envie de popularité. Avec de la chance, cette envie conduit un tueur à la précipitation et celle-ci ouvre la porte aux erreurs qui nous font coffrer ces esprits malades plus vite.

Les photos placées en quinconce sur mon bureau témoignent de la violence déployée. Justine Viltour est méconnaissable. Sa jolie tête blonde vient gonfler le tableau de chasse du meurtrier. Déjà six cadavres à son actif en Belgique. Toutes des femmes d'une vingtaine d'années sauvagement mutilées. Des atrocités à vous dépuceler le plus téméraire des inspecteurs. Imaginez le tableau : des dizaines d'anneaux maladroitement insérés dans la peau des victimes. Dans le ventre, les bras, les jambes, la poitrine, les doigts et même le visage. Des anneaux rouillés la plupart du temps. Les plaies et l'infection mènent à une mort lente et douloureuse. Le bâillon sur la bouche des malchanceuses étouffe tout espoir de crier la douleur lorsque le fil barbelé qui serpente entre les anneaux étreint brutalement la chair.

Je ne compte plus le nombre de sites et de forums que j'ai parcourus cette nuit. Je vais devenir un véritable spécialiste du piercing. C'est vrai que si un jour au cours d'un repas, j'arrive à caser que la tribu Mursi, en Éthiopie, a pour coutume de placer des labrets en pierre au niveau de la lèvre inférieure ou aux lobes des oreilles de certaines femmes, je vais en impressionner plus d'un. Génial ! Ça ne fait pas avancer mon enquête d'un iota.

Les minutes s'égrenent machinalement. Ce petit réveil digital posé en équilibre sur les piles de fardes et de dossiers me nargue. Les chiffres rouge vif m'hypnotisent. Je les regarde défiler en cherchant

l'inspiration. « www.fashion-piercing.com », « www.passion-piercing.fr », « www.piercing-abondance.com »... Combien y en a-t-il ? Je recoupe les indices récoltés sur les scènes de crimes avec les informations que je collecte. À première vue, ce n'est pas un spécialiste. Peut-être un « pierceur » sans licence ? Un vétérinaire psychopathe ? Un boucher à la recherche de nouvelles expériences ? Pourquoi pas un instituteur de quarante ans ? Tout cela n'a aucun sens. Je dois me changer les idées.

Je secoue nerveusement la souris pour réduire les innombrables fenêtres ouvertes sur mon écran. On peut vraiment trouver de tout sur Internet. Il y a deux jours, j'ai entendu des collègues discuter d'un espace sur la toile réservé aux gens comme moi. La curiosité guide mes clics. Google à la rescousse. Sur base des maigres informations dont je dispose grâce à mes collègues, je vais pianoter : « forum » et « boîte noire ». La chance me sourit. Au milieu d'un nombre pharaonique de liens en tous genres, le forum dont ils parlaient existe. C'est une initiative un peu spéciale mais intrigante. Le forum regroupe des enquêteurs du monde entier. Ironiquement appelé « La boîte noire », ce cercle d'initiés ouvre des discussions sur les affaires criminelles les plus tristement célèbres de l'histoire. Une mine d'or ! Je dois m'inscrire. Immédiatement. Je me sens revivre par ce lieu virtuel qui s'offre à ma curiosité. Une page sombre se dévoile. Des lettres blanches apparaissent progressivement pour former l'inscription « La boîte noire » dans un style gothique. Au centre de la page, une boîte vient de surgir. Elle est fermée. Fermée ? Mais pourquoi ? Non ! Je veux entrer. J'ai l'impression que les concepteurs du site aiment les énigmes. O.K., Sherlock, c'est parti.

Première étape : scruter le terrain. Je vais passer cet écran au peigne fin. Il doit y avoir un bouton quelque part. J'approche les yeux de l'écran pour suivre les va-et-vient de mon curseur. Encore plus près. Il n'y a rien. Absolument rien ! Je ne peux pas réfléchir les fesses figées sur ma chaise. Deuxième étape : un verre de vodka à la main, j'entreprends les cent pas en marmonnant face à ce casse-tête. Boîte noire. Noire boîte. Une boîte qui est noire. Noir est la couleur de cette boîte.

Une inscription codée vient d'apparaître. Je parie que les déplacements de la souris bloquaient le mécanisme qui verrouille l'accès au site. « Quand tu hésites, ne touches à rien. » C'est la règle dans notre profession. Ingénieux. Maintenant, reste à trouver comment remplir les trous. « _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ ». Visiblement, certaines personnes se sont donné beaucoup de mal pour qu'on ne rentre pas sur le forum comme dans un moulin.

Mais bon, après tout, l'endroit est censé être réservé aux inspecteurs.

Je suis stupide. Ça crève les yeux. 44 61705 93 - B... mon matricule ! On dirait que la base de données qui contient les références des inspecteurs du monde entier est intégrée au site. Je ne peux pas nier que j'ai autant d'affinités avec l'informatique qu'avec les tenues du groupe Abba. Les prouesses technologiques, je les laisse à d'autres. Je ne sais pas comment ils ont fait. Pour tout vous dire, je m'en moque royalement. Ce qui m'importe, c'est d'être enfin entré dans la boîte.

Je vous avoue que je n'ai jamais été particulièrement inspiré par les sites de rencontres ou les forums mais je dois l'admettre, cette « boîte noire » me procure une excitation insoupçonnée. J'avance dans le formulaire d'inscription avec la même passion qu'après m'être résolu à m'abonner dans une salle de sport. Vous voyez sans doute de quoi je parle... Le genre de résolution que l'on crie sur tous les toits le jour de l'An et puis que l'on murmure au fur et à mesure que les jours défilent. Pour cette inscription, mon petit doigt me dit que les choses vont être différentes. Cette expérience s'annonce instructive. Il me faut un pseudo. Je vais devoir me creuser la tête pour en trouver un qui soit adéquat. C'est sans aucun doute le moment le plus pénible d'une inscription sur la toile. J'ai l'impression qu'on me triture le cerveau avec une cuillère à glace. Faut-il faire de l'humour ? Chercher un pseudo codé ? S'enfoncer dans l'intellectualisme forcené à la recherche d'une combinaison subtile de lettres pour prouver au monde toute l'étendue de sa culture ? Fermer les yeux et enfoncer les touches du clavier à tâtons ? J'opte pour l'option la moins énigmatique : les poncifs.

« Sherlock2801 est maintenant connecté à la "boîte noire". Veuillez patienter pendant que votre profil d'utilisateur est mis à jour. Cette opération peut prendre quelques minutes. » Regardez-moi ce spectacle affligeant. Je suis là, affalé sur cette vieille chaise branlante. Le temps qui passe s'imprime sur mon visage à la longueur de ma barbe. Je ne compte plus les nuits amputées des heures de sommeil indispensables à tout être humain. Comme un collègue me le disait : « Avec les valises que tu as sous les yeux, tu pourrais faire trois fois le tour du monde sans escale. » On ne peut pas dire que je sois une fashion victime. Pour un inspecteur, ce serait le comble d'être une victime. J'aime mon vieux jeans délavé, ma chemise à rayures bleues d'où dépassent les quatre poils que j'ai sur le torse et mes inévitables sandales de Jésus. Pas étonnant que Charlotte soit partie. Je reste positif, le célibat a de nombreux avantages aussi.

Je pense surtout que c'est mon travail qui lui a donné l'idée de claquer la porte de l'appartement pour ne jamais y revenir. C'est aussi pour ça que je trouve l'idée du forum très pratique. Parler de son travail est nécessaire dans la vie. Imaginez-vous une seconde un repas entre

amis où j'explique mes journées. Ça pourrait donner des haut-le-cœur au plus vaillant. « Oh, vous savez, ce n'est pas si horrible que ce qu'on imagine. À part peut-être le jour où nous avons retrouvé un homme sectionné en six morceaux dans son abri de jardin. Entre le plat et le dessert, je pourrais vous expliquer comment nous avons découvert onze têtes d'enfants plantées sur des pieux le long d'une prairie. Je ne vous parlerai même pas de l'enquête sur un tueur surnommé "le pyromane". Un petit pousse-café pour digérer chers amis ? »

Leurs visages se pétrifieraient de dégoût ou de curiosité malsaine. Pourtant, j'adorerais parler de mon travail. De la promotion que je n'aurai jamais. De mon entente fraternelle avec mes collègues. Des lieux que je suis amené à fréquenter. La vérité, c'est que cela n'intéresse personne.

La vie bouscule parfois les itinéraires qu'on rêvait d'emprunter. Je me suis toujours imaginé une vie bercée par une routine apaisante. Barbecue en famille les dimanches où le soleil se fait clément. Des amis, une maison, un labrador qui perd ses poils partout, des vacances le long des plages de sable fin et des soirées à dévorer les épisodes des *Experts*... Au lieu de cela, je suis devenu l'expert de la solitude. Un fantôme sans famille et sans amis. C'est le prix à payer pour porter ma plaque. Combien de temps faudrait-il pour que quelqu'un remarque mon absence si je décidais de quitter cette morne destinée ?

Je suis à deux doigts de sombrer. Des feuilles, des stylos, une agrafeuse... comme oreiller, on peut sans doute trouver mieux.

Mes rêvasseries n'ont pas été infructueuses. Je suis maintenant connecté au site. Tout ça n'a pas l'air sorcier à utiliser. « *Vous avez un nouveau message.* » Le modérateur du site me souhaite la bienvenue. Charmante attention. Automatisée certes, mais charmante.

Les sujets sur le forum ne manquent pas. « *Faire face à son premier cadavre* », « *Mes amis ne comprennent pas mon métier* », « *Accepter l'odeur de la mort* », « *Je ne dors plus* », « *L'humour noir en dix leçons* »... je vais me régaler.

« *Hercule Poirot souhaite chatter avec vous. Accepter ou refuser ?* » Comment refuser la discussion avec ce brave Hercule ? Dialogue accepté.

CHAPITRE 2

Déjà trois mois que je fais partie de cette communauté virtuelle. Ma drogue, mon opium... J'en ai besoin. À peine franchi le seuil de mon cinquante mètres carrés, je presse le bouton de la délivrance. Le son du ventilateur de mon portable berce mes nuits. Les yeux rivés à l'écran, je fais claquer les touches de mon clavier avec vivacité. En peu de temps, je suis devenu un des membres les plus actifs de la « boîte noire ». Mes messages fusent telles des balles tirées à bout portant. Coups de gueule sur coups de gueule, je fais vivre cet espace virtuel de ma verve.

Au fil des sessions, Sherlock2801 s'est fait connaître. Sans doute un paradoxe pour un homme dissimulant son identité derrière un pseudonyme grotesque. Impossible de dénombrer les heures où je deviens ce personnage plein d'assurance connu et respecté de tous.

L'enquête sur le tueur aux piercings est au point mort. Plus un crime depuis des semaines et toujours aucune piste solide. Les médias ont sans doute effrayé l'auteur de ces cruautés infâmes. Une part de moi souhaite qu'il ne réapparaisse jamais. Et pourtant, d'autres crimes nous permettraient peut-être d'avancer et de coincer ce fumier. En attendant, le dossier est au frigo, solidement figé entre les donuts et les bières.

Depuis deux semaines, une tout autre terreur s'est installée dans l'esprit des inspecteurs de la zone de Police de Gaume. Deux d'entre nous y sont déjà passés.

Un profiler et un expert en balistique. Quelque part dans nos rues, un psychopathe se promène sereinement en imaginant des pièges machiavéliques contre nous. Nous sommes des cibles. Des proies. C'est une sensation étrange. Je devrais sans doute être terrorisé mais au fond de moi, je sens que cela ne sert à rien.

Pourquoi nous viser ? Les raisons plausibles sont légion. Nous avons peut-être à faire à une personne frustrée de notre inefficacité redondante. Je n'aime pas dénigrer mais si je devais comparer mon parcours professionnel à la pêche, je dirais que notre seau est rempli de truites qu'il faudra relâcher et que pour les espadons, nous attendrons la semaine des quatre jeudis. Notre homme pourrait bien être un aspirant refoulé lors de nos tests de sélection. Notre homme pourrait bien être une femme, après tout. C'est peut-être tout simplement quelqu'un qui a du temps à tuer et qui aime les défis. Dans

notre profession, la solidarité est sans borne. Mis à part Gilles Penbaume et Alicia Trod, mutés à leur demande dans des contrées réputées plus accueillantes, tous les autres n'ont plus qu'un seul objectif : boucler le tueur de flics. Tant d'abnégation force le respect. Cyniquement, on pourrait espérer une débauche d'efforts similaire sur chaque affaire. Mais la nature humaine est ainsi faite. Le boucher s'octroie les meilleurs morceaux de viande, les contrôleurs dans les trains voyagent à l'œil et les ouvreuses dans les cinémas voient tous les films gratuitement.

Les affaires qui concernent des tueurs de flics ne manquent pas dans nos archives. L'histoire de notre profession regorge de ces heures sombres qui marquent l'esprit des jeunes recrues qui entrent à l'académie de police. « Vous n'aurez peut-être jamais d'explications, mais vous serez des cibles. » C'est sur ces mots que mon instruction d'inspecteur a débuté. En plein dans le mille ! Le temps des enquêteurs bedonnants qui se grattent la tête en fumant leur pipe à la recherche d'une solution est révolu. Bienvenue dans le monde des cinglés en tous genres et des psychopathes plus imaginatifs les uns que les autres. D'ailleurs, la « boîte noire » déborde d'histoires qui prouvent à quel point notre société est malade. La Gaume ne fait pas exception. Notre belle région ne purifie pas tous les esprits. Je déambule entre les pages de la « boîte noire » à la recherche des dernières actualisations. 187 personnes inscrites dans la communauté. Mais d'où viennent-elles en fait ? J'ouvre les profils au hasard. Belgique, France, Canada, Suisse, Luxembourg... En trois mois, je ne m'étais pas encore rendu compte de la diversité géographique de mes interlocuteurs.

Il est déjà 1h43. Le temps passe si vite. Les journées sont épuisantes et je ne récupère plus. La pénombre me berce et m'invite à rejoindre les rivages ensoleillés de mes cauchemars. Je viens d'éteindre l'ordinateur. L'acte de bravoure par excellence pour notre XXI^e siècle. Frustré et soulagé que cette pièce soit plongée dans le noir, je me lève et tente de rejoindre maladroitement ce rectangle moelleux que j'appelle mon lit. Je n'ai pas envie d'enlever mes vêtements. Je m'effondre comme une masse sur les draps chiffonnés en faisant claquer les lattes de bois qui soutiennent le matelas. À peine le temps d'un soupir et je m'endors.

« Bbbrrrrrrrr... Bbbrrrrrrrr... Bbbrrrrrrrr... » Bordel ! Je te hais, foutu téléphone. Le vibreur résonne sur la table basse en verre comme le bruit d'un rasoir électrique en manque de puissance. Je te hais. Je te hais. Je te hais ! Je soulève le petit appareil en l'injuriant de plus belle. Les yeux embrumés, je regarde péniblement qui me dérange.

« Mauvaise nouvelle ». C'est la seule chose qui m'est venue en tête lorsque j'ai dû encoder le numéro du boulot dans mon répertoire.

– Ouais allô.

– Jeff ?

– T'as vu l'heure ?

– Jeff. Il nous a encore eus. C'est un carnage. On a besoin de toi tout de suite sur les lieux.

Mon sang ne fait qu'un tour. Comme par magie, la fatigue disparaît pour laisser place à une colère indescriptible. Comment a-t-on pu se faire avoir ? Tout le monde est prévenu qu'il faut faire gaffe à ses fesses.

– Où ?

– Place des Chasseurs ardennais à Étalle.

– Je suis là dans 15 minutes. Que personne ne touche à rien, Chris !

CHAPITRE 3

Les lumières virevoltent dans cette nuit étoilée. Le rouge et le bleu se mêlent à la lumière aveuglante des phares de voitures. Je viens de passer la première pour me faufiler au cœur de ce son et lumière morbide. Comme plongé dans l'eau, je n'entends plus les sirènes. Tout semble se dérouler au ralenti sous mes yeux. Des pompiers courent en file indienne. Les curieux sont arrivés tout autour de la place et tentent désespérément de voir quelque chose. Les journalistes sont déjà rivés à leurs calepins tandis que des cameramen à la recherche d'hémoglobine se font refouler par les agents de sécurité. Les portes des ambulances sont grandes ouvertes.

Je progresse à pas d'homme dans cette foule opaque. Les visages couverts de suie et de sang me fixent en quête de réconfort. Que s'est-il passé nom de Dieu ? Je coupe le contact. Comme le comédien qui va entrer en scène, je remplis mes poumons d'oxygène. Un soupir. Ma main attrape la poignée de ma portière et, d'un coup, le son m'envahit à nouveau. J'ai l'habitude et pourtant je ne m'y ferai jamais. La machine se relance et tout s'accélère.

– Chris !

Entouré de policiers, d'ambulanciers et de pompiers, Chris à l'air d'un enfant perdu au milieu d'un supermarché. Il vient d'avoir 24 ans. Comme à tous les bleus, on lui a collé la garde de nuit. Si j'avais su...

– Il me faut le topo complet. C'est quoi ce bordel ?

– C'est lui. C'est ENCORE lui. J'en suis certain. Un homme nous a appelés à deux heures pour signaler un corps sans vie sur la place. Il avait l'air effrayé. Il nous a expliqué qu'une jeune femme était couchée sur le sol, la tête baignant dans son sang.

– Un piège ?

– J'ai envoyé deux patrouilles et une ambulance. J'étais en contact avec eux par radio. Ils se sont approchés du corps. J'ai entendu Pastarello hurler le nom de Catherine.

– Catherine ? Notre Catherine ?

– Oui. L'inspecteur Feiyan. C'est bizarre parce qu'elle est en repos ce soir. À peine le temps d'essayer de comprendre et j'ai entendu une explosion par l'intercom. On est parti immédiatement mais il était trop tard.

– C'était quoi cette explosion ? Ça venait d'où ?

– D'après les éléments dont je dispose c'est...

Chris est à bout de nerfs. Ses mains tremblent et sa voix a perdu toute l'assurance du jeune loup arrogant que je connais.

– Chris, j'ai besoin de toi sur ce coup. Reprends-toi.

– On pense que le corps qu'on nous a signalé est celui de Catherine. Difficile d'être affirmatif à cent pour cent. Il faudra attendre les analyses du labo. Le corps est en lambeaux. On t'a attendu pour commencer le travail mais l'hypothèse des légistes, c'est que son corps a été vidé pour y placer des explosifs.

– Quelle merde !

– Tout a explosé. Les quatre agents et les deux ambulanciers sont morts.

Rester maître de soi en toutes circonstances, c'est vite dit. Le travail du chef d'orchestre commence avec la douleur en fond sonore. Des cris, des pleurs, des essoufflements de panique... Beethoven ne connaît pas sa chance d'avoir évité cette sinistre mélodie lancinante. Les priorités sont simples. Cadenasser les vautours de la presse, relever les indices, interpellier toutes les personnes sur les lieux et rester en vie. J'ai déployé froidement les hommes disponibles sur ces tâches. C'est mon job. Les indices sont soigneusement photographiés et étiquetés. Les flashes crépitent dans tous les coins. Les témoins sont interrogés. Les fouineurs relégués en seconde zone. Les mains occupées empêchent souvent les esprits de s'égarer dans des réflexions dévastatrices.

J'arpente le bitume à la recherche de la vérité. Le rayon de ma lampe de poche au xénon se faufile entre les débris provoqués par l'explosion. Cette forte lumière bleue m'hypnotise. Les yeux rivés sur ce rond lumineux qui évolue avec agilité sur les pavés, je retourne les éléments dans ma tête. Catherine est une amie. Ma meilleure amie. Quand je suis arrivé à la brigade, elle m'a tout de suite accueilli et aidé. Je repense à toutes ces soirées que nous avons passées à décompresser dans les bars ensemble. Une joueuse de poker à toute épreuve. Au fil des semaines et des mois, elle est devenue ma grande sœur. Une grande sœur que je connais par cœur. Elle n'a pas pu se faire avoir comme ça. Des jolies brunes de 32 ans, il y en a un nombre incalculable. Ce n'est pas elle. Pastarello s'est trompé. Je me distrais tout seul.

Une chose est sûre, notre client est ingénieux et déterminé. Le piège était redoutable. L'explosion précise. J'imagine que le tueur a des

connaissances poussées en explosifs. Les débris montrent clairement que la bombe a été orientée volontairement. Il savait par où approcheraient les policiers et les ambulanciers. Il a créé une scène de théâtre dans les moindres détails.

La bonne question est de savoir où étaient les spectateurs. Je suis prêt à parier ma plaque qu'il est resté pour déclencher l'explosion et admirer le feu d'artifice. Si le corps de la jeune femme était à droite du monument, que les policiers sont venus de la rue du Moulin, la meilleure vue c'est...

– Jeff !

Plongé dans mes pensées, j'observe les différents endroits d'où le tueur aurait pu assister à la scène et, par la même occasion, nous laisser un indice.

– Jeff ! Près de ta voiture...

– Attends deux secondes, Chris.

– Non ! Je pense que tu devrais y aller immédiatement.

– Ok, c'est bon j'y vais. Qu'est-ce qui se passe ?

– Tu vas devoir rester calme.

– Quoi ?

Le silence de deux secondes m'a semblé durer deux heures.

– Quoi ? ! ?

La réponse n'a pas le temps de quitter les cordes vocales de Chris. L'attroupement autour de ma voiture me fait paniquer. Sans aucune consigne de mon cerveau, mes jambes s'actionnent machinalement dans une course effrénée. Slalomant entre les débris comme un skieur qui descend un super G, je sens les battements de mon cœur s'accélérer et mon souffle se perdre dans l'atmosphère à chaque foulée. En quinze mètres à peine, des gouttes de sueur perlent sur mon front. Et à cette seconde précise, tout s'est arrêté. Ce petit objet scintillant me nargue. Il semble se moquer de ma douleur. Les yeux de mes collègues me fixent avec compassion. Ils souffrent et se retiennent pour moi. Accroché au rétroviseur extérieur de ma voiture, le petit pendentif de Catherine virevolte avec insouciance. Je lui avais offert ce pendentif quelques années plus tôt, le jour de la Saint-Valentin. Personne n'occupait la Suite Présidentielle de son cœur depuis bien longtemps. Le métier est exigeant. Les sacrifices nombreux. Au nom de notre amitié, j'avais décidé de marquer le coup. Ce bijou était devenu son porte-bonheur. Mon corps ne réagit plus. Je sens le moindre de mes muscles se tendre nerveusement. Le regard rivé sur le sol, j'évite que les autres ne voient mes larmes. C'est idiot.

Ils ont tous compris depuis longtemps. Charlotte aussi avait compris. D'un coup, mon poing droit s'enfonce dans la portière. La rage sur le visage, je ne sens pas la douleur envahir mes phalanges en miettes. Tout le monde s'est écarté d'un pas. Je sens une main maladroite sur mon épaule mais je ne peux plus rester là. Avec assurance et en tentant de contenir mes sanglots, j'ouvre la portière que je viens de défoncer.

– Prends le relais, Chris.

Le temps de mettre le contact et je pars en trombe.

CHAPITRE 4

Étalé sur le sol comme une baleine échouée sur une plage, je fixe mon plafond à la recherche de sérénité. Je ressens chaque pulsation de mon cœur avec puissance. Mes tempes s'agitent spasmodiquement comme si un étau broyait mon cerveau. Mes larmes troublent ma vue et me donnent le sentiment étrange que je me trouve au milieu d'une avenue brumeuse de Londres dans une nuit dépourvue de lune. J'ai attaché le pendentif de Catherine autour de mon cou. J'ai l'impression qu'il pèse des tonnes. Deux parties légèrement courbées s'enlacent et, entre elles, se trouve un signe chinois. Amitié. Je sens mon cœur étouffer au fil des secondes. Immobile, je repense à Catherine. Je regrette de ne pas lui avoir dit plus tôt ce que je ressentais pour elle. J' imagine qu'elle s'en doutait mais... Comment ce pendentif a-t-il pu arriver sur mon rétroviseur ? L'instinct de l'inspecteur reprend soudainement le dessus sur l'épave à la dérive. Il était toujours là. Parmi nous. Il a dû ressentir un plaisir jouissif à nous voir à quatre pattes dans les débris. À me voir fracasser cette portière. Il était là. Je le sais. Comment ai-je pu me laisser avoir de la sorte ? Pourquoi personne n'a rien vu ? Il doit être loin maintenant. Sans doute satisfait de sa brillante réussite. Il me faut un verre !

En traînant les pieds, je progresse péniblement vers le bar dans le séjour. Vieux cliché contre le mal-être, la vodka me semble appropriée. Je prends un verre et tente de verser le breuvage mais mon bras vacille. Mes doigts sont à l'agonie. Dans cette nuit silencieuse, le verre se fracasse, projetant des éclats sur le sol. D'un pas maladroit, j'arpente les débris coupants en inclinant frénétiquement le goulot de la bouteille vers ma gorge. Je sens le liquide me brûler les boyaux. Les cheveux ébouriffés et le regard vide, je rejoins mon bureau en zigzaguant. Les minutes passent et la bouteille est presque vide. Une gorgée après l'autre, j'assomme un peu plus mon organisme.

Comme une veilleuse qui rassure les enfants après une histoire de monstres, une lumière bleue très légère filtre par la fenêtre. Elle semble m'accompagner passivement dans cette interminable nuit. Je suis affalé sur mon bureau. Mon ordinateur portable est posé dessus. Bien que mes forces se soient envolées, la lucidité reste. Je dois peut-être cette faculté à de trop nombreuses soirées pendant lesquelles j'ai enfilé les verres sans réserve. Je suis dans la fleur de l'âge. 35 ans et une santé de fer ! Une santé à faire des mélanges d'alcools plus

fourbes les uns que les autres. Soyez rassurés, je reste droit comme un « i ». Je vous l'accorde, un « i » écrit en italique la plupart du temps. Mais ça reste un « i ». Et puis à quoi bon me justifier ? Viens par ici, bouteille ! Je relève la tête et pianote maladroitement les touches de mon clavier. Que raconte la « boîte noire » ? Alors que j'allais relever mes messages pour me changer les idées, un détail retient tout de suite mon attention. Un nouveau bandeau a fait son apparition sur le site. « Découvrez la ronde des boîtes. » Intrigante cette publicité. Ma curiosité guide le curseur sur le lien.

« Nous vous convions à notre événement “La ronde des boîtes”. Cette aventure unique vous permettra de passer du virtuel à la réalité l'espace d'une nuit. À l'écart de tout, huit membres de la “boîte noire” se retrouveront pour des heures inoubliables. Chaque participant devra se munir d'une boîte à chaussures. Son contenu : cinq indices concernant une affaire élucidée ou non. Pièces à conviction, photographies, évocations d'objets liés à l'affaire... Tour à tour, chacun dévoilera le contenu de sa boîte à l'assemblée sans la moindre explication. Le groupe aura pour mission de découvrir la vérité qui se cache derrière les emballages. Une fois la nuit passée, les participants se quitteront en signant le pacte que cette soirée n'a jamais eu lieu. »

Excellent ! Moi qui avais justement besoin de prendre le large. L'occasion est trop belle. Sous l'explication, le bouton « inscrivez-vous » semble me tendre les bras. Une bouée de secours dans cet océan de vodka. Je souris. Le site annonce que cette nuit se déroulera le 21 mars. Une édition réservée aux membres francophones de la « boîte noire ». Cela me laisse une dizaine de jours pour prendre mes dispositions. Je pense que mon état psychologique actuel nécessite au minimum deux semaines de repos. Avec la petite scène de tout à l'heure lorsque j'ai aperçu le pendentif de Catherine, je ne devrais pas avoir trop de mal à convaincre mes équipiers que je ne leur serai d'aucune utilité sur le terrain dans les prochains jours.

Ma maman a toujours été formelle sur ce point : il ne faut jamais remettre à plus tard ce qu'on peut faire le moment même. Il est 4h50, oui. Et alors ? Où est ce maudit téléphone ? Rien sur le meuble. Rien à terre. Concentre-toi, Jeff. Dans un soupir d'exaspération, mes mains heurtent mes cuisses. Mon visage s'illumine d'une expression béate. Un petit objet rectangulaire solide est l'heureux locataire de ma poche droite. Il ne pouvait pas être bien loin. Le téléphone portable, c'est un peu comme un membre du corps à part entière. Une prothèse électronique sans laquelle nous ne pouvons plus vivre. Ce petit objet si vicieusement affectueux a su nous apprivoiser et devenir notre

inséparable ami. Plus de jus dans la voiture, il est là. En retard pour un repas préparé amoureusement par votre femme, il est là. Vous voulez prendre deux semaines de congés pour vous rendre à une réunion secrète avec des inconnus dans un lieu mystérieux ? Il est là. Dans votre poche. Tout simplement.

– Allô chef, c'est Jeff. Je vais avoir besoin de quelques...

– Tu as trois semaines. Tu te reposes. Tu te retapes. Et tu reviens avec les idées claires.

– Merci.

– Je sais ce que tu ressens, petit. On l'aimait tous et on trouvera l'enfoiré qui a osé faire ça. Il faudra que tu passes voir la psy à ton retour. Simple formalité. Tu connais la musique.

– Ok. Si vous trouvez quelque chose pendant mon absence, appelez-moi.

– Compte sur moi. Oh Jeff ! Une dernière chose : je te conseille de partir quelques jours faire le vide. On aura besoin de toi. Et couvre tes arrières. Ce malade nous a pris pour cible et je ne veux pas d'autre perte.

– Merci pour les conseils et désolé pour l'heure.

Je vais m'inscrire dès cette nuit pour être certain d'avoir ma place dans cette petite aventure. Huit personnes pour huit boîtes. Autant d'histoires pour voyager dans l'imaginaire tordu des meurtriers. Et dire que certains se prélassent sans but sur les transats aux bords des piscines de pays bercés par un soleil torride. Piégés comme du bétail dans des parcs à touristes aseptisés. Tout ça pour quoi ? Ressembler à des croque-monsieur sur pattes et se targuer d'avoir atteint la perfection en matière de bronzage. Très peu pour moi.

Je vais soumettre l'inventivité de notre tueur aux piercings à l'ingéniosité des autres participants. Il me reste à décider du contenu de ma boîte. Mon puzzle doit être assez complexe pour les tenir en échec un maximum de temps.

Dans le fond d'une armoire, je dégote une vieille boîte à chaussures. Juste la taille adéquate pour contenir les indices. Je vais commencer par un morceau de fil barbelé. Un bout de corde. Notre tueur prend un malin plaisir à fixer solidement ses victimes sur une chaise. Il me faudrait aussi un peu de foin. Non ! Je ne vais pas leur faciliter les choses. En plus, je vois mal où dégoter du foin dans mon appartement en plein centre-ville. Un petit cheval de plomb ? Ce serait beaucoup plus énigmatique pour expliquer l'étable. À moins que je trouve une photo de fourche sur Internet. Ils penseront que mon tueur utilise les

pointes meurtrières dans ses crimes. Je vais ajouter un anneau. Mes recherches de ces dernières semaines m'ont permis de me constituer une véritable collection. Il y en a vraiment pour tous les goûts. Je regarde ces anneaux briller en imitant « Golum » du film *Le Seigneur des Anneaux*. Mes précieux ! Trêve de plagiat vocal, il me faut encore un cinquième élément.

En panne d'inspiration, je ferme les yeux pour visualiser une scène de crime. J'y ai passé tellement d'heures que je m'en souviens dans les moindres détails. Chaque millimètre passé au crible me revient. Avant même de franchir cette énorme porte en bois, je ressens la mort. Sous l'éclairage de cette lune laiteuse, nos ombres progressent lentement. Nos bottines piétinent les herbes folles qui jonchent encore le sol de ces terres inhospitalières. Le vent s'engouffre entre les poutres de cette immense étable et produit des craquements lugubres. Le genre de sons qui hantaient mes nuits d'enfant. J'inspecte les contours de l'entrée avec ma lampe de poche. Les araignées ont patiemment tissé leurs œuvres de perfection. J'aurais aimé avoir leur sens de la géométrie. Ces vieux remparts grouillent d'insectes en tous genres. Bienvenue dans l'Éden des parasites. L'arche de Noé pour les créatures nuisibles. Pas étonnant que notre client soit attiré par ce genre d'endroit.

Trois policiers baraqués soulèvent la poutre qui bloque la porte. Un grincement strident déchire la nuit. Je sens les poils de mes avant-bras se dresser, comme lorsque Madame Petry manipulait maladroitement sa craie sur le tableau pendant le cours de français.

Dans la pénombre, je l'aperçois. Immobile. Une odeur pestilentielle envahit mes narines et s'engouffre dans chaque centimètre cube de mes poumons. C'est une senteur infecte d'effluves de cadavre. Mon cœur vacille à chaque mètre foulé dans cet enfer olfactif. Je m'approche prudemment de la victime. Une image de plus qui restera à jamais figée dans la collection traumatisante des horreurs de mon parcours d'inspecteur. Son visage me fixe. Ses grands yeux bleus écarquillés laissent transparaître toute la souffrance que cette jeune femme a dû endurer. Solidement sanglée sur une vieille chaise, cette magnifique jeune fille blonde n'est plus qu'un amas de chair perforé par des dizaines d'anneaux. Un travail bâclé et douloureux. Le long de son corps dénudé, des larmes sanglantes se sont écoulées des nombreuses plaies. Ses cheveux sont trempés. Ses pieds baignent dans un mélange sanguinolent. Une flaque abondante. L'eau est glacée. Des gouttes continuent de perler des mèches de la victime et ruissellent sur sa peau bleutée. Qu'a-t-elle fait pour mériter de mourir comme ça ? Le tueur n'a pas reculé dans l'escalade de sa folie. Minute après minute, il a dû percer ce corps fragile avec patience.

Subir les lamentations de désespoir sans broncher. Garder son sang-froid et parachever ce qu'il appellera très certainement son œuvre. J'imagine qu'il a pris son pied au son des supplications d'une proie sans défense, mutilée sans remords.

Sur les visages des policiers présents, on peut lire le dégoût et l'incompréhension. Le fil barbelé circulant entre les anneaux encercle complètement la jeune femme. Un véritable sapin de Noël pour psychopathe. Dans un coin de l'étable, une meule de foin est esseulée. Le tueur s'est positionné là. Juste là. Admirant le bouquet final de son travail, les hormones en ébullition. Les yeux rivés sur ce corps charcuté gigotant frénétiquement au rythme des lacérations, il a attendu le dernier souffle de sa victime. Une dernière bouffée d'adrénaline avant de quitter les lieux.

Mes yeux s'ouvrent brusquement. Un morceau de fil barbelé, une corde, une photo de fourche, un anneau... Je vais ajouter l'eau puisqu'il s'amuse à arroser ses victimes comme s'il s'agissait de plantes vertes. Je pourrais remplir une éprouvette de notre précieuse H₂O mais pour compliquer les choses, je vais prendre le bulletin météo des trois prochains jours. Pluie, pluie et pluie ! Un petit clin d'œil à ma Belgique natale. Mon casse-tête est maintenant complet.

CHAPITRE 5

Les aiguilles de ma montre indiquent 18 h. L'excitation m'envahit comme pour un môme qui attend ses cadeaux de Noël. Dans deux heures, nous serons à huis clos dans un gîte rural pour une soirée inoubliable. Le vrombissement du moteur résonne dans la rue. Direction : Dochamp. On peut dire que j'ai de la chance. Ce petit village des Ardennes belges n'est qu'à environ une heure de route de là où je me trouve. Les nuages ont assiégé le ciel avec une facilité déconcertante aujourd'hui. L'épais tapis grisâtre recouvre l'horizon laissant poindre par endroits quelques meurtrières isolées dans le château céleste.

Je n'ai emporté que l'essentiel. Un sac de sport contenant quelques vêtements et ma brosse à dents. Sur le siège arrière, un manteau imperméable roulé en boule me rappelle que le froid des mois précédents n'est pas si loin. J'ai également emporté mon arme. J'ai pris pour habitude de me préparer à toutes les éventualités. Juste à côté, ma modeste boîte à chaussures attend son heure de gloire. Le mystère qu'elle contient fait toute ma fierté. J'avoue que le sens de l'orientation n'est pas mon principal atout. Depuis les premiers tours de roues que j'ai effectués en voiture, je sais que le meilleur ami de l'homme n'est pas le chien mais bien le GPS. Une paisible voix à l'accent robotique vous guide en toute quiétude vers la destination souhaitée. En toute décontraction, vous arpentez des rues et des villages dont vous ne connaissez même pas le nom. Insouciant, vous avalez les kilomètres en terres inconnues. « Dans trois cent mètres, tournez à droite. » « Au prochain rond-point, prenez la troisième sortie. » Bien entendu, il est préférable de garder deux ou trois neurones actifs pour éviter de prendre malencontreusement une rue à sens unique ou de griller un panneau de déviation qui vous indique que vous allez entrer dans une zone minée par les crevasses. Grâce à ce petit gadget, je ne devrais pas avoir trop de difficultés à rejoindre le gîte de la Vieille Grange.

Aucun voyage n'est possible sans musique. Au premier virage, mon index droit presse machinalement le bouton de la délivrance. Dire Straits est le remède idéal contre le silence. Sur les premières notes de *Sultans of Swing*, les vitesses s'enchaînent. Les solos de guitare signés Mark Knopfler me font planer.

J'ai décidé de me rendre directement à notre lieu de rendez-vous. Les organisateurs ont pensé à tout. Ceux qui le souhaitent peuvent se

rendre à l'aéroport de Charleroi et louer une voiture pour rallier Dochamps. Je suppose que certains participants viennent d'autres pays.

Je me demande sur qui je vais tomber. Les pseudonymes des uns et des autres révèlent peu de choses sur mes futurs acolytes. D'ailleurs, j'ai pris la peine de changer le mien sur le site. Sherlock2801 n'est plus. Paix à son âme. J'ai opté pour une suite de chiffres énigmatiques. De quoi embrouiller les esprits. En cinq clics, 947612539 a pris le relais d'un Sherlock devenu bien pâle.

Quand j'ai vu « 947612539 » en cinquième position sur la liste des invités de la ronde, un sourire de satisfaction s'est imprimé sur mon visage. J'adore le chiffre cinq. Il m'a souvent porté chance.

J'avale les kilomètres à vive allure. Les longues routes sinueuses bordées d'arbres m'apaisent. Je n'ai jamais été un grand spécialiste de la végétation forestière. Chênes, hêtres, charmes, bouleaux... peu importe. Un tronc avec des feuilles, c'est un arbre. Ce paysage me change agréablement des immeubles à appartements qui s'enracinent dans mon quotidien.

Je suis en pleine forme. Exceptionnellement, j'ai dormi comme un loir. Je me suis offert trois jours de repos avant mon départ. Téléphone déconnecté. Télévision et connexion Internet bâillonnées. C'était nécessaire car la nuit s'annonce captivante et dormir ne fait pas partie de notre programme en terre ardennaise.

Connaissez-vous Dochamps ? J'imagine que non. En deux mots, c'est un petit village belge reculé au cœur de la nature. Un havre de paix des temps modernes. Les chants des oiseaux remplacent les coups de klaxons nerveux. D'après ma carte, le gîte de la Vieille Grange doit se situer quelque part aux abords de la forêt de Chlorophylle. Quel nom charmant. Cette poésie dénote des sobriquets que l'on donne aux différents quartiers aux alentours du mon appartement. Il y a le « coupe-gorge ». Il y aussi « Dash », le royaume de la poudre blanche. À deux rues de là, on peut visiter le quartier surnommé « Banqueroute ». Un assortiment de quatre rues où un homme peut facilement dilapider son salaire mensuel en moins d'une heure dans des plaisirs charnels plus inavouables les uns que les autres.

La forêt de Chlorophylle s'étend sur des centaines d'hectares. Bref, beaucoup d'arbres ! À entendre le nom comme ça, je me suis demandé si de petits êtres fantastiques y vivaient. Peut-être des animaux qui parlent comme dans les dessins animés de mon enfance. J'ai vraiment besoin de vacances.

Le GPS m'indique que j'arriverai vers 19h20. J'ai le sentiment étrange

de me rendre à une réunion « Tupperware ». Vous savez ce genre de soirée où l'on présente les nouveautés en matière de récipients devant une foule de ménagères intriguées. Après tout, notre but est de présenter des boîtes. Peut-être que notre ronde s'apparente plutôt à des retrouvailles de vieux combattants qui tapent la carte en alignant les verres de whisky au rythme d'histoires resurgies du passé. En fait, il n'y a probablement rien de comparable avec ce qui m'attend cette nuit.

Déjà une heure dix que je roule. La clarté du jour s'est estompée sans crier gare. Les puissants rayons lumineux qui s'échappent de mes phares transpercent maintenant mon parcours et le vent se fait de plus en plus fort. Les ombres des grands êtres verts qui bordent le macadam sont projetées sur la route. Seulement neuf degrés affichés sur mon compteur. C'est peu. Si j'arrive le premier au gîte, je prendrai quelques morceaux de bois pour faire du feu. J'ai toujours été passionné par ces flammes qui dansent avec insouciance, gourmandes dévoreuses de combustibles divers.

Cela fait des kilomètres que je n'ai plus croisé âme qui vive. Les mains rivées sur le volant, je tapote nerveusement le cuir au rythme des basses. Dans la pénombre, je distingue vaguement la plaque qui m'indique l'entrée de Dochamp.

« Au prochain croisement, tournez à droite. Vous êtes arrivé. »

CHAPITRE 6

Le calme qui règne ici me fait froid dans le dos. Je n'ai pas l'habitude d'entendre gronder le vent dans les feuillages. Le sentier étroit qui mène au gîte est désert. Pas d'autres voitures. J'ouvre la portière de ma boîte de conserve sur roues et savoure cette agréable odeur qui envahit mes narines. Cela fait si longtemps que je n'ai pas respiré de l'air aussi pur. On dirait du pin. Du moins, si je me fie aux senteurs artificielles que je place dans les toilettes de mon appartement.

Mon regard se perd dans la végétation luxuriante qui m'entoure. Mes grosses bottines piétinent les copeaux de bois sur le sol. Rapidement, la chair de poule s'imprime sur ma peau. Je n'ai pas pris la peine de remettre mon manteau. J'ai besoin de me dégourdir les jambes. À gauche du bâtiment trône majestueusement un barbecue en pierres noircies par les années de bons et loyaux services. J'imagine que la vieille grille rouillée a dû en voir passer de la bidoche. L'endroit est paisible. Il y a un banc en bois. Une étendue d'herbe qui jouxte la propriété. L'endroit doit être agréable pour prendre l'apéro en été.

Je scrute chaque détail comme un aventurier qui vient d'échouer sur une île. Nous faisons tous cela en arrivant sur un lieu de vacances, parcourant tous les recoins pour se familiariser avec son nouvel environnement. La curiosité guide mes pas jusqu'à l'arrière du bâtiment. Je passe à côté d'un imposant escalier en pierres qui semble mener au grenier de la Vieille Grange. Je regarde dessous en me disant que cette cavité sombre serait un espace de rangement idéal pour de lourds morceaux de bois. Il n'en est rien. Le propriétaire a simplement fait rouler une brouette remplie de feuilles et d'herbes coupées sous les marches de cet escalier. Je me retourne et lance mon regard à l'horizon. À l'autre bout du jardin, j'aperçois des stères de bois empilés avec soin. Je suis soulagé. Nous ne mourrons pas de ce froid sournois qui caresse mon visage.

D'un pas décidé, je rebrousse chemin vers ma voiture. Malgré une certaine excitation, je reste vigilant. Je ne sais pas exactement à quoi m'attendre avec ces gens dont j'ignore tout.

En récupérant mes affaires, je réalise que je n'ai pas verrouillé les portières en arrivant. C'est fou comme on perd rapidement les réflexes citadins une fois plongé en pleine nature. On imagine sans doute inconsciemment qu'il y a peu de chance pour que les animaux démarrent la voiture pour s'offrir une virée à Las Vegas. Je souris à

cette idée et rejoins la porte de la Vieille Grange. Juste au-dessus de l'entrée, une pancarte ébréchée balance monotonement au bout de deux petites chaînes. On distingue à peine les lettres noires sur le bois. On dirait que la porte n'est pas fermée à clé. Mon sac de sport sur l'épaule gauche et la boîte à chaussures serrée contre ma hanche droite, je pousse maladroitement la porte d'entrée avec mon coude et mon pied. Le parfait numéro de l'équilibriste fainéant qui veut s'épargner un trajet supplémentaire dans le froid.

Le voilà notre nid douillet. C'est cosy. La porte d'entrée donne directement sur le séjour. Mon regard parcourt brièvement l'immense espace encadré par de gros pilastres en bois. Au centre de la pièce, une imposante table garnie d'une série d'enveloppes attire le regard.

Elle est entourée d'immenses fauteuils recouverts d'un tissu noir légèrement poussiéreux. Sur chaque siège se trouve un carton doré nominatif. Après avoir frotté mes semelles sur la paillasse hirsute, je m'avance prudemment pour voir de quoi il s'agit. Les cartons sur les huit trônes mentionnent chacun le nom de code d'un participant. Edelweiss, Antoine Bourrel, l'alchimiste, Watson... Au fond à droite, sur le fauteuil qui se trouve juste devant l'une des deux fenêtres, j'aperçois « 947612539 » en lettres d'or. Les énigmatiques morceaux de papier posés sur la table mentionnent quant à eux des heures précises.

Face à l'entrée, un vieil escalier donne accès à l'étage du gîte. Je visiterai cette partie de l'antre un peu plus tard. Au fond de la pièce, j'entrevois la modeste cuisine mise à notre disposition. J'entre et me sers un verre d'eau. J'ai la gorge sèche. Le liquide glisse dans mon gosier et me rafraîchit. Un regard furtif vers la porte d'entrée et j'emballe le verre avec des serviettes pour le protéger avant de le glisser dans mes affaires. C'est un souvenir. Je ne pense pas être un cleptomane dans l'âme mais je suis très sentimental.

Il y a deux portes à proximité de la cuisine. Guidé par la curiosité, je tourne les poignées. D'un côté le débarras, de l'autre les toilettes. C'est toujours bon à savoir en cas d'urgence. Sur le sol, un gigantesque tapis couleur crème recouvre un parquet mangé par les termites. J'imagine difficilement l'endroit obtenir cinq étoiles dans le guide Michelin mais le choix me semble approprié pour notre réunion.

Chaque pas laisse échapper de légers craquements. Je me dirige vers l'escalier. Le pied posé sur la première marche, j'avoue ne pas être convaincu que l'assemblage bancal tiendra sous mes 85 kilos. J'exerce quelques pressions pour tester la solidité des planches.

– Eh vous ! Il ne faut surtout pas vous gêner. Que faites vous ici, monsieur ?

– Je...

Je me retourne un peu surpris. Un homme se dresse dans l'encadrement de la porte.

– Je plaisante, l'ami. Tu es là pour la ronde ?

Un large sourire se dessine sur le visage de mon nouveau compagnon. La trentaine. Cheveux noirs imbibés de gel. Il s'approche en me tendant la main.

– Oui. Jeff. Enchanté.

– Denis. De même. Tu es là depuis longtemps ? Personne d'autre dans le coin ?

– Non. C'est plus désert qu'un bar à strip-tease vers 11 heures du mat'.

Un rictus complice au coin des lèvres, nous nous retournons synchroniquement vers l'entrée. Une voiture vient de s'arrêter devant la bâtisse. La lumière rouge des feux arrière s'infiltrer dans le gîte par l'entrebâillement de la porte.

– Je te parie que c'est une jeune inspectrice sexy et qu'elle ne demande qu'à avoir mon aide pour transporter ses trois gigantesques sacs de voyage surchargés d'objets futiles.

Une petite tape sur mon épaule et le voilà parti dans le style typique du bourreau des cœurs. Je le suis d'un regard amusé. Il s'approche de la portière par l'arrière du véhicule et d'un geste souple, il entrouvre l'habitacle.

– Permettez, très chère.

– C'est gentil, mon p'tit.

La voix est rocailleuse et dénote quelque peu des espoirs formulés. Un vieillard bedonnant vient de poser un pied sur le sol. Je ne peux m'empêcher de sourire. Le regard de Denis semble me dire de la boucler. Je jubile.

– C'est avec le plus grand plaisir, vous savez. Il faut toujours aider nos aînés.

Agrippant le sac en jute du sexagénaire, Denis me glisse à l'oreille :

– C'est statistique. Nous serons huit, il doit y avoir une inspectrice sexy. Je n'ai pas perdu mon temps. Au pire, le vieux pourra lui expliquer à quel point je suis aimable et serviable.

Fier comme un paon, il se dirige vers l'intérieur pendant que je salue notre nouveau compagnon.

– Bonsoir, Edgard. Je m'appelle Jeff. D'où êtes-vous exactement ?

- Comment connais-tu mon prénom ?
- Lorsqu'on souhaite garder son identité secrète, il faut éviter les étiquettes nominatives sur les bagages.
- Observateur à ce que je vois. C'est une grande qualité pour le métier que nous faisons. Enfin, que je faisais il y a de cela plusieurs années. À 63 ans, j'avoue me sentir quelque peu dépassé. C'est sans doute pour cette raison que je suis parmi vous ce soir. Je viens du Luxembourg. Et toi ?
- Belgique.
- Si nous rentrions ? Il ne fait pas chaud par ici.

Je souris pour marquer mon acquiescement alors que deux autres voitures se rangent près de la mienne. Je me retourne vers Edgard. Le vieil homme tient fermement sa boîte à chaussures entre ses doigts fragiles. Il me fait étrangement penser à ma grand-mère lorsqu'elle s'approchait de moi avec sa boîte à biscuits. Ronde et colorée, elle éveillait mon appétit instantanément. Le couvercle en métal renfermait des trésors gustatifs. Un sourire malicieux et un clin d'œil discret, le sésame pour la gourmandise.

Plongé dans mes souvenirs d'enfance, je n'ai pas prêté attention aux voitures qui se sont engagées dans le sentier de la Vieille Grange. Plusieurs tacots se suivent en file indienne. Sans doute le reste des membres inscrits.

Les uns après les autres, ils sortent de leur voiture et nous saluent. C'est une sensation étrange. Un peu comme si je me trouvais au milieu de la réunion d'une famille qui n'est pas la mienne. Sourires, poignées de mains, accolades, embrassades, politesses en tous genres... que tout cela m'ennuie ! Les gens se relèvent sans modération.

Denis va être aux anges, l'inspectrice de ses rêves vient de mettre pied à terre. De longs cheveux bruns soyeux tombent sur la veste en cuir qui recouvre ses épaules. Une fine couche de rouge à lèvres épouse parfaitement le sourire qui se dessine sur son visage. Ni une, ni deux, Denis est sur le pont.

- Mademoiselle. Quel plaisir de vous compter parmi nous. Puis-je prendre votre sac pour vous aider ?
- Voilà une galante attention, très cher, dit-elle d'un ton amusé. Comment puis-je récompenser tant de dévouement ?
- Nulle récompense ne peut surpasser la joie de vous être agréable. Mais si vous y tenez vraiment, un doux baiser sur le front me comblerait.

– Ah, les hommes !

Cette première tentative ne portera sans doute pas ses fruits, mais elle a le mérite de détendre l'atmosphère. Le jeune téméraire, chargé comme un baudet, se dirige vers l'entrée du gîte. À quelques pas de nous, Edgard l'arrête et lui dit :

– Je sais que tu as porté mon sac aussi mais, comment te dire, n'espère aucun baiser sur le front venant de moi, mon garçon.

La plaisanterie grinçante provoque l'hilarité générale.

– Je me vengerai, papy, lance Denis entre ses dents en franchissant la porte sans prêter attention à la dernière voiture qui vient de s'arrêter devant la Vieille Grange.

Les uns après les autres, nous entrons dans le chalet. Les mines se réjouissent à l'idée de trouver un peu de chaleur. Juste devant moi, une femme d'une cinquantaine d'années inspecte la pièce en silence pendant que deux jeunes font valdinguer leurs sacs sur le sol. Un gars, une fille. Lui ne doit pas avoir plus de 20 ans. Le visage blafard, il reste inexpressif quand la jeune fille lui demande son prénom. Pas un mot. Devant l'absence de réponse, elle insiste :

– Moi, c'est Lise. Do you speak French ?

– Adam, dit-il d'un ton impassible et lointain.

J' imagine qu'il ne faudra pas compter sur lui pour mettre l'ambiance dans notre petite sauterie.

Du coin de l'œil, je surveille ma boîte à chaussures posée sur la table devant ma place. Les autres m'ont imité. Les discussions s'amorcent lentement. Denis tente de percer les mystères de la jolie brune. La jeune fille aux habits colorés déambule entre les gens. Les éternels bavardages climatiques envahissent la pièce. L'arme ultime quand on ne sait déjà plus quoi dire.

Dans le fond de la pièce, une voix autoritaire s'élève :

– Je propose qu'on s'installe pour se présenter avant de commencer. Ça vous tente ? Si nous trinquons à cette improbable rencontre ? Interdiction de refuser le verre de l'amitié. Je ne veux aucune excuse. Il doit bien y avoir une bouteille de vodka ou autre quelque part dans ce cloaque. C'est la coutume après tout.

J'étais là le premier, c'est donc à moi que revient la pénible tâche de faire le service.

– C'est parti pour huit vodkas, mesdames et messieurs. Alors que je me dirige vers la cuisine, une voix stoppe mon élan :

– Voulez-vous de l'aide ?

– Non merci. C'est gentil de proposer...

– Michelle, dit-elle avec spontanéité.

– Enchanté, Michelle. Je vais m'en sortir. Vous pouvez vous installer, je reviens tout de suite.

Une chose est sûre, nous ne manquerons de rien. Nourriture, boisson et alcool sont légion dans les placards de la cuisine. Un plateau. Huit verres. Et le tour est joué.

Je progresse à pas lents pour revenir vers la table. Tous les regards sont braqués dans ma direction. J'ai l'impression que j'amène un gâteau d'anniversaire. Vous savez, ces moments intenses en émotion où les gens chantent faux avec insouciance pendant que vous mesurez chacun de vos gestes en priant pour que rien de fâcheux n'arrive pendant votre parcours. Une fois le plateau posé sur la table, ma respiration reprend son activité normale.

– Bien. Faisons un tour pour au moins connaître nos prénoms. Moi, c'est Jimmy.

À ses côtés, la ola des prénoms débute :

– Michelle.

– Edgard.

– Bénédicte.

Un blanc. C'est au tour de Denis, toujours subjugué par la jeune femme à ses côtés dont il connaît à présent le doux prénom.

– Euh oui pardon. Den.

– Jeff.

– Lise.

– Adam.

Jimmy semble décidé à endosser le rôle du maître de cérémonie. Baraqué et l'air sévère, cela ne me surprendrait pas qu'il soit inspecteur principal ou commissaire. Sa barbe doit avoir trois ou quatre jours. Avec assurance, il s'empare de la première enveloppe posée sur la table. L'horloge sur le mur indique 20h27.

– 20h30. C'est l'heure indiquée sur cette enveloppe. Nous allons bientôt découvrir ce qu'elle contient. En attendant, nous voici chevaliers d'une table ronde devenue rectangulaire dans un château aux allures de bâtisse délabrée pour une quête bien peu glorieuse. Mes amis, je lève mon verre à votre présence. Que la « ronde des boîtes » commence.

CHAPITRE 7

« Bonsoir à toutes et à tous. Je me suis permis de vous rédiger le fil conducteur de cette soirée. Surveillez l'horloge de près pour découvrir en temps et en heure ce que dissimulent les différentes enveloppes mises à votre disposition.

Avant toute chose, je vous invite à profiter pleinement de votre buffet. Ce somptueux repas sera pour vous l'occasion d'échanger quelques mots pour faire connaissance les uns avec les autres. »

Jimmy interrompt un instant sa lecture du premier billet. La méfiance se lit sur son visage. Ses yeux scannent la pièce comme s'il cherchait un micro ou une caméra.

« Je vous souhaite bon appétit et vous fixe rendez-vous à 21h30 avec le second message. » C'est tout pour ce message. Allons voir ce que le cuistot nous a réservé. Quelque chose semble préoccuper notre orateur. Il continue d'analyser chaque recoin de la pièce pendant que les pieds de chaise caressent le sol. Je pense que les autres n'ont pas remarqué ce changement intrigant dans l'attitude de notre petit chef. Il tente de noyer le poisson derrière une apparente décontraction. Je m'approche de lui et entame la conversation :

- Comment ça va, Jim ? Longue route pour arriver jusqu'ici ?
- Ça va, je te remercie. Je viens de France, dans la région parisienne. Le voyage s'est bien passé. Il faut que je me fasse à cet endroit inconnu. Le décor me change quelque peu de mes habitudes.
- J'imagine. Qu'est-ce qui vous a poussé à vous inscrire pour cette soirée ?
- On peut se tutoyer. J'ai l'impression de prendre dix ans chaque fois que j'entends un « vous ». J'avais besoin de m'évader. De prendre l'air. De rencontrer de nouvelles personnes et de parler. Et toi ?
- La curiosité. C'est mon principal défaut et j'ai toujours fait de mon mieux pour le rentabiliser au maximum. Regroupés dans la cuisine, nous chargeons nos assiettes comme si nous n'avions plus mangé depuis des jours. Tomates, pâtes froides, pommes de terre, charcuteries... Les vivres se présentent en abondance à notre appétit.

Le brouhaha des conversations emplit la pièce. Lise explique son voyage à Edgard et Denis. La chose ne m'avait pas frappé immédiatement mais en tendant un peu mieux l'oreille, il n'y a aucun doute sur la provenance de cette jeune Québécoise.

À mes côtés, Jimmy bâtit un véritable château fort d'aliments sur son assiette. Ce n'est plus de la restauration mais de l'art conceptuel. Sans détourner le regard des plats, il interroge :

- Et vous Michelle ? De quel coin de la Suisse êtes-vous originaire ?
- Mon accent s'entend si fort que cela ? dit-elle un peu gênée.
- Je trouve que c'est un bel accent.
- Je viens de Lausanne.

Bénédicte ne peut s'empêcher de s'immiscer dans la conversation :

- J'ai une cousine qui habite à Lausanne.
- Le monde est petit. Vous venez aussi de Suisse ?
- Non non. De Bruxelles.

La conversation se poursuit pendant que chacun regagne sa place. Je suis fasciné par cette faculté de l'être humain à s'adapter. Bien entendu, nous aurions pu nous terrer dans le silence. Après tout, quel intérêt cela peut-il bien avoir de connaître nos origines ? La question n'est pas tellement de savoir si le fond de notre bavardage est capital, mais bien la mise à l'épreuve de notre capacité à gérer l'absolue nécessité de combler le vide.

À coups de fourchettes cadencés, nos organismes sont repus en peu de temps. Les visages sont marqués par cette irrésistible envie de prendre l'enveloppe de 21h30, de la déchiqueter et d'en découvrir le contenu. C'est pour cela que nous sommes tous ici.

Les plus braves ramènent les assiettes et les couverts souillés vers la cuisine pendant que d'autres trépignent dans le froid rivés à leur sucette à cancer.

Je fixe l'aiguille de l'horloge avec attention. Je me revois en cours de maths attendant que la cloche retentisse et que nous soyons libérés. Sur la table, les huit boîtes à chaussures se dressent devant nous comme des cadeaux toujours camouflés sous un épais papier coloré. Les enveloppes sont soigneusement alignées. Dans dix minutes, le jeu pourra commencer.

Jimmy a emprunté l'escalier qui mène à l'étage. Je suis ravi de constater que rien ne s'est écroulé. Mais que cherche-t-il exactement ? Y avait-il quelque chose de plus sur le bout de papier qu'il nous a lu tout à l'heure ? Je me complique peut-être la vie mais tout cela ne m'inspire pas confiance. Il faut que j'atteigne la corbeille pour jeter un œil sur cette feuille. Elle se trouve juste à côté de la modeste bibliothèque où siègent quelques livres poussiéreux. Une vingtaine tout au plus. Je m'approche lentement en faisant mine de m'intéresser

aux différentes garnitures qui ornent les étagères. Sans éveiller les soupçons, je me penche vers mon lacet. Un regard par-dessus mon épaule et je chaparde le document.

Direction les toilettes pour inspecter cette feuille. Assis sur la planche, je tousse pour couvrir le bruit de la feuille qui se déplie. Rien. Je ne vois rien. Quelque chose a dû l'effrayer mais quoi ?

– Jeff ? T'es tombé dedans ? Allez vieux, il va être 21h30. Il faut commencer.

Le bruit de la chasse d'eau couvre le son du papier qui se chiffonne entre mes mains. En regagnant ma place, je dépose discrètement le papier dans la corbeille. Il est 21h30. Quoi que dissimule Jimmy, j'aurai bientôt la réponse.

CHAPITRE 8

Mon ventre est noué. C'est un peu comme la fraction de seconde pendant laquelle vous piochez votre question d'examen. L'incertitude vous gagne. Vous donneriez n'importe quoi pour être loin et, en même temps, votre curiosité avide guide le besoin maladif de savoir. Jimmy vient d'ouvrir la deuxième enveloppe. Il s'éclaircit la voix et entame la lecture du message : « *Entrons dans le vif du sujet. Il est l'heure de découvrir le contenu de la première boîte de la soirée. Vous disposez de 45 minutes par énigme. Celui ou celle qui souhaite entamer les débats peut avancer sa boîte. Que la partie commence.* »

Comme à l'apogée d'une partie de poker, le silence est d'or. Les regards se croisent et les mimiques ouvrent le voile des pensées secrètes. La main posée sur sa boîte bleue et blanche, Michelle se lance :

– Les dames d'abord.

Cette boîte à chaussures ordinaire est devenue plus précieuse qu'un trésor retrouvé dans les profondeurs d'un océan. C'est elle ! Notre première boîte ! Avec délicatesse, Michelle entrouvre le couvercle. Instantanément, les corps se penchent vers l'avant en espérant apercevoir quelque chose. Impossible de faire marche arrière. Pour le commun des mortels, ce stress infantile doit paraître ridicule. Et pourtant, rappelez-vous vos exposés de sciences, vos résumés de lectures, vos récitation devant la classe, vos spectacles devant toute la famille, vos dessins ou la lecture des poèmes que vous rédigez pour la fête des mères. Cette indescriptible tension flotte dans l'air et pèse sur vous subitement.

Sans un mot, Michelle dévoile le contenu de sa boîte à l'assemblée. Entre ses doigts, elle tient un petit carré de papier sur lequel est inscrit le chiffre huit. Elle présente ensuite la photographie d'une camisole de force, la note d'un repas dans le restaurant *La Broche* situé à Genève. Fusillée par nos regards perplexes, elle poursuit avec un carton mentionnant la formule $P(kg)/T^2(m) = X$. Pour terminer, l'inspectrice à l'air austère sort un album de musique : *Au ras des pâquerettes* du chanteur français Alain Souchon.

– J'ai trouvé, s'exclame Denis. C'est Souchon qui a embroché un physicien fou. Embroché huit fois ! À moins que le colonel Moutarde soit dans le coup.

Impassible, Michelle s'assied sur son fauteuil. Un coup d'œil vers

l'horloge. Il nous reste trois quarts d'heure pour découvrir la vérité. Chacun sa technique. Adam, Edgard et Bénédicte sont plongés dans leurs pensées pendant que Denis et Lise mitraillent la propriétaire de cette boîte avec des questions.

– Le restaurant, c'est le lieu du crime ? Est-ce que l'affaire est résolue ? L'arme du crime, c'est la broche ? La nourriture ? Est-ce que c'est le titre de l'album d'Alain Souchon qui doit nous aider à trouver la solution ? C'est la formule d'un ingrédient ? Du poison ? Quelque chose qu'on trouve au ras des pâquerettes ? C'est un 8 ou le symbole qui représente l'infini ? On doit le tenir dans quel sens ce bout de papier ?

Michelle ne peut s'empêcher de pouffer.

– Une question à la fois je vous en prie, sinon c'est impossible de vous répondre. L'affaire est résolue. La broche n'est pas l'arme des crimes. Le titre de l'album ne vous aidera pas. Ce n'est pas la formule d'un ingrédient. C'est un 8. Quoi d'autre déjà ? Ah oui, ce n'est pas du poison.

J'observe la situation avec calme. Les différents objets racontent une histoire. Michelle semble être une perfectionniste et certainement une femme très intelligente. Elle doit être sûre d'elle pour s'être proposée aussi rapidement. J'imagine qu'il y a des pièges dans ces indices.

– Est-ce que c'est dans le restaurant que le tueur choisit ses victimes ? suggère Lise.

– Oui.

– C'est le seul intérêt de cet indice ?

– Non.

La nourriture doit avoir un rôle prépondérant dans cette histoire. J'ai l'impression d'être un gosse. On se croirait dans une partie de pictionary. Un pictionary morbide. Vous imaginez que toutes les victimes des crimes dont nous parlerons cette nuit avaient sans doute une famille, des amis, des projets... Et nous, enfermés dans ce cercle de décadence, nous avons fait de ces drames un vulgaire et pathétique jeu de société. Cette pensée m'écoeure. Puis, comme toujours, elle s'efface. Ne laissant place qu'au plaisir d'être assis autour de cette table.

Plongé dans ses songes depuis de longues minutes, Edgard se lance dans la bataille :

– Vous avez répondu que la broche n'était pas l'arme DES crimes. Nous pouvons donc en déduire qu'il y a plusieurs crimes. Ce tueur aurait-il fait huit victimes comme l'indique votre bout de papier ?

– C'est exact. Je me suis trahie, dit-elle marquée par une grimace de déception.

Un petit calepin figé dans la main, Adam griffonne des notes sur les feuilles qui se présentent à lui. Il ne relève pas la tête. Son visage inexpressif m'intrigue. Est-il en train de reformer le puzzle ?

Mise en confiance par l'intervention d'Edgard, Bénédicte enchaîne :

– La camisole est destinée à la victime ?

– Oui.

– Je suis certaine de connaître cette formule. $P(\text{kg}) / T^2(\text{m}) = X$? Quelqu'un a une idée ? interroge Lise.

– Je sais que certaines personnes utilisent le « X » pour désigner l'inconnue, explique Jimmy pour répondre à la jeune femme. Mais à part cette explication, je n'ai pas vraiment d'idée.

– « Kg »... c'est peut-être l'unité de mesure qui est entre parenthèses. Kilogrammes par exemple. Vu qu'on parle d'un restaurant, c'est plausible. Et donc, « P » serait le poids. Est-ce que ce n'est pas le calcul pour déterminer le surpoids des gens ? L'ICT ou quelque chose du genre ?

– IMC ! Bien vu, Denis. J'ai lu ça des dizaines de fois dans les magazines féminins que j'ai honte de lire. C'est l'indice de masse corporelle. Il faut diviser son poids par sa taille au carré pour obtenir l'IMC. On a vu juste Michelle ?

– C'est exact.

Une sorte de clameur collective s'élève dans la pièce. Un pan de l'énigme se dévoile à nous. Encore faut-il décrypter la raison de la présence de cette formule dans les indices.

– Le tueur choisit des victimes obèses ?

– Non.

– Trop maigres ?

– Non plus.

– Il les goinfre ?

– Non.

J'imagine le pire. Un frisson parcourt ma colonne vertébrale.

– Il... il les prive de nourriture en leur enfilant une camisole ?

Un silence. Quelques secondes insoutenables pendant lesquelles les uns et les autres se regardent, incrédules.

CHAPITRE 9

Les bruits de pas résonnent dans cet immense espace vide. Mes yeux s'ouvrent péniblement. Du béton. Du béton partout autour de moi. Où suis-je ? Pourquoi suis-je ici ? Pourquoi suis-je attaché avec une camisole de force ? Je ne me souviens de rien. L'humidité empeste l'air de ce hangar désert. Deux énormes ventilateurs tournent lentement, laissant de petites barres de lumière cisailer la pièce.

Je suis assis dans un vieux canapé miteux. Une imposante chaîne en métal enlace ma cheville droite. Je remue la jambe pour essayer de me dégager. Impossible. Le dernier maillon est solidement fixé au sol. Je balaye la pièce du regard. Les néons qui tapissent le plafond sont brisés. À quelques pas de moi, une ampoule suspendue grésille au rythme des faux contacts.

– Il y a quelqu'un ? Aidez-moi. Quelqu'un m'entend ? L'écho de ma voix traverse la salle de part en part. C'est la voix d'un enfant apeuré, seul dans un bois à la tombée de la nuit. Une voix sans repère baignée dans l'incompréhension et l'incertitude.

Mes yeux s'habituent doucement à la pénombre. Je ne suis pas seul. Je distingue une ombre à quelques mètres de moi.

– Qu'est-ce que vous me voulez ? Répondez-moi, nom de Dieu ! Qui êtes-vous ?

L'ignorance est insoutenable. Les palpitations de mon cœur s'accélèrent. Je sens des gouttes de sueur perler sur mon front dégarni. Comment suis-je arrivé ici ? Je ferme les yeux pour tenter de me souvenir de quelque chose. *La Broche*. Je pense avoir commandé la formule Coquelet de Suisse. Une bouteille de Coteaux du Languedoc qu'un ami m'avait conseillé. Je me rappelle cette charmante serveuse pour laquelle j'aurais volontiers retiré mon alliance discrètement. La note. Salée comme toujours. Puis j'ai quitté le restaurant. Il devait être...

Un sifflement interrompt mes pensées. La silhouette se rapproche en fredonnant un air de musique. Je connais cet air. Je l'ai entendu dans une publicité, je pense. Je plisse les yeux pour tenter d'apercevoir quelque chose.

– Qui êtes-vous ?

Le sifflement s'arrête. D'une voix douce et frêle, l'ombre dit :

– Si je te réponds, je devrai te tuer. J'imagine que ce n'est pas ce que

tu souhaites ?

– Vous êtes une femme ?

– Ta perspicacité est impressionnante. Tu devrais postuler pour l'émission « Incroyable talent ».

– Dites-moi ce que je fais ici. Pourquoi suis-je attaché ?

– C'est effectivement la question à se poser. Disons que je te lance un défi et que ta vie dépend de la réussite de mon expérimentation.

– Votre quoi ? C'est une blague ? Une caméra cachée ? Dites-moi que tout cela est faux, je vous en prie.

– Tu veux que je te mente pour te rassurer ou que je te dise la vérité ?

Je sens mon corps trembler dans cette camisole. J'ai peur. Terriblement peur.

– Vous... vous allez me tuer ?

– Te tuer ? Bien sûr que non. Je ne suis pas une meurtrière, voyons. Te regarder mourir par contre...

– Au secours !

Je hurle de toutes mes forces. Je sens mes cordes vocales vibrer à la limite de la rupture.

– Écoute. Pour nous éviter à tous les deux de supporter tes cris inutiles, il faut que tu saches que tu te trouves dans un hangar désaffecté du chantier naval de Corsier-Port. Mis à part toi et moi, il n'y a pas âme qui vive dans un rayon de plusieurs kilomètres. Je te serais donc reconnaissante d'épargner nos tympans en évitant de beugler comme un animal.

– Vous êtes complètement cinglée.

– Avec tout le respect que je te dois, tu n'es pas psy et moi non plus. Aucun de nous n'a donc les compétences requises pour déterminer qui est cinglé ou non dans cette pièce.

Son ton est glacial. Si c'est une plaisanterie, c'est terriblement réaliste. Mais au fond de moi, je sais que cela est bien réel. Sans réfléchir, je crie de plus belle :

– À l'aide. Pitié. Est-ce que quelqu'un m'entend ? Je suis attaché.

Les cris se mêlent aux sanglots.

– Je te l'ai dit. Personne ne viendra. Maintenant, tu te tais où je t'arrache la langue. Compris ?

Mes yeux sont submergés par les larmes. On imagine toujours être plus fort que tout et ne pas craquer mais la réalité prend vite le pas sur nos illusions de super-héros. Oubliés James Bond, Batman et

McGyver. Il ne reste que Pascal Tondier. Un enseignant de 53 ans face à la cruelle réalité.

– Que me voulez-vous ? Pourquoi moi ?

– Ce que je veux ? Je te l'ai dit, expérimenter une vérité scientifique. D'après mes informations, l'organisme peut tenir au maximum quatre jours sans boire ni manger. J'espère pour toi que c'est faux. Si dans 96 heures tu es toujours en vie, tu repartiras d'ici librement. Sinon... Enfin bon, je ne vais pas te faire un dessin.

– Vous êtes malade !

J'agite nerveusement ma jambe pour me dégager. La colère m'envahit. Je veux briser mes chaînes et faire voler cette camisole en lambeaux. Peine perdue.

– Je t'avoue que tes prédécesseurs m'ont énormément déçue. Le dernier n'a tenu que cinquante heures et douze minutes. Ridicule non ?

– Pourquoi moi ? Qu'est-ce que je vous ai fait ?

– Le dernier n'avait que la peau sur les os en arrivant ici. Je me suis dit qu'un petit grassouillet aux joues rebondies aurait une meilleure endurance. C'est logique quand on y pense. J'ai été stupide de ne pas commencer par là. Des innocents seraient toujours en vie. Enfin, comme on dit, personne n'est parfait.

Je commence à imaginer et à ressentir les mêmes émotions qu'un animal qui vient de se faire piéger par un prédateur cruel. Il n'y a aucune issue. 96 heures. Jamais je ne tiendrai tout ce temps sans eau ni nourriture. Cette jeune femme a l'air déterminée à mener sa folie jusqu'au bout. Je ne suis pas le premier. Cela signifie qu'elle est capable de regarder patiemment quelqu'un mourir sous ses yeux. Savourer la lente agonie d'un organisme coupé de son alimentation. Voir la chair s'autodétruire heure après heure. Observer la douleur qui s'imprime sur le visage d'un innocent. Supporter ses plaintes. Écouter les arguments du désespoir sans broncher. Rester impassible face à la détresse d'une personne qui n'a plus rien à perdre.

– Je t'installe un réveil sur la table. Il servira de compte à rebours. Grâce à ta petite sieste, il ne te reste que 94 heures et 36 minutes à tenir.

– Quel est l'intérêt de faire une chose pareille ?

– Il faut bien que quelqu'un se dévoue pour bousculer les lois de la science. Soyons réalistes, aucune personne sensée ne se lancerait dans un tel pari. La seule raison d'essayer, c'est d'y être contraint.

Tout en me répondant, elle s'installe dans un fauteuil à quelques

mètres de moi. Je distingue les formes de son corps. Elle ne doit pas être bien grande. Très fine. Je la regarde s'allonger, un carnet à la main. Un bruit désagréable et familier s'échappe du stylo à bille qu'elle tient entre ses doigts. Tous mes élèves utilisent ces maudits petits claquements pour m'agacer. Ils me manquent tellement en ce moment. Antoine, Lucie, Christopher et Laurent le petit intello de la classe. Est-ce que je les reverrai un jour ?

* * *

Il reste 81 heures. Je sens des picotements parcourir inlassablement mes bras et mes jambes. Les gargouillis s'accroissent. Toujours plus longs. Toujours plus forts. Ma respiration se ralentit et mes forces me quittent peu à peu. Recroquevillé dans le canapé, je laisse mon esprit vagabonder entre le désespoir et des pensées rassurantes qui me donnent la force de tenir.

– Madame.

– Oui ?

– J'ai deux adorables petites filles à la maison qui doivent se demander où se trouve leur papa. J'ai aussi une femme. Nous fêterons bientôt nos 25 ans de mariage. Je donnerais n'importe quoi pour les revoir toutes les trois. Je vous en prie, laissez-moi m'en aller.

– Comment s'appellent tes deux filles ?

– Alexandra et Maëlle.

– Ce sont de jolis prénoms.

– S'il vous plaît. Je veux simplement partir d'ici.

– Le problème, c'est que tu pourrais me dénoncer.

– Je n'en ai rien à faire de vous. Je veux retrouver ma famille. Je ne sais même pas qui vous êtes. Je n'ai pas vu votre visage.

La jeune femme se redresse. Je détourne la tête pour ne pas signer mon arrêt de mort. Le bruit des talons qui claquent sur le sol se fait de plus en plus intense. Je sens sa présence à quelques centimètres de moi. Elle se penche sur mon corps immobile. Son souffle chaud glisse sur la peau de mon cou. Sa joue effleure la mienne. Son parfum à la violette remplace l'espace d'un court instant cette odeur nauséabonde qui règne sur ce lieu abandonné. Je n'ose ouvrir les yeux. Sa main glisse sur mon visage avec assurance. Elle descend petit à petit vers ma gorge nouée par la peur. Subitement, elle étreint la chair avec violence.

– Regarde-moi. Regarde-moi tout de suite.

Sa voix si douce est devenue diabolique. Je n'arrive plus à respirer.

Ses ongles s'enfoncent comme des couteaux dans ma peau. Sous l'emprise de cette main de fer, j'ouvre les yeux en suffoquant. Je connais ce visage. C'est la serveuse du restaurant. Elle a certainement glissé de la drogue dans mes plats pour me traîner jusqu'ici. Je manque d'oxygène. Elle me regarde fixement droit dans les yeux. Je distingue toute la cruauté et la détermination au fond de son regard. Son sourire hautain fait sombrer le maigre espoir qu'il me restait de lui faire retrouver la raison. Une fois certaine que je l'ai fixée à mon tour, elle lâche prise. Je sens l'air gonfler à nouveau mes poumons.

– Maintenant, tu sais qui je suis.

* * *

65 heures. Je perds régulièrement connaissance. Je lutte pour que mes paupières ne se ferment pas. J'ai peur de ne plus me réveiller si je me laisse sombrer.

Placide, ma matonne ne m'a pas encore quitté. Elle passe ses heures à lire, à griffonner son bloc-notes et à écouter de la musique. Pendant ce temps, mon corps se vide de son énergie.

Ma bouche est sèche. Mes lèvres craquelées. Mon visage se durcit comme la pierre. Les crampes qui assaillent mon ventre gagnent peu à peu du terrain. J'ai l'impression que mon corps me dévore de l'intérieur pour assouvir son besoin vital.

Cela fait des heures que je n'ai presque plus bougé. Je dois garder mes forces. Plus important encore, chaque molécule d'eau compte. D'après mes cours de sciences, le corps humain élimine en moyenne un litre et demi à deux litres tous les jours par la sudation, la respiration et les urines. Je n'éprouve plus le besoin d'aller aux toilettes depuis longtemps. Depuis que je me suis soulagé avant de quitter le restaurant, en réalité. J'imagine que la mécanique est à l'arrêt pour conserver le plus d'eau possible. De l'autre côté, blocage complet. Un peu comme après un long trajet en voiture pour me rendre dans le Sud de la France avec ma femme. L'eau permet d'évacuer les déchets de l'organisme. Je me souviendrai toujours de cette phrase de mon professeur de biologie : « Si tes fesses ne sont pas hydratées, gare aux fécalomes à la sortie ».

D'un ton à peine audible, je lance une dernière tentative désespérée :

– J'ai de l'argent. Combien voulez-vous pour me laisser partir ?

– 50 millions de francs...

Un soupir s'échappe inconsciemment de ma bouche. Le marchandage ne sert à rien. Elle se moque de moi. Mieux vaut garder les maigres

forces qu'il me reste encore.

* * *

Le réveil indique 53 heures et 13 minutes. Presque deux jours complets que je suis enchaîné. Roulé en boule contre le dossier du canapé, je perçois une odeur alléchante à proximité. L'air s'imprègne de sauce tomate et de fromage. Du parmesan, je crois. Un délicieux mélange épicé qui titille mes narines. Péniblement, je pivote sur moi-même en inspirant à pleins poumons. Voyant que je me suis réveillé, la serveuse me fixe :

– Désolée, j'avais un petit creux. J'espère que ça ne te dérange pas.

J'aimerais l'insulter et hurler ma rage mais aucun son ne daigne quitter ma bouche.

– Je t'en aurais bien proposé mais ce sont des rations prévues pour une seule personne. Ne t'inquiète pas, j'ai bientôt terminé.

* * *

– Donnez-moi un triangle que je rejoigne l'orchestre symphonique des Beatles ! Oui ! Oui, je pourrais assurer la première partie d'Elvis Presley à l'harmonica. Oui ! C'est la vérité ! Et puis, pourquoi n'ai-je jamais goûté la glace au produit de vaisselle ou rampé dans les allées d'un supermarché enroulé dans un sac de couchage ? Si je sors d'ici vivant, je ferai du skysurf entièrement nu. Je veux être un oiseau. Un bel oiseau bleu et jaune qui virevolte avec insouciance entre les nuages.

D'un coup, une claque résonne. La serveuse se tient là, dressée devant moi.

– Non ! Pas la sorcière. Je ne veux pas manger de pomme. Laissez-moi.

Les yeux écarquillés, je prends une deuxième claque, plus forte que la première.

– Tu es en train de délirer. Tu sais qui je suis ? Rappelle-toi, ta femme, tes deux filles Alexandra et Maëlle. Ce n'est pas le moment de flancher mon vieux. Reprends-toi tout de suite.

Secoué par les baffes successives, je reprends peu à peu conscience de ma triste réalité. Affiché sur le réveil, le nombre 32 brille devant moi. Un hangar toujours plus inhospitalier. Les deux énormes ventilateurs qui poursuivent inlassablement leur ennuyeux chemin de croix. Cette ampoule qui grésille. Et cette femme. Cette serveuse au cœur de pierre qui me dévisage.

Un esprit sain dans un corps sain, disent-ils sans ménagement. Quel esprit peut bien habiter un corps qui se décompose à vue d'œil. Un corps poussé à bout qui s'autodétruit pour survivre quelques minutes supplémentaires. Peut-on vraiment espérer ne pas divaguer dans le dédale de la folie ?

Un sourire nerveux s'esquisse soudainement sur mon visage. Je pense à ces gens qui vous postillonnent allègrement au visage quand ils viennent vous parler. Chacune de ces fines gouttelettes répugnantes serait un sursis dans ma situation. J'ai l'impression d'être en enfer. J'ai chaud. Cette chaleur qui me pèse est insoutenable. Je sens le peu de raison qu'il me reste fondre comme une glace au chocolat laissée sur un radiateur. L'incendie qui se propage en moi détruit tout sur son passage. Où sont passés les petits pompiers de mon corps ? Partis vendre des calendriers ? Engagés dans une course-poursuite entre les branches d'un arbre avec un chaton téméraire ? En train de sauver d'autres vies que la mienne ? De toute façon, comment pourraient-ils éteindre le brasier sans eau ? La folie me gagne et la vie m'abandonne. Mes paupières s'affaissent. Une fois de plus.

* * *

28 heures encore. Je n'ai plus aucun espoir d'arriver à maintenir ma carcasse sur le flot de la vie. La douleur lancinante qui traverse mes organes un à un ne me laisse plus une seconde de répit. Le venin de la résignation s'est insinué dans mes veines pour empoisonner mes rêves.

Je ne sens plus mes membres. Je suis devenu une masse inerte contrôlée par un cerveau en perdition. Je n'ose imaginer à quoi doit ressembler mon visage meurtri. J'ai envie de pleurer, mais il n'y a plus aucune larme qui puisse couler.

Comme pour me narguer, la pluie martèle avec acharnement le toit du hangar. J'imagine les torrents d'eau s'écouler le long des parois. Je vendrais mon âme pour sentir une seule de ces gouttes ruisseler le long de mon gosier.

Il est temps que tout cela s'arrête. Je veux mettre fin à cette folie. J'aurais tellement aimé pouvoir serrer mes filles une dernière fois dans mes bras. Tellement aimé embrasser ma femme. J'aurais aimé revoir mes amis et trinquer avec eux à la victoire de notre équipe de foot cette saison. Je ne peux plus supporter ce mal qui me ronge. La gorge serrée, je ferme les yeux et bloque ma respiration. Je me souviens très bien qu'étant enfant, j'arrêtais de respirer lorsque mes parents me refusaient quelque chose. Ce stratagème n'a jamais fonctionné avec

eux. Aujourd'hui, j'espère avoir plus de chance. Je n'ai plus le choix. Mes poumons sont vides. Je serre les dents pour empêcher l'air de me pénétrer. J'étouffe lentement. Ma vue se brouille. Je veux mourir. Les lèvres toujours pincées, je tousse malgré moi. Contre ma volonté, l'air s'engouffre à nouveau dans les galeries de mon corps.

Plus décidé que jamais, je recommence. Encore et encore. Je coupe les vannes pour m'étouffer. Prisonnier de ma camisole, je n'ai que cette solution. Mais rien n'y fait.

Allongé et essoufflé, je regarde dans le vide vers le plafond. Le son de la pluie battante m'hypnotise. La mort refuse de m'accueillir. Elle prend à tour de bras des âmes qui souhaitent lui échapper et refuse le grand voyage à une personne qui l'implore de lui tendre la main.

Mes yeux oscillent de gauche à droite. C'est une des seules parties de mon corps que je peux encore contrôler. Ce simple geste oculaire ravive la douleur. De solides croûtes se sont formées au coin de mes yeux au fil des heures. Une odeur fétide se dégage de ma bouche aride. Je tente de passer ma langue sur mon palais de plus en plus rêche pour sécréter quelques gouttelettes de salive. En vain.

Au loin, j'observe la jeune femme sauter à la corde dans la pénombre. Cela fait une éternité que je n'ai plus fait de sport. J'ai négligé mon corps. J'ai enchaîné les restos avec les soirées perdues pendant lesquelles j'étais affalé dans le canapé devant la boîte à images. La boîte à bêtises la plupart du temps. J'aimerais courir sous la pluie. Sentir le froid qui pince mes joues rougies par l'effort. J'aimerais enchaîner les longueurs dans un bassin de natation. En brasse, en crawl, sur le dos et pourquoi pas l'expérience ultime de la nage papillon ? J'aimerais patiner avec insouciance sur cette couche verglacée que les enfants aiment tant. J'aimerais fracasser la balle jaune à coups de raquette. Propulser le ballon rond dans la cage adverse. Sentir vibrer le volant de mon kart dans les chicanes d'un circuit bordé de pneus. M'élancer dans les airs comme un aigle royal et flotter dans le ciel, bercé par les improvisations du vent pris dans ma toile. Fouler la piste d'athlétisme pour vaincre le chronomètre. Où avais-je la tête, moi qui aujourd'hui me damnerais pour croquer une pomme ?

Mon corps endolori s'enfonce un peu plus dans le canapé. Éclairé par ma lampe de fortune, je distingue une petite forme luisante sur le plafond. Elle est minuscule. Elle se balade paisiblement sur la paroi. Juste au-dessus de moi. Je visualise enfin ce que peut représenter le Saint-Graal. Une goutte de pluie sans prétention, pourtant capable de me sauver la vie. Tombera ? Tombera pas ? Une oasis aux mille saveurs se dévoile dans mon esprit. Son parcours hésitant guide les pulsations de mon cœur. Tombe, petite goutte. Je t'en prie. Je ne la

quitte plus du regard. Elle s'allonge. Elle tente de retarder sa chute vertigineuse mais inexorable. Elle va tomber. Mon impatience grandit. Je l'imagine déjà ruisseler entre les traits de mon visage, irriguant de sa vitalité le désert de mon faciès. D'un coup, la goutte d'eau rompt le cordon qui la maintient au plafond. Sa chute est interminable. Je la fixe avec passion. Elle s'approche. Inconsciemment, j'ouvre béatement la bouche pour l'accueillir. Mon regard se glace. Elle dévie et se fracasse à une vingtaine de centimètres de ma tête. Cette minuscule auréole humide sur le sol me nargue. Un frisson me parcourt. Même la nature déploie toute sa cruauté contre moi. Je redresse la tête avec nonchalance. À peine le visage orienté vers le plafond, je ressens une fraîcheur intense m'envahir. Une autre goutte vient d'éclater juste au-dessus de mes lèvres. Je ne réalise pas tout de suite. Je tente de guider cette particule humide vers ma bouche. Je sors ma langue desséchée de sa tanière pour engloutir ce cadeau venu du ciel.

J'ai la sensation étrange d'avoir gagné à l'Euromillions. Je laisse derrière moi les images de mon mariage, de la naissance de mes enfants, de la remise de mon diplôme... À cette seconde précise, je vis sans doute le moment le plus important de ma vie. Cette simple goutte d'eau ne suffira pas à me maintenir en vie mais elle me prouve qu'il faut que je garde espoir. L'espoir, c'est bien tout ce qu'il me reste.

* * *

– Réveille-toi. Il ne te reste que 24 heures à tenir. C'est incroyable. Je suis excitée.

Je soulève péniblement une paupière. La jeune serveuse saute et danse autour de moi comme si elle était possédée. Son allégresse me donne envie de vomir.

– 24 heures. Tu te rends compte ? Tu as déjà tenu trois jours entiers. Tu veux vraiment survivre. C'est émouvant. Trois jours ! À nous le livre des records. Mon Dieu, si vous existez, faites la taire...

– Tu ne dis rien ? Tu ne trouves pas ça exceptionnel ? Si tu savais comme j'aimerais trinquer avec toi à cette réussite. Un petit jour seulement nous sépare de ton heure de gloire. Tu vas retrouver ta femme et tes filles. À cette seconde précise, je suis presque certain de mourir dans les minutes qui viennent. Elle me parle de revoir ceux que j'aime et au fond de moi, je sens qu'ils s'éloignent. Je me demande si je verrai bientôt ce fameux tunnel dont on parle tant. Est-ce que je vais suivre une lumière ? Ouvrir une porte ? Être précipité dans un gouffre ? Est-ce que je serai seul ou est-ce qu'une ombre munie d'une grande faux tranchante m'accompagnera ? La curiosité remplace la

peur. Je serai bientôt fixé. C'est assez amusant de se dire que finalement, on aura les réponses à toutes ces questions avant les autres.

À la recherche de réconfort, j'imagine des parieurs déchaînés qui spéculent sur ma survie. Je les imagine hurlant et transpirant dans une salle ronde où les écrans de contrôle tapissent les murs. Rythme cardiaque, respiration... entre les bips stridents, des courbes montent et d'autres descendent. Mes données vitales pixellisées. Des dizaines de turfistes en costume qui gesticulent dans tous les sens. Sauf que leur cheval, c'est moi ! Les poings serrés et la rage aux dents, certains me voient triompher de la mort. D'autres pensent que je vais pousser mon dernier souffle. Dans dix minutes ? Une heure ? Les enchères grimpent et les graphiques s'affolent. Vous imaginez que ces gens jouent peut-être les économies de toute une vie sur mon sort. Sur ma mort. Ils ont placé leurs deniers sur ma tête. L'idée me fait rire. J'imagine l'argent économisé pour envoyer le rejeton à l'université. L'argent accumulé pendant les neuf années écoulées. Sans aucun voyage. Des gens qui, tout au plus, se sont accordés un week-end au bord du lac Léman. Les sonneries des téléphones portables retentissent dans la salle. C'est l'effervescence. Mon pouls ralentit encore. La montagne russe de pixels s'approche dangereusement de la planitude absolue. La foule est en émoi. Pas sur mon état, mais sur le bénéfice possible. Du capital. Il faut dégager plus de capital pour gonfler la mise. L'excitation est palpable. Je les imagine prononcer inlassablement trois mots au fond de leur âme. « Il va claquer ». Les regards sont rivés sur les spasmes des courbes qui se tracent sur les écrans. Plus un bruit. Plus un mot. À intervalles réguliers, un léger bip retentit. Ma survie est incertaine. Un frisson fugace me rappelle que mes membres affaiblis sont toujours bien accrochés à mon tronc. Le marchand de sable vient de me frapper à grands coups de pelle. Ma vision se brouille. Mes tympans fonctionnent comme si mon corps était plongé au cœur d'une piscine. Mes sens captent des bribes d'information par intermittence. C'est le trou noir. Puis un trait lumineux. Plus rien. Un claquement. Je suis sourd. Suis-je mort ? Impossible à dire. Comment savoir si je suis effectivement bien mort ? N'étant jamais mort auparavant, je ne peux pas savoir ce qu'on ressent lorsque l'heure est arrivée. Pas de tunnel. Pas de lumière. Pas de gouffre. Pas de voix. J'ai l'impression d'être posé sur un nuage en coton. Un tapis volant moelleux sur lequel je voyage. Je me sens partir et je reviens. Un peu comme quand on lutte de toutes ses forces pour ne pas s'endormir devant un film. On somnole puis on retrouve ses esprits quelques dixièmes de seconde. Le lendemain, on se souvient avoir regardé le film. Certains extraits nous reviennent. Pourtant, on était dans un autre monde. Avec d'autres règles.

Il faut que je sache si j'ai tenu les 24 heures. Si je suis toujours en vie, le réveil doit être là. Quelque part, juste à côté de moi. Dans quelle direction regarder ? Suis-je encore capable d'ouvrir les yeux ? Il me semble avoir distingué un point lumineux juste devant moi. Il est là. Je le sens.

– Tout sera bientôt terminé, Pascal. Tu verras. Dans trente minutes, tu seras libre. Je dois me préparer à partir. M'assurer qu'on vienne te chercher rapidement pour t'injecter de l'eau et du sodium dans les veines. Il faut que tu restes calme. Et en vie !

Trente minutes. Est-ce que je viens de rêver ? Les fourberies du diable tirent peut-être les ficelles de mon âme tourmentée. Comment savoir si tout cela est réel ? C'est peut-être cela l'enfer. Ne pas savoir si on est mort ou vivant. Ne pas savoir si on reverra les gens qu'on aime. Ne pas savoir si des larmes ont dévalé leurs joues pendant qu'ils vous regardaient allongé paisiblement entre quatre planches.

Je ne souffre plus. C'est inconcevable après le traitement infligé. Je n'ai pas réussi. Cette certitude me rassure. Je ne dois plus me battre. Je me suis éteint dans ce hangar fétide à l'abri des regards embrumés.

Mais cette joie n'est que de courte durée. D'un seul coup, un terrible poids m'opprime. Mon corps meurtri se réveille en me propulsant au firmament de la douleur. Je suis toujours en vie. Je distingue une forme posée de tout son long sur mon torse. Je n'ai plus la force de crier. Mes gémissements sont à peine audibles. La chose s'étend et remonte lentement vers mon cou. Tétanisé par la peur, je sens une langue râpeuse dans ma barbe. Ma peau desséchée craque à chaque passage. La douleur me fait ouvrir les yeux. Un petit chat noir vient d'entreprendre ma toilette. J'ai l'impression de me laver le visage avec du papier de verre. J'aimerais gesticuler pour le faire déguerpir.

– Ouste. Va-t'en, sale bête.

Avec un bâton entre les mains, ma geôlière expulse le matou. Ce petit interlude de lucidité m'a apporté de nombreuses informations. Le réveil affiche désormais 18 minutes. Et accessoirement, je suis toujours de ce monde.

– Le moment est venu de nous quitter. Il faudra une quinzaine de minutes aux services de secours pour arriver jusqu'ici. J'espère que tu auras la merveilleuse idée de tenir jusqu'à ce moment.

L'impuissance et la colère grondent en moi. Cette malade va prendre le large sans que je puisse l'en empêcher. Si je reste en vie, je me vengerai. Où qu'elle aille, où qu'elle se terre sur ce globe, je la retrouverai pour lui faire payer ça.

– Envoyez de toute urgence les services médicaux dans le hangar numéro huit du chantier naval de Corsier-Port. Je viens de trouver un homme complètement déshydraté. Si vous ne voulez pas qu'il meure, je vous conseille de ne pas perdre une seule seconde.

Sèchement, la serveuse raccroche et se tourne vers moi :

– Je m'excuse, Pascal, mais les adieux n'ont jamais été ma spécialité. Les secours vont arriver rapidement. Je suis fière de toi. Adieu.

La jeune femme s'écarte. J'aimerais hurler la rage qui hante mon corps. C'est injuste. Elle doit payer. Elle ne pourra pas éternellement se... Une détonation vient de retentir. Un moment de flottement dans un torrent de pensées exacerbées. Je ne réalise pas immédiatement ce qui vient de se passer. Elle n'a jamais eu l'intention de quitter ce lieu méphitique. Pour la première fois depuis mon enlèvement, je me sens terriblement seul. Et si les secours n'arrivaient jamais ?

* * *

Les secondes deviennent des minutes. Les minutes des heures. Je suis trop faible pour appeler à l'aide. L'angoisse me gagne peu à peu. Je n'ai jamais été si proche du but. Je pourrais m'en tirer mais rien ne me prouve que cette garce a effectivement contacté les secours. J'ai entendu son message. Avait-elle composé le numéro ? C'est une autre interrogation qui ronge mes neurones. Mon esprit divague et s'invente des sons de sirènes d'ambulance. Je ne sais même pas s'il fait jour ou nuit. Je deviens complètement dingue. Comme un animal enragé cloisonné par des barreaux de fébrilité. La réceptionniste a sans doute cru à une blague téléphonique. Peut-être qu'un bus scolaire est la proie des flammes en ville. Je suis le cadet de leurs soucis. Pourquoi personne ne vient ? J'ai besoin d'aide. Je ne veux pas mourir en casse-croûte pour les rats.

Soudain, mon esprit s'apaise. Le son mélodieux des sirènes s'amplifie. Le concerto de la délivrance résonne dans mes oreilles. Une joie intense me réchauffe le cœur. Je me sens comme un enfant qui vient d'entendre la musique du marchand de crèmes glacées au loin dans son quartier. Les décibels augmentent. La cavalerie complète a été déployée pour moi. Par ici, ne vous faites pas prier. J'entends les pneus crisser dans les gravillons qui jonchent le sol aux alentours du hangar. Les sirènes hurlent. Les portières claquent les unes après les autres. Toujours prisonnier de ma camisole et de cette chaîne qui me lie au sol, je tente de tourner la tête vers la grande porte métallique. Toujours rien. Je distingue péniblement les voix qui s'élèvent dehors. Qu'attendent-ils ? J'entends des bruits de pas. On dirait que des gens courent mais, étrangement, le son semble s'éloigner. Que se passe-t-

il ? J'entends un gong. Un énorme vacarme qui ressemble au son que produirait une cloche. Ils sont en train de défoncer la porte d'un hangar ; mais pas celui dans lequel je me trouve. Ma gorge se noue, paralysée par une sécheresse de quatre jours. Impossible de crier. Impossible de parler. Impossible de murmurer. Le cauchemar continue pour moi. Je tente de remuer la jambe pour que les maillons de la grosse chaîne qui me retient s'entrechoquent et fassent du bruit mais je suis trop faible. Cette jambe à l'agonie ne bougera pas d'un centimètre.

Je tends l'oreille. « Fausse alerte les gars. » Ces quatre mots me terrifient. Ils ont fouillé leur hangar de fond en comble en vain. Ils vont partir croyant être les victimes de plaisantins. Comment leur signaler ma présence ? Je rassemble le peu de force qu'il me reste et tente de rouler pour dégringoler du divan en faisant le plus de bruit possible. J'entends les pas qui reviennent dans ma direction. Sans précipitation cette fois. Je dois y arriver. Je lutte pour glisser latéralement. Les secondes me sont comptées et chaque millimètre parcouru est une victoire similaire à un Tour de France remporté. Ces dix malheureux centimètres s'apparentent à une véritable traversée du désert. Je force encore en serrant les dents. Une première portière claque. Ce son me redonne un peu de vigueur. C'est ma seule chance de sortir d'ici en vie. Deuxième portière.

Alors que je me démène pour gagner la largeur d'un pouce, un bruit de chaîne retentit. Il est proche de moi. Je m'arrête. Il retentit à nouveau. La tête posée à l'extrémité du canapé, j'aperçois les maillons métalliques attachés à ma cheville qui balancent. Quelques secondes à peine, et pour la troisième fois, le son résonne. Une petite patte agile donne des coups répétés sur la chaîne. Elle dodeline en diffusant un merveilleux son. Les bruits de pas dans les gravillons viennent de s'arrêter brusquement. À travers la paroi, je perçois vaguement la voix d'une femme qui demande une tenaille. Incrédule, je fixe cette petite boule de poils aux yeux luisants qui miaule sans ménagement. Ce chat vient sans doute de me sauver la vie avant de disparaître instantanément, effrayé par le grincement perçant de la porte de mon immense cachot.

Je devine une silhouette dans l'encadrement de la porte. Arme au poing, une jeune femme avance prudemment dans ma direction. La progression silencieuse s'interrompt lorsque les lampes torches font la lumière sur le corps inerte de la serveuse.

– On a un cadavre. Je continue.

Les radios des policiers crépitent. Le rayon de lumière progresse à travers la pièce. Il va se poser sur moi dans quelques secondes. C'est interminable. Les secondes flottent dans l'air. Et soudain, tout

s'accélère pour moi.

– Vite. J'ai besoin d'aide. Dites aux ambulanciers de venir par ici tout de suite.

Les pas de loup se transforment en grandes enjambées. La lumière braquée sur mon visage me fait terriblement mal. Mais qu'importe, ils sont là.

– Monsieur. Vous m'entendez ?

Je reste muet. Immobile. Je tente de maintenir ma respiration. On dit souvent que le regard d'autrui est plus puissant et destructeur qu'un miroir. En regardant le visage de cette femme, je comprends à quel point le spectacle doit être horrible. Impossible pour elle de dissimuler l'effroi qui peut se lire dans son regard. Combien ai-je perdu de kilos depuis que je suis attaché ? D'un coup, ces deux yeux bleus brillants me font imaginer le pire. Mes joues se sont creusées au fil des heures. Ma peau s'est asséchée ne me laissant qu'un visage craquelé comme une vieille couche de peinture sur un mur. Mes yeux vont exploser.

– On va vous sortir de là. Tenez le coup.

J'ai des absences. Mes bras sont à nouveau libres. Un masque à oxygène recouvre ma bouche et mon nez. J'aperçois des tuyaux tout autour de moi. Je sens de légères secousses tambouriner mon dos. Sans doute les roulettes de la civière qui rencontrent les gravillons. Ma tête ondule de gauche à droite. On vient d'atteindre la porte. Petit arrêt pour soulever l'avant de mon lit de fortune. Juste le temps pour moi d'apercevoir le corps de la serveuse adossé au mur. Il est couvert d'un liquide rouge et brunâtre dans lequel baignent des morceaux de chair. Je ferme les yeux, sans savoir si je pourrai les rouvrir un jour.

CHAPITRE 10

Les expressions sur les visages varient du dégoût à l'étonnement. Nos sept paires d'oreilles sont tout ouïe aux explications de Michelle. La curiosité aussi envahit les faciès parce que, même si nous ne pouvons l'avouer, nous raffolons de ces détails morbides et pesants.

– Il a survécu ? demande Lise. C'est toi qui l'as retrouvé dans ce hangar ?

– Oui. C'est moi qui l'ai trouvé. On a cru le perdre sur le chemin vers l'hôpital mais il a survécu. Les médecins l'ont surnommé « Skeletor » en référence au dessin animé *Les Maîtres de l'univers*. Je pensais avoir tout vu dans ce métier mais, ce jour-là, j'ai pris une claque.

– Personne n'est préparé à un tel spectacle, souligne Edgard.

– Je l'avais interrogée une semaine plus tôt, la jeune serveuse. On enquêtait sur les autres disparitions depuis un bon moment. Les personnes recherchées avaient été vues dans le restaurant et tout le personnel a été questionné. Je n'ai rien vu de suspect. Elle paraissait si douce et gentille. Elle a collaboré avec nous sans faire d'histoires. Son visage maculé de sang contre le mur semblait me provoquer en soulignant mon incompetence. J'ai découvert son carnet. Un travail d'une précision redoutable. Tout a été mentionné. L'instituteur était sa huitième victime. Pour chaque cobaye, elle a noté heure après heure les symptômes qui apparaissaient. Le nombre d'heures de sommeil. Le moment précis où ils ont arrêté de parler. Ce carnet ressemblait à une expérience scientifique exécutée froidement.

– Avec de grosses souris, ironise Denis.

– Mais dis-nous, à quoi sert l'album d'Alain Souchon ? questionne Bénédicte. Ça m'échappe...

– Une petite touche d'ironie. Pour les connaisseurs, l'album contient la chanson *Papa Mambo*. C'est un texte qui fustige ce monde où nous croulons sous les calories.

– Juste. « On est foutu, on mange trop », sourit Edgard.

– Exactement.

– Tordu mais bien trouvé, Michelle.

– Merci, Denis. Venant du spécialiste des choses tordues autour de cette table, cela me touche beaucoup, ajoute-t-elle pour détendre l'atmosphère.

La soirée s'annonce bien. Pour la première fois depuis longtemps je me sens à ma place, entouré par des gens avec qui je partage quelque chose.

– Je vais m'en griller une petite avant de continuer si ça ne vous ennuie pas.

– Je te suis Jeff, lance Jimmy. J'ai besoin de prendre un peu l'air.

– Vous avez cinq bonnes minutes les gars. La prochaine enveloppe doit être ouverte à 22h20.

Talonnés par Adam, nous sortons pendant qu'Edgard continue de questionner Michelle sur son histoire. Le vieil homme doit sentir poindre une seconde jeunesse en lui à l'écoute de ce récit. Des souvenirs de son passé d'enquêteur se réveillent sans doute et avec eux, le désir de faire valoir toute son expérience.

Le froid nous prend encore à la gorge à cette période de l'année. Le vent balaye inlassablement les feuilles et s'engouffre sous nos vêtements.

– Je pensais que tu ne fumais pas. C'est ce que tu m'avais dit quand nous nous sommes parlé sur le net.

– Occasionnellement, dis-je, la clope au bec. Tu sais, Jim, le stress, la pression...

– Oui, je vois. Un de mes collègues s'enfile des bâtons de réglisse à longueur de journée pour avoir un objet de substitution dans la bouche.

– Pas mal l'idée. Sans doute moins nocif pour la santé. Sauf peut-être pour les dents.

– Et toi, Adam ? Tu fumes beaucoup ?

– Un paquet par jour. Sans doute deux aujourd'hui.

– Tu n'es pas très bavard. Tu travailles où ?

– Bruxelles. Je suis profiler.

– Profiler ! Chouette job. Tu es vraiment jeune par rapport aux profilers que je connais.

– J'ai sauté quelques échelons.

– Un surdoué ? Comme le docteur Doogie ? Vous savez, ce gamin dans la série qui était médecin à 14 ans.

– Surdoué, je ne sais pas mais je suis bon dans ce que je fais.

– Bon, les gars, si on rentrait ? propose Jim. On se les gèle ici !

Cette réflexion est pleine de bon sens. Quand la nuit tombe, elle ne fait

pas semblant. Les Ardennes, O.K., c'est joli, mais ça caille !

Je file en ligne droite vers ma place. La discussion amorcée retient toute mon attention. Pour être franc, j'aurais préféré rester dehors. Les participants de la ronde scrutent avec attention les cartons qui mentionnent nos pseudos. Inévitablement, les regards se tournent vers le plus énigmatique de tous, le mien ! – Et toi, Jeff ? Ils sortent d'où ces numéros étranges ? demande Michelle avec insistance.

– On dirait le code des prisonniers, ajoute Denis, l'air suspicieux. T'as fait de la taule, bonhomme ?

– Non, Den. Ils ne m'ont jamais mis la main dessus, dis-je en plaisantant.

– Alors c'est quoi ? insiste Michelle avec des yeux de chien battu. On veut en savoir plus !

Ils sont comme des hyènes. Ils n'ont pas l'intention de lâcher prise. Un fois percée, la plaie de la curiosité cicatrise difficilement.

– Ce sont... des références à des moments importants de ma vie.

– Mais encore ? sonde Bénédicte un peu perplexe.

– Des souvenirs personnels !

– Mais encore... répète-t-elle en durcissant le ton.

– Foutez-lui la paix ! Vous voyez bien qu'il n'a pas envie de nous expliquer, tente Jim pour me sortir de cette galère.

– Je ne pensais pas que ça vous passionnerait à ce point.

– Tu t'es trompé, plaisante Bénédicte.

– Je vois ça. Bon, O.K. Je vous explique les chiffres.

– Ah ! Victoire ! s'exclame Michelle en regardant Bénédicte l'air complice.

– 947612539. J'avais 9 ans quand ma mère est morte. J'habitais au 47 de la rue de l'Automne. À 6 ans, je me suis coupé avec un morceau de verre. J'ai toujours une cicatrice sur la hanche. J'ai 1 sœur. Je suis devenu policier à 25 ans. J'ai tué 3 personnes au cours de mes interventions.

Je marque un temps d'arrêt pour fixer les visages satisfaits des membres de la ronde.

– Il reste un 9, souligne Edgard.

– Je n'ai plus faim.

– Mais non ! s'offusque Denis. Elle est minable. Même moi, je n'aurais pas osé, s'esclaffe-t-il en me fixant. J'ai honte pour toi Jeff...

– J'avoue, c'est nul. J'ai été marié 9 ans.

Avec une synchronisation diabolique, tous les regards se braquent sur ma main gauche à la recherche d'une éventuelle alliance.

– Mais je ne le suis plus...

– Tout s'explique, dit Michelle, la voix empreinte de satisfaction.

– Et toi Edgard ? Pourquoi Antoine Bourrel ? questionne Lise.

– Tu ne connais pas le commissaire Bourrel ?

– Pas vraiment, désolée. Je devrais ?

– La série « Les cinq dernières minutes » ? Antoine Bourrel ?

– Elle est trop jeune pour connaître ça, Edgard, argumente Michelle pour aider la jeune Québécoise.

– « Bon sang, mais c'est bien sûr », lance Denis en essayant maladroitement d'imiter Raymond Souplex.

– Ce n'est pas tout jeune ça. Fin des années 1950, non ? demande Jim.

– En effet, acquiesce Edgard.

– Par contre, *L'Alchimiste* de Paulo Coelho, ça je connais ! ponctue Lise en regardant le carton posé devant Adam. Watson aussi, je connais.

Lise est vexée et elle peine à le dissimuler. Embarqués dans nos bavardages, nous n'avons pas vu l'heure passer. Il est temps d'ouvrir la deuxième boîte.

CHAPITRE 11

« Chers invités, voici venue l'heure de partager les secrets de la seconde boîte. Que celui ou celle qui le souhaite dévoile ses indices. »

Aussitôt la phrase achevée, Denis se propose. Une façon comme une autre de rajouter de l'eau au moulin de la théorie du cancre de la classe. Je suis certain que vous avez expérimenté cette théorie pour une présentation orale devant vos camarades. Pour le cancre, passer le premier est suicidaire. Au mieux, on pensera qu'il tente d'amadouer le professeur en prétextant qu'il faut du courage pour se lancer en premier. Mais attention, si passer le premier est suicidaire pour un cancre, attendre l'est aussi. Trop de patience fera penser qu'il n'a rien préparé et qu'il fait tout ce qui est possible pour gagner du temps. Sans compter que regarder défiler les autres fait monter la pression. Par contre, une fois terminé, c'est le soulagement. L'extase ! Le cancre est intouchable. Il peut écouter les autres mais surtout jouer au pendu ou se lancer dans une joute de puissance quatre avec son voisin en toute quiétude.

Le visage de Denis m'a fait penser à cette théorie maintes fois éprouvée.

Le jeune Français, surnommé Watson pour l'occasion, soulève le couvercle de sa boîte.

– Attention, mesdames et messieurs, cette boîte contient, non pas trois, non pas quatre mais bien cinq indices. Non ! Vous ne rêvez pas ! Cinq merveilleux indices dans ce somptueux emballage pour le prix dérisoire de 15 euros. C'est une affaire exccccccccceptionnelle !

Le showman passe à l'action. Cette entrée en matière laisse présager le pire. Quoi qu'il en soit, son humour fait mouche auprès de Bénédicte qui ne peut s'empêcher de rire.

– Avouez que je fais ça aussi bien que Pierre Bellemare, souligne Denis. D'accord, d'accord, les indices.

Le jeune homme sort des poils de chat. Un tube de colle forte. Un morceau de phare cassé. Un lacet de chaussure.

– Et mon préféré, un pétard. Voilà l'énigme. Il vous reste 45 minutes.

Terminé la timidité des premiers instants. La première partie du jeu a débridé les âmes. Les questions fusent dans une danse verbale qui s'apparente à une véritable cacophonie. Cette tablée retombe dans les

travers de l'enfance.

– Doucement les amis, je ne suis qu'un homme. On se calme et on lève la main pour poser sa question, plaisante notre Watson. Oui, Lise ?

– Je pense que le pétard symbolise une explosion.

– C'est un pétard pirate, précise Jimmy.

– O.K. Disons une grosse explosion, poursuit la jeune Québécoise en riant. Tu nous aurais trouvé un malade qui attache ses victimes et qui s'amuse à les faire exploser en petits morceaux ? Ou bien qui invite quelqu'un pour fumer un petit pétard tranquillement assis au coin d'un feu de bois ?

– Non. Pas de drogue. Mais pour l'explosion vous êtes sur la bonne voie.

– Il y a un morceau de phare dans les indices. C'est une voiture qui explose ? Un car ?

– Oui, Edgard. Une voiture.

Nous avons donc une voiture qui explose. Je ferme les yeux pour tenter de me mettre dans la peau du tueur. Les manières de faire exploser une voiture ne manquent pas. Explosifs, sabotage... ou alors, on se place au bord d'une route et on lance un bloc de béton à travers le pare-brise pour provoquer une sortie de route explosive. L'enquêteur pourrait conclure qu'il pleut des blocs de béton dans la région. Météo capricieuse... Affaire classée.

– La colle, c'est pour saboter les freins ?

– Non.

– Le moteur ?

– Non.

– Elle sert à saboter quelque chose dans la voiture ?

– Oui.

– La fermeture des portières ? poursuit Jimmy.

– Non.

– Les pédales ?

– Non plus. Au jeu du pendu, vous seriez déjà mal embarqués les enfants, plaisante Denis.

– C'est pour coller la victime à son siège ?

– Oui et non. Indirectement, on peut dire que c'est le but.

– Le tueur verse de la colle forte pour bloquer la ceinture de sécurité ?

Il faut juste que le passager soit inconscient, conclut Edgard.

– C'est exactement ça.

Bouclez-la ! Elle pourrait vous sauver la vie. À moins que vous ne soyez sanglés comme des bêtes sans pouvoir vous détacher pendant que la carcasse crasseuse que certains pouponnent comme un enfant se transforme en barbecue géant. Un insoutenable brasier qui vous réduit au triste sort d'un poulet tournoyant sur sa broche dans le four. Positivez, avec de la chance, vous, personne ne vous mangera après. À moins que les vers de terre ne se délectent de vos restes braisés. De la colle forte dans la fente de la ceinture de sécurité. Malgré leurs défauts, il faut reconnaître que les tueurs en série ont une forme de créativité qui force le respect. Vous imaginez-vous vous lever un matin en vous disant : « Eureka ! De la colle forte pour piéger mes victimes avec ce qu'elles croyaient être un moyen sûr pour rester en vie. Là, je tiens le bon bout. Ils vont baver de jalousie devant mon ingéniosité au club des meurtriers. »

– Résumons : une voiture explose avec, à son bord, une ou plusieurs personnes inconscientes figées aux sièges du tacot. Reste à savoir à quoi servent le lacet de chaussure et les poils de chat.

CHAPITRE 12

Le soleil arrose généreusement les feuillages de la Savoie. Entourées par les somptueuses pointes rocheuses, les routes serpentent au gré du paysage. Dans ces énormes amas montagneux, on devine des visages figés qui scrutent l'horizon à la recherche d'une plénitude ancestrale.

Sur ces routes, les chicanes imposent la prudence. Du touriste naïf au montagnard chevronné, tous lèvent le pied. Le bitume se fait traître avec les audacieux. Aussi loin qu'on s'en souviennne, les journaux locaux en ont fait leur beurre. Pas une semaine sans crash. Pas un canard sans tôle froissée. Les cols successifs amènent les routards à la faute. Du moins, c'est ce que les habitants du coin ont toujours pensé.

À deux kilomètres du tunnel du Chat, un petit espace en retrait bordé de verdure et de pierres accueille les conducteurs aux paupières lourdes. Le tunnel du Chat porte bien son nom. Ironiquement, il serait souhaitable que les audacieux qui l'empruntent aient, eux aussi, neuf vies. À en croire les histoires locales, cette route peu fréquentée mène à la cime du monde. La petite route sinueuse et granuleuse s'enfonce dans le ciel comme le font les wagons d'une montagne russe tractés vers le sommet de la structure. La récompense de cette terrible ascension vous explose aux yeux. Les nuages accrochés aux montagnes vous donnent la sensation de dominer notre caillou bleu. Sous vos yeux s'étale un duvet blanc et moelleux que vous contemplez comme si le paradis vous avait ouvert ses portes l'espace d'un instant. Un air d'une pureté sans égal fait vaciller vos sens. Malheureusement, au détour d'un virage, certains ont croisé sa route.

Casquette noire solidement fixée sur la tête, cet homme fait les cent pas sur le bord de la route. Jeans sale, polar double couche et bottines de marche lacées avec force, il attend. Des minutes, parfois des heures. Capot relevé, il guette sa proie. Il l'imagine.

Le soleil de l'après-midi s'efface lentement pour laisser place à la pénombre. Le triangle de sécurité laissé à quelques mètres de la voiture ne se distingue presque plus. Aujourd'hui, c'est un échec. C'est la règle, on ne peut pas l'emporter à chaque round. Alors qu'il se dirige à pas résignés vers l'avant de sa voiture pour en refermer le capot, une puissante lumière jaune transperce la frondaison. La main posée sur sa Jeep, l'homme vient d'esquisser un sourire. Sur la route, la

voiture gravit peu à peu la côte. Le bruit du moteur s'accroît et la lueur des phares balaie le triangle. Ni une, ni deux, l'homme à la casquette se précipite vers la route en agitant nerveusement les bras. Le sourire s'est effacé quelques instants pour réapparaître une fois la voiture rangée à ses côtés.

– Bonsoir l'ami. Un problème, on dirait !

– Oui. Ma voiture est bloquée ici depuis des heures et je n'ai pas de téléphone.

– Encore heureux qu'on passe dans le coin. On va voir ce qu'on peut faire.

– Je ne sais pas comment vous remercier.

Le conducteur âgé d'une trentaine d'années sort de sa voiture. Une berline flambant neuve. Sur le siège passager, une superbe jeune femme brune fait la moue.

– Fais attention à toi, mon cœur.

– Ne t'inquiète pas. Je l'aide en vitesse et puis, à nous les cimes du Chat pour notre pique-nique nocturne en amoureux.

– Miaou, répond-elle, le visage rassuré et le regard coquin.

– On va mettre le câble pour que votre voiture ronronne à nouveau comme à son premier jour.

– Merveilleux.

– N'empêche, vous devriez passer au garage un de ces quatre. Ce serait idiot de mourir de froid dans ces montagnes.

– De froid ou d'autre chose, dit l'homme à la casquette en fouillant dans le coffre de sa voiture. Personne n'est à l'abri d'une mauvaise rencontre.

– Comme... avec un ours ?

– Ou une personne en panne de batterie, dit l'homme sans relever la tête de son coffre.

– Vous êtes un comique, vous ! Au risque de vous décevoir, il m'en faut quand même plus pour paniquer.

– Plus ?

– Oui. Plus ! Vous voyez, une tronçonneuse dans votre coffre, par exemple. Et là, je vois...

Le jeune homme s'effondre sans terminer sa phrase. Le violent coup qu'il a reçu à la tête ne lui a laissé aucune chance. Un filet de sang s'écoule le long de sa nuque. Une clé à molette fermement serrée dans sa main droite, l'homme à la casquette contemple le trentenaire

inerte. Les yeux gagnés par la terreur, la jolie brune a assisté à la scène depuis la berline rangée à quelques mètres de là. Elle pousse de puissants hurlements. À quoi bon s'égosiller au milieu de nulle part ? Les arbres ne prendront pas vie pour venir en aide à la belle en détresse et les piafs n'ont que faire du sort de cette brailleuse envahissante.

Amusé par cet opéra bon marché, l'homme presse le pas en direction de la voiture. Il agite un bout de tissu imbibé d'éther. Mue par l'instinct de survie, la jeune femme ouvre la portière et tente de s'enfuir. Maudits soient ces talons ! Une foulée maladroite. Une autre. Les larmes brouillent sa vue. Sa silhouette vacille comme une feuille baladée par les bourrasques. Son poursuivant gagne du terrain. Pressée par le bruit soutenu des bottines percutant les rocailles, la belle s'effondre sur le sol. Les genoux entaillés, elle roule sur le flanc pour regarder en arrière. Il est déjà trop tard. Le tissu apposé sur son visage la fait sombrer. Les couleurs changent. Le brouillard s'installe. La douleur lancinante des écorchures sur ses bras et ses genoux s'estompe. L'étreinte de Morphée ne lui laisse aucun espoir. Dans un murmure étouffé, la jeune femme lance un dernier mot : « Pitié »...

* * *

– Fauuuut, le savoir-faire... l'art et la manière, padadadadam, fredonne l'homme à la casquette en sortant sa caméra numérique et son pied du coffre de sa Jeep. Christophe Maé n'imagine certainement pas que ce bout de chanson inspire au plus haut point les esprits machiavéliques qui foulent notre planète. Mais après tout, c'est important l'art et la manière pour un tueur en série. Il faut une griffe. Une signature. Une rigueur originale. Une originalité rigoureuse. Ne pensez pas que ce soit donné à n'importe qui. Absolument pas ! Les décibels s'échappent des baffles de la voiture. Travailler en musique met de bonne humeur. Enfin, si cela est décent de parler d'un travail. L'homme agrippe les bras de sa première victime pour traîner son corps vers l'arrière de la berline. Malgré sa carrure, il peine et avance par à-coups. Un mètre. Une pause. Un mètre.

Une pause. Arrivé devant la portière ouverte, il le hisse à l'intérieur de l'habitacle. Fier de son exploit physique, il lui donne une tape amicale sur la joue.

– Bon, mon petit, ce n'est pas tout ça mais je vais t'attacher pour éviter un accident fâcheux.

Dans un numéro de contorsionniste, il s'empare de la ceinture de sécurité et se faufile aux côtés de sa victime. Comme le pâtissier qui déverse avec soin la crème chantilly sur sa création, il saisit le tube de

colle forte et le presse pour que le liquide translucide et gluant envahisse la fente de la ceinture de sécurité. Aussitôt fait, un petit claquement retentit. La ceinture est bouclée.

– Tu es prêt pour le voyage, mon ami. Je vais chercher ta copine.

Arrivé à sa hauteur, il empoigne la jeune femme avec assurance. Ses longs cheveux bruns pendent et caressent son bras. Les paupières fermées, elle dort profondément, bercée par les relents d'éther. Elle ressemble à ces princesses des contes de fées. Une beauté à faire pâlir de jalousie les poupées formatées que l'on peut voir dans les magazines. Une beauté naturelle. Sans artifice. Durant ces quelques mètres qui les séparent de la voiture, il s'interroge. Est-ce qu'il pourrait s'offrir un peu de bon temps avant l'apothéose ? Que porte-t-elle comme sous-vêtements ? Mais ces questions n'ont aucun sens. Ce n'est pas son genre. Ce n'est pas sa griffe. D'un geste, il assied la belle brune à côté de son compagnon sur le siège arrière. Il se penche sur ses genoux et saisit à nouveau le tube de colle. Le « clip » sonne le glas. Une bande compresse désormais l'abdomen de la jeune femme alors qu'une autre traverse son buste en diagonale. La colle à prise rapide est une merveille. Le test est concluant. Le ressort de la ceinture est à présent aussi inutile qu'un maillot sur une plage de nudistes.

Une fois les deux ceintures bloquées, l'homme à la casquette attache fermement une corde autour du poignet droit de la femme. Les nœuds sont complexes. Tordus. Le genre de nœuds à vous couper la circulation. Avec l'autre bout de la corde, il recommence l'opération sur le poignet gauche de l'homme. Il noue la corde avec deux fois plus de violence. Du machisme inconscient sans doute. Cette étrange idée qui fait penser qu'il pourrait se dégager.

– Vous voilà unis par les liens sacrés de la mort.

Fier de son bricolage, l'homme à la casquette se place au volant. La clé se trouve toujours sur le contact. Petite marche arrière pour exécuter son demi-tour et se remettre dans le sens de la pente. Rien ne vaut une bonne petite descente pour s'offrir des sensations fortes. Du rafting sans vagues, en quelque sorte. Il tire le frein à main vigoureusement.

À l'arrière, les amoureux sont toujours inconscients. Caméra à la main, il les observe. Sur son petit écran, il guette le moindre mouvement et immortalise le calme de l'instant. Les secondes s'égrainent. Lentement, il zoome sur ses protagonistes. L'un après l'autre, il passe en revue les deux visages plongés dans une paisible tristesse. Sans trembler, il penche la caméra en oblique pour provoquer un effet de style et prendre en gros plan les paupières de la jeune femme. Dans

ce calme absolu, on distingue à peine le bourdonnement de l'appareil. Un bruit discret et continu. Malgré le coup qu'il a reçu à la tempe, le jeune homme respire toujours. Son torse se gonfle avec régularité. Le vidéaste suit religieusement la fine goutte rougeâtre qui dévale la joue de sa victime.

Satisfait de la séquence, il se retourne et sort de la voiture. Il jette un œil sur la route. Le bitume s'étire sur une grosse trentaine de mètres avant de bifurquer violemment sur la gauche. Une barrière métallique recouverte de bandes réfléchissantes borde l'épingle à cheveux. Au-delà des panneaux de sécurité, un ravin abrupt surplombe une carrière où trônent d'immenses rochers tranchants. Le coin est bien connu des randonneurs expérimentés.

Assis sur le capot de la voiture, il observe la pente comme un skieur avant d'entamer son slalom. La descente est raide. Une rampe de lancement idéale. Un toboggan sensationnel qu'on n'emprunte qu'une seule fois.

En attendant que la belle au bois dormant et son prince charmant se réveillent, il se dirige vers sa Jeep pour prendre la corde. Une fois trouvée, il s'en sert pour bloquer le volant en le reliant au siège conducteur. Cap droit devant, matelots de la montagne du Chat ! Le pied de caméra sur l'épaule, il s'installe au point panoramique à l'écart de la trajectoire qu'il a prévu pour la voiture. Une petite marge de sécurité supplémentaire n'est pas superflue. La vue est imprenable. Il déploie minutieusement l'attirail. Ce serait dommage de rater des images uniques en s'époumonant dans une guerre des foulées contre le « drone automobile ». Encore que ces avions de reconnaissance n'abritent aucun passager et qu'ils sont censés rester entiers. Peu importe.

– Il est l'heure de se réveiller. Ouh ouh !

Les genoux cette fois ancrés dans le siège passager, l'homme à la casquette tente de faire émerger ses captifs. Le dispositif qu'il a longuement imaginé est à présent mis en place. Agacé par la somnolence qui règne sur la banquette arrière, il tend le bras et agrippe les vêtements de ses passagers pour les secouer. Les saccades se font plus intenses. La musique va de plus en plus fort. Une alarme de réveil serait sans doute plus efficace. Ce genre de sonneries insupportables qui donnent l'irrésistible envie de jeter le bout de plastique bruyant par la fenêtre. Ce genre de son strident qui met de mauvaise humeur pour la journée. Encore que certains aiment ça. Chaque personne a son cauchemar sonore du matin. Pour certains, le coq, les oiseaux ou ces maudits chats qui miaulent. Pour d'autres, un Boeing qui décolle à quelques pâtés de maisons de leur nid douillet. Georges qui chante sous sa douche avec insouciance et sans le

moindre talent. Les gémissements et les grincements qui proviennent de chez les voisins du haut qui, eux, sont plutôt du matin. La liste est sans fin.

Devant l'inefficacité de ce tremblement de terre artificiel, l'homme à la casquette décide d'employer les grands moyens. Il s'avance légèrement et pince simultanément les narines des tourtereaux. La technique est un peu plus brutale que les secousses et la musique mais elle a le mérite d'être efficace. Quelques secondes suffisent pour que les gorges se déploient dans un concerto de toux. Le calme des figures s'efface rapidement.

– Qui êtes-vous ? Pourquoi vous faites ça ?

– Parce que je suis un artiste et un artificier. Un « artificier » si vous voulez.

– Quoi ? Qu'est-ce que vous allez faire ?

– Moi ? Lâcher le frein à main et vous filmer. Rien de bien méchant. Le problème, c'est que cette route est vraiment dangereuse. Un accident est si vite arrivé.

– Mais on va...

– En plus, sans conducteur, c'est encore plus risqué. Vous êtes de vraies têtes brûlées les jeunes.

– Pitié, laissez-nous partir, supplie la jeune femme en pleurs qui appuie nerveusement sur le bouton censé libérer la ceinture.

– Tant que j'y pense, vous seriez vraiment des amours si vous aviez la gentillesse de faire un petit signe de la main à la caméra quand vous passerez devant. Il fait sombre mais j'utiliserai la vision nocturne. Le rendu est excellent !

– Pourquoi nous ? On s'est arrêté pour vous aider.

– Oui. Je n'ai pas eu l'occasion de vous en remercier d'ailleurs. Mais d'un autre côté, est-ce que vos parents ne vous ont jamais appris que c'est très dangereux de faire confiance à un inconnu ?

– Que voulez-vous pour nous laisser partir ? tente de négocier le jeune homme.

– J'hésite entre un dîner avec Stevie Ray Vaughan et la paix dans le monde. À combien estimez-vous vos vies ?

– ...

– Tout l'or du monde, j'imagine. Avez-vous en votre possession tout l'or du monde ?

– Nous vous donnerons ce que nous avons.

– Fort bien. Et je n'aurai plus qu'à indiquer ce montant aux impôts

dans la case « menaces et extorsions ».

– Je vous en prie.

– Il est l'heure. Adieu.

D'un geste décidé, il abaisse le frein à main. Le levier de vitesse est au point mort. Il se jette hors de l'habitacle avec l'aisance d'un cascadeur. Instantanément, la voiture entame sa descente centimètre par centimètre. L'homme à la casquette se précipite derrière la caméra. Dans son dos, les cris s'élèvent déjà. Le véhicule danse de gauche à droite et prend de la vitesse. Les occupants tentent de se libérer. Ils ont pu retirer la partie de la ceinture qui recouvre leur buste mais leurs bassins sont bloqués. La corde qui lie les bras mitoyens des tourtereaux les empêche de se dégager complètement. L'homme tente d'arracher le boîtier de la ceinture. Il tire de toutes ses forces sur le petit bloc. Le temps presse et rien ne bouge. Il suffirait d'une lame pour se libérer mais, à part des mouchoirs, un téléphone, un décapsuleur... Un briquet ! Une once d'espoir surgit dans les yeux du jeune homme qui saisit son briquet. Sans perdre un dixième de seconde en bavardage, il tente de faire brûler la corde qui le lie à sa compagne. Une odeur infecte envahit l'habitacle. Le lien se fait dévorer à petit feu par la flamme ridicule. Il n'y a presque plus de gaz dans le briquet.

Les yeux rivés sur son écran, l'homme à la casquette observe la scène éclairée par la lune. La voiture vient de parcourir trois mètres et prend de la vitesse au gré de la pente.

Il y a de plus en plus de fumée dans l'habitacle. La jeune femme crache ses poumons. La corde est sur le point de rompre. La brunette tire de toutes ses forces sur les extrémités pour dégager son bras. Sa respiration s'accélère. La voiture roule de plus en plus vite. De rage, la jeune femme donne un dernier à-coup et déchire ce qui restait de la corde effilochée.

Les larmes aux yeux, elle tire sur la lanière qui appuie sur le bas de son ventre pour agrandir le passage et se libérer. Sa souplesse l'aide à se dégager. Elle se faufile sous la ceinture. Repliée en quatre, elle se redresse pour saisir la ceinture de son fiancé. Elle agrippe la lanière avec détermination pour qu'il passe dessous.

– Sors d'ici tout de suite, hurle-t-il.

– Mais...

– Tout de suite, Dom.

Le temps manque. La voiture prend de la vitesse. Elle tente d'ouvrir la portière. En vain. Foutue sécurité pour enfants. Impossible d'ouvrir de l'intérieur.

– Devant. Grouille. Ne t'occupe pas de moi.

Elle essaie de passer sur le siège avant pendant qu'il continue de tirer sur la sangle pour élargir le passage sous sa ceinture. Un rapide coup d'œil dans le pare-brise lui dicte sa conduite. Il ne reste que quelques mètres et très peu de temps. Il lâche la lanière et pousse sa compagne des deux mains pour qu'elle atteigne le siège avant plus vite.

Dans l'écran de la caméra, la voiture s'éloigne. Le précipice se trouve à une dizaine de mètres à peine. Le cameraman est muet. Il retient sa respiration pour laisser le micro prendre pleinement le son d'ambiance. Il attend la collision avec la rambarde le regard pétillant d'impatience. Il aperçoit la silhouette qui tente de passer à l'avant de la voiture. Sans broncher, il zoome pour capter avec une plus grande précision cette tentative d'évasion. Les secondes sont comptées. Au fond de lui, il s'interroge et en vient même à souhaiter qu'elle survive. Une façon comme une autre de saluer sa combativité. Il reste six mètres. Elle s'agrippe au siège et se sent propulser vers le tableau de bord. Sa tête heurte la boîte à gants. Sans réfléchir elle tire sur la poignée de la portière. Celle-ci s'ouvre brusquement mais il est trop tard. Le visage tétanisé par la hauteur vertigineuse de la falaise, elle vient de voir la rambarde. La voiture lancée à pleine charge la percute. Le choc est terrible. La jeune femme a juste le temps de croiser une dernière fois le regard de son amour avant de traverser le pare-brise dans un fracas assourdissant. Son corps ensanglanté dévale les rochers tandis que la voiture est propulsée dans les airs par sa vitesse. À l'arrière, le passager toujours attaché hurle le prénom de sa compagne. Le voyant rouge de la caméra suit scrupuleusement l'envol et la chute libre du véhicule. Au grand vacarme de la tôle froissée et des hurlements succède un calme absolu. Un moment de flottement et de poésie. La voiture pique du nez pour s'enfoncer dans le ventre affamé de cette montagne à l'appétit démesuré. Le visage éclairé par la lueur de l'écran, l'homme à la casquette s'interroge. Que peut-il bien se passer dans la tête d'un homme qui fait une telle chute ? Quelles pensées assaillent son esprit ? Est-ce qu'il a peur ?

Sur son écran, il ne voit plus rien. Plus aucun mouvement dans l'image verdâtre. Soudain, un énorme bruit sourd brise le silence. L'onde sonore se répercute sur les versants montagneux qui bordent le gouffre. Avant même que l'écho du choc n'ait terminé son tour de piste, une explosion illumine les profondeurs du précipice. D'immenses flammes jaillissent et se propagent aux différents arbres qui jouxtent le point d'impact. Quel spectacle extraordinaire ! Le doigt nerveusement posé sur le zoom, l'homme à la casquette n'en perd pas une miette. C'est une supernova. Le bouquet final du feu d'artifice tiré pour la fête nationale. Une épaisse colonne de fumée s'échappe du brasier.

Panoramique vertical qui s'échappe vers les hauteurs célestes pour clôturer ce film.

L'homme à la casquette replie son matériel. Il empoigne le pied de la caméra. À pas lents, il repart en direction de sa Jeep. Une fois le tout entassé dans son coffre, il referme le capot, s'installe au volant et fait vrombir son moteur. Sans laisser la moindre trace, il emprunte la route du Chat, s'engage calmement dans le virage serré où les barrières de sécurité sont en morceaux et disparaît dans la nuit.

CHAPITRE 13

– Il y a vraiment des gens malades, soupire Michelle. D'un autre côté, c'est presque rassurant de se dire qu'on n'est pas la seule à en avoir croisés. Tu l'as eu ?

– J'aimerais avoir ce mérite mais, en réalité, il s'est attrapé tout seul, rétorque Denis.

– Tout seul ?

– Oui. Tout seul. En deux ans, il y a eu onze accidents similaires. Quand nous nous sommes rendu compte qu'il ne s'agissait pas d'accidents, nous avons installé des caméras de surveillance sur les routes les plus dangereuses. Elles n'ont jamais rien donné.

– Onze accidents sur deux ans ? Il n'était pas gourmand, s'étonne Edgar.

– Un jour, nous avons reçu un paquet au commissariat. La boîte contenait onze VHS. Nous avons décortiqué les bandes. Nous nous sommes dit qu'il voulait nous narguer et jouer avec nous. Les films étaient émétiques. Il prenait son pied à immortaliser la peur. Vous avez vu le film *Blair Witch Project* ?

– Avec les jeunes qui partent à la recherche d'une sorcière dans la forêt de Black Hill ? interroge Lise.

– Oui. Exactement. Des séquences entières sont filmées caméra embarquée sur l'épaule ou dans la main. L'image tremble et entraîne le spectateur dans la peau des personnages.

– Oui, je me souviens. Le film n'est pas rassurant, avoue Jimmy.

– Notre kamikaze a procédé de cette manière pour capter les images de ses crimes.

– Et vous l'avez coincé grâce aux cassettes ? demande Bénédicte.

– Le onzième film était différent des précédents. Un homme d'une cinquantaine d'années avec une casquette noire se lançait dans un monologue posé. Une confession. Un testament aussi. Des minutes interminables pendant lesquelles il expliquait son amour des explosions. Ensuite, changement de décor. Le haut d'une route. L'homme assis dans sa Jeep. La ceinture de sécurité qui se tend. Le frein à main abaissé. La Jeep qui se met en mouvement avant de s'envoler dans un ravin.

– Mais, je ne comprends pas. Comment a-t-il pu vous transmettre

cette cassette s'il est mort ?

– C'est toute la question, Edgard. Soit ce n'est pas notre homme dans cette dernière vidéo, soit il y a une autre personne dans le coup.

– À mon avis, il voulait simplement vous faire croire à sa mort, ajoute Michelle. Est-ce qu'on voit distinctement qui est à l'intérieur ?

– Non... Juste une silhouette avec une casquette sur la tête.

– C'est ingénieux ! Il se filme. Vous dit au revoir. Se met dans la voiture. Puis, il installe une autre personne au volant avant de lancer sa Jeep dans le décor pour vous faire croire à sa mort. Retraite anticipée sous le soleil de l'innocence.

– C'est ce que je pensais mais l'autopsie a révélé que le corps retrouvé dans les cendres du 4x4 est le même que l'homme de la vidéo. Roger Calar.

– Il avait donc un complice, conclut Jimmy.

– Ou un élève, ajoute Edgard. D'autres forfaits de ce genre depuis sa mort ?

– Pas dans notre secteur.

– Autre part ? interroge Bénédicte.

– Pas à ma connaissance.

– Le tueur a peut-être obligé ton Roger à tourner cette vidéo, songe Lise.

– Peut-être bien. La question reste et restera sans doute sans réponse.

L'horloge indique 22h45. Nous avons été plus rapides que prévu pour démasquer les secrets de cette seconde boîte. C'est l'occasion de se dégourdir les jambes. Pendant que Denis contait son récit, j'ai senti mon téléphone vibrer dans la poche de mon jeans. Un appel manqué en provenance de « mauvaise nouvelle ». Alors que la discussion sur le kamikaze se poursuit, je me dirige vers l'étage où il fait plus calme. Je compose le numéro de la messagerie. Je suis perplexe concernant ce qui va me tomber dessus.

« Salut Jeff. Commissaire Hastar en ligne. Écoute, on a un problème. Un sérieux problème. On a une nouvelle piste dans l'enquête sur le tueur de flics. La bonne nouvelle, c'est qu'il s'est fait discret depuis la mort de Catherine. Je ne vais pas tourner autour du pot, petit, il y a une mauvaise nouvelle. Il nous a laissé un message codé sur le mur chez Catherine. C'est toi qu'il veut. Je n'ai pas la moindre idée du lieu où tu te trouves et j'espère qu'il n'est pas trop tard mais planque-toi.

Ne fais confiance à personne. Je préférerais te mettre sous protection mais à ta place je resterais dans l'ombre. Je ne peux pas garantir que ce malade n'est pas l'un des nôtres. Je vais tenter d'y voir plus clair et je te recontacte. »

Sans sourciller, je rabats le clapet du téléphone. En pareilles circonstances, il serait logique de sentir sa gorge se nouer. En réalité, je reste de marbre. Pour être honnête, cet appel me fait rire. Un ardoisier peut tomber du toit. Un bûcheron peut perdre un bras. Un pilote de rallye peut sortir de la route et ne pas en réchapper. Alors oui, un policier peut devenir la cible d'un meurtrier. Tu parles d'un scoop ! L'excitation du jeu m'envahit. La partie d'échecs s'annonce palpitante. Les pions sont en marche vers une confrontation qui restera dans les mémoires. Ce guignol aura du fil à retordre s'il veut mon scalp.

Sur ces pensées, je descends l'escalier bancal en le ménageant un maximum. En bas des marches, Lise enfile son manteau.

– Jeff, tu viens faire un tour dehors avec moi ?

– C'est une proposition indécente ?

– Rhaaa les hommes ! Grouille-toi, ajoute-t-elle en riant.

– On peut se joindre à vous ? demande Bénédicte en se levant de table en compagnie de Michelle et Jim.

– Vous avez la permission de vos parents pour sortir si tard ? plaisante la jeune Québécoise.

Emmitouflés dans nos vêtements chauds, nous ouvrons la porte pour rejoindre le petit jardin.

– Spécial comme soirée. Vous ne trouvez pas ? lance Bénédicte.

– Inhabituel. Mais j'adore l'idée. Et puis, on fait des rencontres intéressantes, répond Lise en me fixant.

– Oh, ça sent la touche, charrie Jim en me regardant. Et tu rougis ma parole. Une double touche !

C'est le genre de situation que je déteste. Comment ne pas être gêné ? J'ai dix ans de plus qu'elle, au minimum. Elle est radieuse. Son visage illumine l'assemblée. Les couleurs de ses vêtements me donnent le sourire. Ses cheveux bouclés retombent devant des yeux à faire revivre les morts. Son accent me fait craquer même si je ne comprends pas toutes les expressions qui fusent de sa bouche. Je dois dire quelque chose. Calmer les ardeurs moqueuses des autres sans vexer Lise.

– Je...

– Ne dis rien, Jeff. Ils sont jaloux c'est tout, s'amuse Lise.

Elle vient de me sauver la mise et la lueur dans son regard montre qu'elle l'a compris. Je me revois aux bals de promotion. Et on ose croire que c'est plus simple avec l'âge. Foutaises ! Regardez ce spectacle pathétique. Cette gamine de 25 ans a cloué le bec de ces idiots avec aplomb.

– Merci mon petit cœur, dis-je à son oreille en posant mes lèvres sur sa joue.

– Dis, Casanova, tu ferais quelques pas avec moi ? J'ai un service personnel à te demander, me dit Jimmy une main posée sur mon épaule. Mais ne va rien t'imaginer, tu n'es pas mon style.

– Bien, bien, bien. Nous papoterons entre filles puisque ces messieurs nous faussent compagnie, conclut Bénédicté.

Nous nous écartons du groupe en direction des voitures. L'homme qui m'accompagne a le visage torturé. Quelque chose le bouffe de l'intérieur.

– Pas mal la petite ! me lance Jim, le regard complice.

– Je suis bien de ton avis.

– Merci d'avoir accepté de m'accompagner.

– C'est normal, Jim. Que puis-je faire pour toi ?

– Avant tout, peux-tu me montrer ta plaque, s'il te plaît ? Après tout, on ne s'est jamais vu.

– Ma plaque ?

– Oui. Juste une vérification.

Un peu perplexe, je lui tends l'insigne que j'ai en poche.

– Merci, Jeff. Écoute, j'ai un pressentiment. Une intuition. Depuis que je fais ce boulot, elle m'a rarement trompé.

– Un pressentiment sur quoi ?

– Avant cette petite aventure, je t'ai parlé sur le site de la « boîte noire » une ou deux fois. J'ai su que c'était bien toi en voyant ton pseudo « 947612539 » sur le fauteuil tout à l'heure. Je me souviens avoir vu sur le site que Sherlock avait tiré sa révérence.

– C'est exact.

– Il y a un autre de mes contacts du site qui devait être présent. Un ami français.

– Devait ?

- Oui. On s’est parlé il y a deux jours et il m’a confirmé qu’il serait là. Il s’appelle Raphaël. Tu vois où je veux en venir ?
- Un intrus parmi nous ce soir ?
- Peut-être. Je n’en sais rien. J’essaie de joindre Raph avec mon portable depuis tout à l’heure mais je n’ai pas de réponse. Je n’ai aucune certitude mais il est possible que quelqu’un ait pris sa place.
- Mais qui ?
- C’est ça le problème. Si on nous retire, il reste six suspects potentiels.
- Pour quelle raison s’infiltrer dans cette soirée ?
- Un journaliste ? L’organisateur de la soirée ? Un tueur ? Je ne sais pas.
- Il a peut-être tout simplement annulé, ton ami.
- Oui peut-être. Mais tant qu’il ne répond pas, on ne peut pas en être sûr. Surveille les autres. Si l’un de nous voit quelque chose de louche, il prévient l’autre.
- Tu as déjà des soupçons sur quelqu’un ?
- Avant la petite approche de Lise, je penchais pour Adam. Il n’est pas net. Être profiler à 20 ans ? J’ai un doute...
- Avant l’approche de Lise ?
- C’est peut-être un piège. Tu devrais te méfier.
- Oui, je vois ce que tu veux dire.
- Ouvre les yeux. On fera le point après la prochaine boîte.
- Juste une dernière chose, Jim. Je peux voir ta plaque ? Le sourire aux lèvres, il me tend son insigne avant de se mettre en marche pour rejoindre le gîte.

CHAPITRE 14

Déjà 23h15 et aucun signe de fatigue sur les visages. Réunis autour de cette table, les minutes et les heures défilent à toute allure. L'enveloppe que Jimmy vient d'ouvrir nous invite à dévoiler les secrets de la troisième boîte.

- Je me lance si vous voulez, poursuit Jim.
- Faites donc, très cher, ajoute Michelle à sa gauche. Sur ces paroles, l'homme empoigne son verre et engloutit son contenu d'une traite. Une manière virile de se donner du courage. « Gorge en feu ne craint pas l'avalanche ». J'ai lu un jour cette phrase sur un dessous de verre dans un troquet.

Une fois le verre posé sur la table, Jimmy ouvre le couvercle de sa boîte. Il en sort une pâte en forme de lettre « A ». Le genre de lettres qu'on met dans les soupes.

- Ah ça j'adore ! jubile Denis. Et je peux avoir une consonne ?
- Tu ne peux pas te tenir un peu ? lui lance Michelle avec ironie.
- Difficilement. Tu aurais du Valium sur toi ?
- Non.
- Alors tu devras supporter mes vanes foireuses le restant de la nuit.

Les autres indices s'accumulent sur la table. Une enveloppe adressée au commissariat de Bergignac, une petite ville qui s'étend au sud de Paris. Un dépliant avec les règles du scrabble. Du produit contre l'acné. Et enfin, un plateau de balance.

Sans vouloir casser l'effet de ces indices, je connais l'histoire. Si c'est bien ce à quoi je pense, nous allons passer 45 minutes instructives.

- Je pense savoir de quoi il s'agit, lance Denis à son compatriote français.
- Moi aussi.

Les autres nous regardent en attendant nos explications.

- Pas question de vous aider. On va vous laisser galérer un peu.
- J'ai lu des articles de presse sur un tueur qui utilisait l'alphabet. Si ma mémoire est bonne, c'était à Paris, ose Bénédicte.
- Il y a longtemps ? interroge Michelle.
- Un ou deux ans, me semble-t-il.

- C'est un meurtrier qui sélectionne ses victimes en fonction de leur nom ? En suivant l'alphabet ? demande Edgard.
- Non.
- Une affaire dont tu t'es occupé, Jim ?
- Oui.
- C'est la lettre « A » qui compte ?
- Non.
- L'alphabet entier ? poursuit Lise.
- Oui.
- Une affaire médiatisée ?
- Oui. D'ailleurs, je me doutais un peu que certains d'entre vous identifieraient cette affaire.
- Vous receviez des messages avec des lettres dans une soupe ? s'amuse Bénédicte.
- Non. Pas vraiment.
- Vous receviez des messages quand même ?
- Oui.
- Mais pas de soupe ? insiste Bénédicte sur le ton de la plaisanterie.
- Non... Pas de soupe.
- S'agit-il d'un tueur qui démembre ses victimes pour faire des lettres géantes avec les morceaux ? propose Adam.
- Alors toi ! Tu parles peu mais quand tu l'ouvres c'est spectaculairement tordu, répond Denis.
- Non, Adam. Mais l'idée est intéressante. Je vais la noter dans mon calepin pour l'envoyer à Stephen King.
- C'est sans doute le produit pour l'acné la clé de l'énigme, pense Michelle à voix haute. Il verse un produit irritant sur la peau des victimes pour écrire des lettres ?
- Non plus.
- Est-ce que nous avons l'arme du crime dans tes indices Jim ? questionne Edgard.
- Non.
- Les victimes sont choisies sur base d'un critère précis ?
- Oui, Lise.
- Vogue la galère. On patauge sur ce coup-là, soupire Michelle. Vous n'avez pas envie de nous aider les deux touristes ?

– Tout est négociable. Tu as de l'argent sur toi ? rétorque Denis.

J'ai toujours été une personne serviable mais je dois avouer que connaître la réponse avant les autres a un côté amusant. Pourquoi se priver de cette supériorité de courte durée ? Avec mon voisin de droite, je les regarde se creuser les méninges. Cette position confortable me donne le privilège d'observer les autres. À ma gauche, Lise semble me jeter des grappins avec les yeux. Je suis persuadé qu'elle va tendre la jambe pour m'effleurer avant la fin de cette histoire. Je songe à ce que Jim m'a dit tout à l'heure. Y a-t-il un intrus ? Je dois me méfier de Lise mais son accent me confirme qu'elle vient de loin. Trop loin pour en avoir après moi. Adam ne m'inspire pas confiance. Bénédicte pourrait être reporter. Denis un imposteur ? Et si Edgard n'était pas réellement à la retraite ? Toutes ces questions se bousculent dans ma tête.

– Ce produit soigne la peau. L'histoire a un rapport avec la peau ?

– Oui, en partie...

– Pas avec l'acné ? insiste Michelle.

– Non.

– Il nous faut trouver l'arme du crime, s'obstine Edgard. De l'acide ? Quelque chose qui brûle la peau ?

– Non.

– Quelque chose de tranchant ?

– Vous brûlez.

– Une hache ?

– Non.

– Pour enlever la peau ?

– Oui.

– Un scalpel ?

CHAPITRE 15

Quand mon réveil a sonné, j'ai su qu'il aurait été préférable que je reste sous les draps, à vingt mille lieues sous la couette. Jules Verne explorant les profondeurs de mon lit. Je n'ai jamais pu expliquer ce genre d'intuitions mais, comme Guillaume Tell, j'ai toujours mis en plein dans le mille.

Le soleil de ce début de printemps réchauffe les cœurs. J'ai renoncé à prendre ma voiture pour rejoindre le commissariat. Bergignac en voiture, c'est un sport extrême. J'arpente les rues de cette ville, chemise ouverte et jeans décontracté, en arborant fièrement cet insigne luisant à ma ceinture. C'est le privilège d'un inspecteur. Même si l'uniforme fait son petit effet sur les dames, j'aime le côté décontracté que peut revêtir le bras armé de la Justice.

À quelques mètres de la porte vitrée de notre poulailler, un bip résonne dans ma poche. Mon petit doigt me dit que je peux faire une croix sur mon petit déjeuner. L'idée de mon croissant partant à grandes enjambées me fait sourire bêtement. J'ai vu l'attroupement derrière le bureau d'Isabelle. L'équipe au grand complet. À cette heure matinale, c'est étrange.

– Jim. Content de te voir si vite. Je te mets sur cette affaire. Tu dirigeras l'équipe. Je veux des réponses et je les veux rapidement.

– O.K., boss. Qu'est-ce qu'on a ?

– Une invitation. On vient de recevoir une enveloppe. Sept photos et une adresse. J'espère que tu as le cœur bien accroché dès le matin.

Mon chef s'écarte pour me laisser regarder les clichés posés sur le bureau. Même si mon cœur est bien accroché, je me serais volontiers passé de cela. Un cadavre par photo. Une lettre de l'alphabet est gravée sur le torse des victimes. Des lettres immenses dessinées avec une précision chirurgicale. Un rapide coup d'œil sur l'ensemble et je comprends que les choses vont empirer. J'échange la troisième et la cinquième photographie. J'inverse les deux dernières.

– BONJOUR, souffle mon chef horrifié. J'aime la langue française mais un simple « Hi » aurait épargné la vie à cinq personnes.

– On a des informations sur l'adresse ?

– J'ai envoyé deux patrouilles. Elles devraient arriver sur les lieux dans quelques minutes.

À peine le temps de poser la question et le talkie-walkie grésille.

– Ici Pierre-Yves. On vient d'arriver. C'est un magasin en réparation. L'endroit est désert.

– Rien à signaler ?

– Vous devriez venir voir ça. Il y a un message sur le sol. On dirait des languettes de peau humaine qui forment des lettres. Je n'ai jamais vu un truc pareil.

Pierre-Yves est un baroudeur. Il a de la bouteille dans le métier et il ne compte plus depuis longtemps le nombre de trucs vraiment hideux qu'il a découverts sur des scènes de crimes. C'est d'autant plus inquiétant. Aujourd'hui, sa voix rocailleuse a laissé place au timbre de voix fluët d'un gamin de 13 ans. Si ce qu'il a sous les yeux le retourne comme une crêpe un jour de chandeleur, on peut s'attendre à quelque chose de vraiment moche.

– Des languettes de peau ? Que dit le message ?

– « Que le jeu commence ». Le périmètre est sécurisé. Il n'y a personne ici.

– Restez en place, on arrive.

C'est à mes années de bons et loyaux services que je dois le privilège de diriger ce genre d'enquête. Si j'avais su ! J'ai embarqué trois inspecteurs avec moi. Police scientifique, experts de tous bords, légiste... l'armada au grand complet. Il faut aussi identifier les personnes sur les clichés. Fouiller les habitations et les lieux de travail. Interroger à la chaîne pour dégoter une piste. Sept corps sur les bras en une fois. Pire, sept photos de corps sur les bras.

Le magasin se trouve à une petite dizaine de minutes du commissariat. Sirènes hurlantes, nous traversons les quartiers de la ville. Les mauvaises langues pensent sans doute que nous sommes chargés de la livraison du petit déjeuner. En réalité, ce que nous avons à nous mettre sous la dent est bien plus amer. Quand on regarde les grosses productions américaines dans une salle obscure, on ne s'imagine pas que le lendemain, c'est nous qui allons vivre une journée en enfer. Peut-être plus. Ici, pas de Bruce Willis pour défier une horde de terroristes avec un six coups qui ne semble jamais se vider. Devant moi, j'ai juste la perspective de l'incertitude. « Que le jeu commence ». Dans quel jeu vais-je être entraîné ? J'aimerais vous dire que je suis exceptionnel mais à ce moment précis, je pense que tousser grassement et prendre les dix jours de congés qu'il me reste est sans doute la meilleure option qui s'offre à moi. « Où est passé ton courage, mon vieux ? Se défiler n'a jamais été une option. » Sur cette

pensée, je tire le frein à main et me précipite vers l'entrée du magasin.

– Le secteur est bouclé.

Je regarde autour de moi. Les curieux se sont arrêtés derrière les cordons de sécurité. Ils fixent nos brassards rouges avec des questions plein les yeux. C'est à se demander si nous sommes les seuls à bosser dans cette foutue ville. J'imagine très bien ces personnes arriver tardivement devant leur patron et s'excuser pour cause de « curiosité liée à une activité policière massive et inhabituelle sur leur trajet domicile-travail ». Il faut reconnaître que ça en jette. Beaucoup plus que de dire à son chef que, malheureusement, le réveil n'a pas sonné, que la voiture n'a jamais voulu démarrer ou que le petit dernier a la grippe.

– « Que le jeu commence ». Vous n'avez rien trouvé d'autre les gars ?

– Non, chef.

– Passez-moi cet endroit au peigne fin. Si c'est un jeu, il doit y avoir autre chose.

J'observe le message sur le sol. Mon intuition ne m'a pas trompé. C'est répugnant ! La chair découpée forme des lettres maladroites baignées dans un liquide rougeâtre. Les flashes de nos appareils crépitent pour immortaliser ces preuves. L'assemblage gélatineux me donne la nausée. Il me fait penser aux compositions parfois fantaisistes des enfants qui assemblent les cure-dents pendant les apéritifs. Les petits bouts de bois donnent naissance à une maison, un prénom ou un arbre. Ici, ce sont des bandelettes de peau. Mais d'où viennent-elles ? Les sept corps photographiés ? Une autre victime ?

Mes hommes relèvent tous les indices possibles. Une empreinte partielle de pas sur le sol. Un cheveu. Des taches diverses. Je supervise en cherchant l'inspiration.

– Chef !

– Oui ?

– Le téléphone public sonne. Celui juste devant le magasin.

Je me précipite dehors. La main gantée posée sur le combiné, je décroche en réclamant le silence autour de moi.

– Je vous prie de m'excuser, inspecteur. Je vois que vous êtes occupé mais je dois malheureusement vous interrompre.

– Qui êtes-vous ?

– Le responsable de vos problèmes.

Instinctivement, mon regard scanne les alentours à la recherche d'un homme au téléphone. Mon interlocuteur utilise un appareil pour

déformer la voix. Ce ton robotisé m'agace déjà. De l'hélium informatisé qui, en général, modifie la voix des témoins anonymes sur les plateaux de télévision. Mon bras droit s'agite nerveusement pour alerter les policiers en faction. Les armes sont dégainées. À voix basse, je demande qu'on localise la personne qui passe cet appel.

– Oh ! Inspecteur. Vous ne pensez quand même pas que je vais vous laisser le temps de me localiser ? Vous m'insultez.

– Je fais mon travail. Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

– Votre travail. C'est vrai. Vous êtes pardonné. À une centaine de mètres sur votre gauche, vous trouverez la grille d'un charmant petit parc. Le gardien ouvre cette grille à 8h30 précises. Soyez à l'heure et, si je peux me permettre un conseil, vous devriez bloquer l'entrée aux visiteurs.

– Je...

Il a raccroché. Il est 8h26. Pas une seconde à perdre.

– Il nous donne rendez-vous dans le parc au bout de cette rue. Toi et Rom, vous finissez le boulot dans le magasin. N'oubliez rien. Gaëlle, tu viens avec moi. Vous deux, vous nous couvrez. Pierre-Yves, débrouille-toi pour bloquer tout le quartier. Je veux des renforts et aucun touriste dans les pattes. Tout le monde reste calme.

Les têtes oscillent de haut en bas pour acquiescer à mes instructions. La machine se met en branle. Nous avons quatre minutes pour intercepter le gardien du parc. Notre course commence. Les foulées s'enchaînent sur le bitume. J'ai empoigné mon arme même si les chances de devoir m'en servir dans ce parc sont infimes. Pendant que nous courons, je repense à cette réplique du film *L'Arme fatale* : « Je suis trop vieux pour ces conneries. » La vigueur qui étincelle du visage de ma jeune coéquipière me le rappelle. Pourtant, je suis en pleine forme. La grille n'est plus qu'à quelques mètres de nous. Mon croissant me manque. Mon café aussi. Je ne sais pas ce que nous allons trouver dans ce parc.

– Vous ! Ne bougez plus.

Ma plaque brandie, je vois le petit homme s'approcher de la grille en remuant son trousseau de clés. Surpris et effrayé, il le lâche sur le sol. La peur marquée sur son visage, il tend les mains au ciel. Derrière son épaisse moustache, il bredouille quelques mots incompréhensibles.

– Police ! Nous ne vous voulons aucun mal, monsieur. Il me faut la clé qui ouvre le parc. Immédiatement !

Tétanisé, il cherche le sésame les mains tremblantes.

– C'est cette clé ?

- Oui.
- Est-ce que c'est vous qui avez fermé la grille hier soir ?
- Oui. C'est moi.
- À quelle heure ?
- 22h30.
- Vous avez remarqué quelque chose d'inhabituel ?
- Non. Rien du tout.
- Écartez-vous.

J'enfonce la tige métallique dans la serrure. Simultanément, mon regard traverse les barreaux. Tout semble calme dans le parc. Je pousse la grille. Un bruit désagréable retentit. Les ravages du temps n'ont pas épargné les charnières de cette entrée mangées par la rouille. Je me faufile sur l'étendue d'herbe, suivi comme mon ombre par Gaëlle. L'arme pointée droit devant moi, j'avance avec prudence. Des jeux pour enfants ont été aménagés au centre du parc. Un toboggan jaune qui surplombe un immense bac à sable, un carrousel, des balançoires et des pneus accrochés à une poutre par de grosses chaînes graisseuses. Autour de ces attractions, plusieurs bancs sont disposés pour que les parents puissent souffler quelques minutes pendant que leurs chérubins s'inventent des histoires de pirates chercheurs d'or. La rosée du matin rend l'herbe humide et glissante. Je stoppe ma progression. À quelques mètres de nous, une femme est assise sur un des bancs. Immobile, elle nous tourne le dos.

- Police. Levez-vous très lentement en mettant vos mains en évidence.

Malgré les injonctions, elle reste de marbre. Chacun d'un côté, nous l'encerclons pour nous remettre face à elle. J'aurais aimé être surpris et me tromper. Malheureusement, la robe verte décolletée de cette femme est maculée de sang. Je m'approche à pas de loup. Sa gorge est tranchée de part en part. Elle doit avoir la trentaine. Je rengaine mon arme et enfille des gants en latex propres. Le jeu continue. Un morceau de papier dépasse de la bouche béante de la victime. En temps normal, j'aurais attendu que la cavalerie médicale soit sur les lieux mais chaque seconde compte. Je tire délicatement la feuille de l'orifice. Des filets de bave rougeâtre s'étendent comme le câble d'un téléphérique. Sous le regard de Gaëlle, j'ouvre minutieusement le bout de papier plié en quatre.

- « Les perles chaudes et dorées font scintiller les joues des bambins. Dans l'enfer de la réalité, la vérité se cache dans les grains. »

Je déteste la poésie. Ce charabia incompréhensible m'exaspère.

Encore plus lorsque des cinglés m'en laissent dans la bouche d'un cadavre pour jouer avec mes nerfs.

- Les perles chaudes et dorées ? La vérité se cache dans les grains ?
- C'est ce que dit le message. Tu penses à la même chose que moi, Gaëlle ?
- Il faut creuser.

Le regard jeté vers le sable du parterre, je prends ma radio et réclame des hommes et des pelles de toute urgence. Je suis inquiet. Que va-t-on sortir de cette aire de jeux ? Est-il encore possible de sauver quelqu'un dans cette journée pourrie ? Les renforts arrivent et commencent l'inspection du sol. Atelier château de sable pour la brigade criminelle de Bergignac.

Pendant ce temps, j'examine les vêtements de la femme assise sur le banc. Son sac à main baigne dans le sang tombé sur l'herbe. Le sac d'une femme est une ressource inépuisable d'informations. Mieux qu'une carte d'identité électronique. Un sac à main, c'est une fenêtre ouverte sur la vie entière d'une femme. Maquillage, photos, cartes, abonnements, clés, livres, mouchoirs, brosse à cheveux, préservatifs, téléphone portable... Élisabeth Tavière. Née en 1974. C'est étrange, ce nom me dit quelque chose. Tavière...

- Chef. Vous devriez venir voir ça ! On a trouvé...
 - Quoi ?
 - Une tête...
 - Fait chier !!!
 - Il y en a une autre juste à côté !
 - Vous plaisantez ?
 - J'en ai une troisième chef.
 - Continuez de fouiller ce sable les gars.
 - C'est incroyable, lâche Gaëlle interloquée.
 - Quatre. Cinq...
 - C'est quoi cette manie de planter des têtes dans le sable ? Il espère faire pousser un arbre à têtes ou quoi ?
 - Jim, il y en a une sixième.
 - Il en manque encore certainement une. Retournez-moi ce sable à la passoire s'il le faut.
 - Une septième ? questionne Gaëlle.
 - Il y avait sept corps sur les photos pour former le mot « bonjour ».
- Ce sont peut-être les têtes des macchabées photographiés pour nous.

– Il y a un bout de papier qui dépasse de sa bouche, dit un agent en fixant une des têtes posées au sol.

– Que dit le message ?

– 14, chaussée du Gradu à Bergignac.

– Une adresse. Merveilleux...

– Il y a un papier dans chacune des têtes inspecteur. Chaque fois une adresse.

– Bien. Envoyez immédiatement les photos des visages au bureau pour qu'on identifie ces personnes. Communiquez les adresses qui correspondent. Occupez-vous aussi de Madame Tavière.

Alors que je donne mes consignes, tout le monde s'arrête. La sonnerie du téléphone public à la sortie du parc résonne inlassablement en quête de réponse. Il appelle toujours au bon moment. Il nous surveille. Je me déplace vers la cabine en indiquant à mes équipiers de localiser notre homme.

– Allô.

– J'ai conscience que votre journée commence assez mal, inspecteur. J'aimerais vous dire que tout va s'arranger. J'aimerais vraiment.

– Épargne-moi ton blabla inutile. Si tu cherches à impressionner quelqu'un, tu n'es pas au bon numéro.

– Au contraire, je pense que j'y suis. Vous comprendrez ça le moment venu, inspecteur.

– C'est une menace ?

– Une promesse.

Ce fumier a raccroché. Je scrute les alentours. Mon regard se perd dans l'horizon vers les nuages les plus lointains. Il doit y avoir une faille quelque part. Tout semble trop bien huilé dans ce plan. Le téléphone sonne à nouveau.

– Oui ?

– Vous avez été arrogant, inspecteur. Je déteste ce ton mais je reste bon joueur.

– Je t'ai vexé ? Pauvre chéri, je m'excuse. Je le savais. Mon horoscope du jour est clair pourtant. « Difficultés relationnelles prévisibles avec les psychopathes et les tueurs en série. » Alors qu'hier j'étais de bien meilleure composition pour écouter toutes ces conneries.

– J'en conclus que la découverte de sept têtes décapitées ne vous met pas d'excellente humeur. Fort bien. Pour me faire pardonner, je vous offre une réponse franche et directe. Vous aurez la vérité quelle que

soit votre question. Choisissez bien, inspecteur.

Plusieurs options s'offrent à moi. J'aimerais savoir ce qu'il veut exactement mais la question est inadéquate. Quel est le lien entre les victimes ? Qui est-il ? Où se trouve-t-il ? Tout se bouscule dans ma tête – J'attends, inspecteur.

– Je veux connaître ton nom.

– Charles Bergoire.

– Charles Bergoire comme le père de Marie Bergoire ?

– Je vous avais promis une seule réponse.

– Non, attendez...

La voix de mon interlocuteur est désormais claire. Plus de déformation. C'est la voix calme et grave d'un homme mature qui a supplanté l'hélium informatisé.

– Je vous invite à vous rendre d'urgence aux sept adresses que vous avez trouvées. Assemblez les pièces du puzzle si vous le pouvez.

L'oreille scotchée au combiné, j'écoute les bips monotones se suivre durant plusieurs secondes.

– Jim ? Tu vas bien ? s'inquiète Gaëlle la main sur mon épaule.

– Le nom Bergoire... ça t'évoque quelque chose ?

– Ce n'est pas le nom de la jeune fille retrouvée morte près d'ici il y a plusieurs années ? Pourquoi tu me poses cette question ?

– L'homme au téléphone prétend être Charles Bergoire. Je veux qu'on lance un avis de recherche sur cet homme tout de suite. Préviens le bureau. Je veux qu'on me sorte tout ce qu'on a sur l'affaire Bergoire.

Si ma mémoire est bonne, les faits se sont déroulés il y a environ deux ans. Le genre de sale histoire qu'on retient facilement. Ce n'est pas moi qui étais sur l'enquête mais je me souviens avoir participé aux recherches. Marie Bergoire venait d'avoir 17 ans. Une adolescente radieuse et souriante qui faisait la fierté de ses parents. Une jeune fille polie et serviable. Elle fréquentait un garçon du quartier depuis peu. Ce soir-là, en rentrant d'une fête, les tourtereaux marchaient enlacés vers la maison de Marie. Le genre de balade que l'on aime prolonger par des détours improvisés. L'insouciance de l'amour aveugle les âmes rêveuses. À proximité du parc, la terreur a recouvert de sa caresse la plus tranchante la vie de ce couple. Sous les coups répétés de la batte de baseball, le jeune homme s'est effondré comme un château de cartes. Les os brisés par la violence des impacts, il n'a su que regarder impuissant son avenir voler en éclats. Les deux hommes se sont rués sur la jeune fille. Les rafales de chocs pleuvaient comme la grêle fouettant les pavés. Dans la profondeur de la nuit, les

hématomes se sont multipliés. Ciel au beurre noir dans l'indifférence des voisins endormis. Dépouillée et violée, le calvaire s'est achevé. De puissantes lames aiguisées se sont perdues dans la chair sans ménagement.

L'enquête n'a pas été simple. Nous avons des suspects, mais peu de preuves. Pour être tout à fait précis, nous n'avons aucune preuve. Pas d'arme du crime non plus. Mais nous les avons coincés. Deux ordures qui allaient pourrir en prison pour le reste de leurs jours.

– Jim ! Le jugement a été rendu il y a un mois dans l'affaire Bergoire. Les deux inculpés ont été acquittés par le jury au terme du procès.

– Acquittés ?

– Kate collecte les infos mais visiblement les preuves ont été jugées irrecevables. Tu crois que son père fait justice lui-même ?

– Il faut retrouver les accusés et les membres du jury pour les mettre sous protection immédiatement. En espérant qu'il ne soit pas trop tard.

De vous à moi, c'est un jour parfait pour braquer une banque. Les patrouilles de police se dispersent aux quatre coins de la ville sirènes hurlantes pour dénouer les mystères de l'affaire « Charles Bergoire ». Au volant de ma voiture, mon esprit retourne les pièces du puzzle inlassablement. J'ai cette sensation désagréable que tout est déjà joué. Que mon adversaire tire des ficelles mises en place depuis longtemps. Je me sens comme un pion du jeu des petits chevaux. Un pion qu'on déplace de case en case dans un scénario cadencé.

La chaussée du Gradu n'est plus qu'à deux rues. C'est un petit quartier résidentiel relativement paisible. Une patrouille de police est arrivée au numéro 14 quelques minutes avant moi. Personne n'ouvre. La demeure se terre dans un silence religieux. Aucun mouvement. L'arme au poing, les hommes en bleu s'apprêtent à pénétrer dans la résidence. J'enjambe le petit muret qui borde la propriété et sors mon arme. Le pouce, l'index et le majeur relevés, le décompte silencieux commence. Un solide coup de pied fait sauter le verrou. L'incursion commence. Les pas sont précis. L'adrénaline monte. Les pulsations cardiaques s'accroissent. Couvert par mes collègues, je m'engouffre dans le salon. Des meubles noirs surplombent un carrelage blanc. Des tableaux colorés tapissent les murs de la pièce. Je longe le plâtre et esquive une lampe en aluminium. Un regard prudent vers la cuisine. Rien à signaler au rez-de-chaussée. Je me dirige vers l'escalier pour inspecter l'étage. Une odeur répugnante émane de là-haut. Je sens cette infection m'envahir un peu plus à chaque marche gravie. Il y a un cadavre, c'est certain. Suivi de près par un de mes coéquipiers, j'arrive au premier. Je pars à droite et lui à gauche. Une porte après l'autre, nous vérifions les pièces. Bureau, salle de bain, chambre... Il n'y a

rien. La dernière porte se trouve face à moi. Je tourne lentement la poignée et pousse le rectangle de bois avec la pointe du pied. J'incline la tête vers le bas en faisant un pas en arrière. L'odeur m'écoeure. J'avance à nouveau en respirant par la bouche.

Allongé sur le lit, un homme nu baigne dans son sang. Les draps et le matelas sont imbibés d'hémoglobine.

– Vous avez vu ? Il manque sa tête.

– Sans doute une des sept têtes retrouvées à quelques kilomètres d'ici dans le parc.

– Pourquoi lui avoir tranché la tête ?

– Aucune idée. Ce qui m'inquiète davantage, c'est ça ! Mon doigt pointe un énorme « U » dessiné par incision sur le torse de la victime. Ce corps tailladé ne correspond à aucun des clichés reçus au commissariat ce matin. Le jeu continue. Il y a sept têtes, sept victimes de plus et sans doute sept lettres à trouver. Je sature de ces jeux enfantins. Il n'y a rien d'autre dans la pièce. Je sors et descends les marches quatre à quatre. La radio en main, je remonte dans ma voiture.

– Commissaire ?

– Jim. Content de t'entendre. Comment ça se présente de ton côté ?

– Les têtes nous mènent à des cadavres marqués d'un nouveau message. Je suis devant une des adresses et j'ai la lettre « U » gravée sur le torse du propriétaire décapité. Il me faut les autres d'urgence.

– Donne-moi trois minutes.

– Vous avez mis la main sur Bergoire ?

– Non. Les membres du jury sont sous protection et tout le monde va bien. Par contre, aucune trace des accusés. Aucune trace de la juge Galadri non plus.

– Un lien entre les victimes du parc ?

– Axel travaille dessus.

– Un autre indice ?

– On a retrouvé les victimes des photographies de ce matin dans une station de métro abandonnée de la ligne 3. Le tueur a systématiquement laissé trois cartes sur les cadavres. Un roi, une dame et un valet. Ça t'inspire quelque chose ?

– Des cartes ? Notre homme a l'air d'affectionner les jeux. Peut-être le casino. La chance. Le hasard.

– Pourquoi pas.

– Ou la famille. Après tout, s'il s'agit bien de Charles Bergoire, il veut certainement venger sa fille.

– Tu as de quoi noter ? J'ai les lettres. « I », « E », « C », « J », « T » et « S ». Sans oublier ton « U ».

Je déteste ce jeu. Depuis tout petit, je le déteste ! Je griffonne sur mon carnet en quête de la bonne combinaison. « Stu... » ? « Tui... » ? « Etu... » ? Il y a peut-être deux mots. « Cité Suj » ? Ou « cité Jus » ? Elles n'existent pas celles-là. C'est amusant, prononcé très vite à l'envers, cela ressemble à « justicier ». Et mais... Bingo ! « Justice ». Cet indice est un cul-de-sac. Nous le connaissions déjà ton mobile, Charles. Quelque chose a dû m'échapper. Je sais qui. Je sais pourquoi. Il me manque encore le comment et surtout, le plus important, le où.

– Les lettres nous donnent le mot « Justice », commissaire.

– Bien vu, Jim. Mais ça ne nous aide pas.

– Nous savons que Charles Bergoire veut faire justice lui-même. Personne n'a rien trouvé d'autre chez nos amis décapités ?

– Non rien de plus. Attends. Axel vient de trouver quelque chose.

– Jim, c'est sans doute plus grave que ce qu'on croyait, bredouille Axel de sa voix rauque.

– Plus grave ?

– C'est Tavière qui m'a mis sur la piste. Je me souvenais avoir vu ce nom quelque part. C'est la femme qui a renversé un gosse à la sortie de l'école Saint-Istace l'an dernier. Son avocat s'est débrouillé pour qu'elle en sorte blanche comme neige en attaquant les surveillants de l'école et la Ville pour infrastructures inappropriées. Pas de casse-vitesse, pas de panneau... Elle a écopé d'une amende dérisoire et d'un retrait de permis provisoire sans passer par la prison.

– Et les autres victimes ?

– J'ai vérifié les antécédents judiciaires de dix victimes sur les quinze que nous avons depuis ce matin. Ils ont tous eu droit à la clémence de la Justice. Georges Bilord vendait de la drogue. Sa peine a été allégée quand il a balancé ses associés. Ethan Nichain a participé à des dizaines de braquages. Il venait d'être relâché de taule pour bonne conduite. Ils ont tous le même parcours. Et je veux bien parier ma plaque que les cinq qui manquent sont dans le même cas.

– Charles Bergoire ne se contente pas de venger sa fille, soupire le commissaire. Il a décidé de faire payer tous ceux qu'il estime coupables. Tous ceux qui à ses yeux devraient croupir en prison pour le reste de leurs jours.

- Il faut le localiser.
- Ton vœu est exaucé, Jim. On nous signale du mouvement devant le palais de justice. Une horde de journalistes, semble-t-il.
- Le palais de justice ?
- Tu penses que c'est notre affaire ?
- Quel crétin je suis ! J'aurais dû le savoir.
- Quoi ?
- Il ne nous donnait pas son mobile mais sa localisation. Roi, dame et valet pour le palais. Ajouté aux lettres gravées sur les victimes décapitées, cela donne « palais de justice ». Je démarre. Envoyez-moi des hommes, commissaire.

Traduction simultanée de mon énervement, je jette violemment la radio sur le siège passager. Je suis à cinq minutes du palais. J'avais tous les éléments sous les yeux. Il nous a baladés comme des amateurs toute la journée.

En arrivant sur les lieux, je comprends tout de suite que je ne suis pas encore sorti de l'auberge. Les abords du palais de justice sont un véritable foutoir. Les journalistes tentent de traverser le cordon de sécurité formé par les forces de l'ordre. Les caméras, braquées vers ce bâtiment prestigieux, sont à l'affût de la moindre miette de tragédie.

- Jim... Jim... Jim ! Inspecteur ! Tu peux m'en dire plus ?
- Toi d'abord, Max.

Max est un vieil ami. Il travaille pour le journal local. On se refille régulièrement des tuyaux l'un à l'autre. C'est un vautour en quête de scoop. Sans doute le plus méticuleux des fouille-merde de notre ville. Discrètement, nous nous écartons du troupeau.

- J'ai l'impression que ton client du jour est en quête de célébrité, Jim. C'est vraiment Bergoire ?

- Toi d'abord, Max !!!

– Nous avons reçu un courriel à la rédaction. Visiblement, il a contacté tout le monde. C'est de la folie. Même les rédactions nationales se sont déplacées.

- Max ! Les faits !

– Le courriel est signé Charles Bergoire. Il nous invite cordialement devant le palais de justice de Bergignac en ajoutant que la justice défaillante sera remplacée par la colère d'un homme poussé à bout. Tu vois le genre ?

- Tu en sais plus ?

- Apparemment, le gars s'est enfermé dans un bureau au deuxième étage. Il aurait deux ou trois otages si mes informations sont correctes.
- Merci, Max.
- Eh, Jim ! T'en vas pas !
- Tu pourras m'interviewer en exclu quand j'aurai réglé ce merdier.
- Jim !
- On se voit tout à l'heure.

Je rebrousse chemin vers la voiture pour prendre un peu de recul. La fenêtre que Max m'a désignée se trouve au deuxième. Je fouille la boîte à gants à la recherche de ma paire de jumelles. Sitôt relevé le bout de mon nez, j'aperçois un homme à la fenêtre. Il me fixe. À travers cette foule opaque, il me dévisage durant plusieurs secondes. Les hommes se déploient à mes côtés. Discrètement, je demande qu'un sniper se mette en place face à la lucarne. Trop tard. D'un coup, les stores se ferment. La visibilité est nulle. Je me passe la main sur le front pour essuyer la sueur et réfléchir. À peine le temps d'une bouffée d'air et le téléphone public se met à sonner.

- Vous voilà enfin, inspecteur.
- Ce rendez-vous n'était pas à mon agenda.
- Toujours ce sens de l'humour qui vous caractérise. Vous me manquez.
- Que voulez-vous ?
- Mettre un terme à cette histoire.
- Rendez-vous alors. Sortez de là calmement et nous ne vous ferons aucun mal.
- C'est un peu plus complexe que cela. Vous êtes face à un dilemme, inspecteur.
- Un dilemme ?
- Deux options s'offrent à vous. La première est de laisser entrer les journalistes ici de manière à ce que je puisse terminer ce que j'ai commencé.
- Et la seconde ?
- Tenter une incursion en force. Dans cette hypothèse, de nombreux innocents vont mourir quand je déclencherai les explosifs que j'ai placés dans cette pièce. Si vous avez lu mes états de service à l'armée, vous devriez savoir que je ne plaisante pas.
- Ce carnage ne vous rendra pas votre fille.
- D'un côté deux morts et une reddition, de l'autre un bain de sang. Je

vous appelle dans trois minutes pour entendre votre décision.

L'équation est assez simple. La solution l'est beaucoup moins. Il est malin. En médiatisant sa vengeance, il sera mis sur un piédestal par la masse populaire. Un héros des temps modernes qui n'accepte pas l'imperfection de notre Justice. Peu de gens verront en lui le meurtrier. J'imagine déjà ce procès qui déchaînera les passions. Les manifestations aux grilles de la prison. Les pétitions et les marques de soutien. Tous les désabusés verront en lui une lueur d'espoir dans cette injustice qui jalonne leurs vies. Une part de moi remercie cet homme pour ce qu'il vient de faire. Chaque jour, je coince les pires ordures qui foulent notre terre et je les croise libres comme l'air quelques semaines plus tard. Méritent-ils, oui ou non, une seconde chance ? Je ne sais pas. Charles Bergoire a répondu à cette question de sang-froid. Une foule de pensées me traversent l'esprit. Suis-je un monstre d'admirer en partie cet homme ? D'envier son courage ? D'applaudir sa folie ? Moi, le représentant de la Loi.

Négocier avec lui ne servirait à rien. Il cherche la vengeance et la reconnaissance. Si j'accepte de faire entrer les journalistes, il sera toujours temps de reprendre les enregistrements par la suite. De museler les chiens médiatiques. Mais comment effacer de leur mémoire ce qui va se passer ?

Le téléphone public sonne à nouveau.

– Avez-vous pris votre décision ?

– Je ne pense pas que vous ayez des explosifs avec vous.

– J'ai anticipé ce doute, inspecteur. Regardez dans la poubelle qui se trouve à votre droite, je vous prie. C'est sans danger.

En soulevant le couvercle métallique, j'aperçois une charge de C4 scotchée à la paroi.

– Celles qui se trouvent avec moi sont beaucoup moins inoffensives.

– Comment puis-je être certain que vous ne ferez pas tout exploser une fois les journalistes dans le bâtiment ?

– Vous ne pouvez pas en être certain. Pour que mon plan soit un succès, il faut que ces personnes ressortent d'ici en vie. Réfléchissez !

– Je veux pouvoir les accompagner à l'intérieur avec deux hommes à moi.

– C'est une requête acceptable. D'accord.

– Nous allons entrer.

– Pas si vite, inspecteur. Vous trouverez une farde transparente sous le banc qui se trouve à quelques mètres sur votre gauche. Elle contient les noms et photos des journalistes conviés à ma réception.

Je veux des journalistes ! Ne remplacez pas ces personnes par des policiers ou vous en payerez le prix. Je vous attends.

Recouvert de mon gilet pare-balles, je suis étrangement serein. J'arrache la farde sous le banc et me dirige vers les journalistes. Je ne peux pas leur mentir. J'expose la situation avec froideur pour qu'ils prennent la décision en leurs âmes et consciences. Ce n'est pas un jeu. Les explosifs sont réels. Les exécutions programmées le sont tout autant. La colère qui bouillonne dans les veines de cet homme n'a pas de limite. Sa détermination et son ingéniosité semblent sans faille. Quiconque franchira cette porte est susceptible de ressortir emballé dans un grand sac sombre. Toutes ces vies valent-elles un scoop ? La réponse est sans appel. Dans cette déchéance, les carnets de notes et les stylos sont brandis. Les volontaires se pressent comme des enfants devant le marchand de glaces. Abasourdi, je cite les noms de la liste à voix haute. Journalistes, cameramen, preneurs de son... cet enfoiré a vraiment pensé à tout !

J'ai pris la tête du cortège. Les journalistes sont collés à mes talons pendant que les autres triment leur matériel. Arrivé devant la porte, je m'arrête un instant. Je dissimule ma peur derrière un masque d'assurance.

J'entrouvre lentement la porte. Évitions les gestes brusques. La stupeur se devine dans un brouhaha de soupirs interloqués.

La pièce est un immense bureau. Cinq personnes sont assises à même le sol dans un coin.

Derrière le bureau en merisier, la juge Galadri sanglote. Un foulard rouge dans la bouche, elle est attachée à sa chaise. Vêtue de sa longue toge, la petite brune d'une quarantaine d'années lance des SOS du regard. Le métal froid du canon posé sur sa tempe imprime un rond sur sa peau. Accoudé au dossier sur lequel la juge est fixée, un homme mûr nous observe. Le sourire au coin des lèvres, il admire sa réussite. Nous sommes là. Précisément où il le voulait.

Il y a deux autres personnes dans la pièce. La tête enfermée dans un sac hermétique, ils se tortillent sur leurs chaises comme des vers au bout d'un hameçon. Leurs poignets sont menottés aux barreaux derrière leur dos. À travers les sacs transparents, on peut distinguer les masques à oxygène qui permettent aux deux hommes de respirer. Un tuyau se faufile derrière eux vers une bonbonne. La main libre de Charles Bergoire est posée sur la vanne.

Étalés sur le bureau devant la juge, des blocs de C4 sont reliés à un détonateur. Une seule pression sur la pédale que Charles Bergoire frôle avec le pied et la pièce, ainsi que tous ses occupants, seront transformés instantanément en confettis.

– Installez-vous dans le fond de la pièce. Si personne ne joue au héros, tout se passera bien, dit l'homme avec calme.

Les caméras sont mises sur pied en toute hâte. Les enregistreurs tournent déjà. L'ambiance est lourde et étreint les cœurs avec une poigne de fer. Charles Bergoire est impassible. Les cheveux grisonnants, il porte fièrement la veste d'un costume tombant sur son jeans. Soigneusement peigné, le quinquagénaire sait que les minutes qui vont suivre seront immortalisées et largement diffusées à travers tout le pays.

– Je ne vous retiendrai pas ici très longtemps.

Sous les feux des projecteurs, Charles Bergoire se lance dans des explications rabotées. Je tente désespérément de trouver la faille dans ce dispositif ingénieux. Je suis pieds et poings liés. Le regard terrorisé de la juge me fixe en quête de réconfort. Je ne lui offre que désarroi et impuissance en retour. Je n'écoute même plus les paroles tremblotantes de ce père poussé à bout. Les deux hommes se débattent tant bien que mal pour tenter de se libérer.

– ... Ces hommes sont coupables ! Coupables de m'avoir pris ce que j'avais de plus cher. Ma petite Marie. Mon oxygène...

Les yeux humides, Charles Bergoire s'interrompt. Son visage se fige dans la noirceur la plus glaciale. D'un geste brusque, il tourne la vanne de la bonbonne. Instantanément, les deux hommes sur les chaises s'agitent. Ils tentent de crier. Le bruit des sacs qui se déforment fait grimacer l'assemblée. Personne ne bouge. Tétanisés par ce spectacle abject, les journalistes se regardent impuissants. Les spasmes des deux hommes se font de plus en plus violents. Chaque seconde qui s'écoule les rapproche d'une mort assurée. Ils s'étouffent lentement. Frappent avec la tête sur la table devant eux pour se dégager. Sans succès. Le sang éclabousse le plastique. Certaines personnes dans la pièce détournent le regard. Un des hommes en train de mourir vient de se jeter à terre avec la chaise. Je tente de me convaincre que tout cela n'est pas réel. J'imagine qu'ils étaient morts à notre arrivée et que je dois sauver les autres. J'aimerais détourner les yeux. J'aimerais ne plus entendre ces sons qui me transpercent.

– Remettez immédiatement l'oxygène, lance un des policiers qui m'accompagne en pointant son arme sur Charles Bergoire.

– Nom de Dieu, range ton flingue !

– Tu devrais écouter l'inspecteur, petit.

– Mais Jim...

– Range ce putain de flingue tout de suite ou on est mort.

– On ne peut pas...

– Range-le !

La main tremblante, l'officier de police abaisse son bras lentement. Les journalistes retiennent leur souffle. L'espace d'un instant, ils se sont vus mourir. Une déflagration dont personne ne réchapperait. Sur son siège, la juge Galadri lance des gémissements étouffés par le foulard. Le canon braqué sur sa tempe se fait plus pressant. Les otages qui se trouvent à proximité de la bibliothèque sont blottis les uns contre les autres.

Allongés sur le sol, les deux hommes privés d'oxygène ont cessé de se débattre. Seconde après seconde, l'air contenu dans leurs poumons s'est raréfié. Leurs corps inertes immortalisés par les caméras jonchent le parquet.

– Et maintenant, Charles ?

– Notre partie s'achève, inspecteur.

Sans autres mots, le quinquagénaire me fixe. Son visage est marqué par la fatigue. Brusquement, il décolle le canon de son revolver de la tempe de la juge et fait mine de m'aligner dans son viseur.

– Nooooooooooooooooooooooon !

À peine mon cri lancé et les balles commencent à fuser. Un bruit assourdissant résonne dans la pièce. Un coup. Deux coups. Trois coups. Quatre coups. Bang, bang, bang, BANG ! Je n'arrive plus à compter les détonations qui sifflent dans mes tympans. À cinq mètres de moi, Charles Bergoire s'écroule vers l'arrière, le visage illuminé par le bonheur. Criblé de balles, il percute le sol de plein fouet, laissant échapper son arme à quelques centimètres de lui. Derrière moi, les calibres fument encore. Les policiers n'ont pas laissé la moindre chance à cet homme. Il n'aurait jamais tiré sur moi.

Le regard noir, je tourne les talons et quitte la pièce sans un mot. Charles Bergoire voulait mourir de cette façon. La partie est terminée. J'ai perdu.

CHAPITRE 16

J'aimerais trouver des mots réconfortants pour Jim. Sa voix, si autoritaire d'ordinaire, a laissé place aux murmures. Tête basse, il se remémore le dénouement du jeu dans lequel il n'a été qu'un pantin. Oui ! J'aimerais vraiment apaiser ses blessures par des formules complaisantes. Malheureusement, j'en suis incapable. Il a merdé. Il n'a été que le mouton de Panurge d'un stratagème mené par bien plus fort que lui. J'imagine que d'autres autour de cette table vont le couvrir de réconforts au ton mielleux. Ce n'est pas mon genre. En réalité, j'admire le travail méticuleux de son adversaire. Bien entendu, l'enquête interne n'a révélé aucune erreur de la part de Jim. Que vouliez-vous qu'il fasse de plus ? Les hommes et les femmes interrogés ont souligné son grand professionnalisme. Pas de quoi lui attribuer la médaille du mérite mais rien pour le blâmer. Pourtant, au fond de lui, il sait qu'il pouvait faire mieux et plus vite. Il sait qu'avec un peu de chance, il aurait pu empêcher ça. Ces pensées, fondées ou non, hanteront son esprit jusqu'à son dernier souffle. Peut-être est-il venu dans cette ronde des boîtes en quête d'absolution.

Le regard ailleurs, Jim replace ses indices dans la boîte à chaussures qui se trouve sur ses genoux. Le couvercle se renferme sur une page bien lourde à tourner. Diverses questions jaillissent de l'assemblée. De ce concert où les points d'interrogation virevoltent dans les airs, un débat vient d'être lancé. Charles Bergoire a-t-il montré à la face du monde ce que tout le monde désire secrètement ? Est-il simplement un homme qui a perdu la raison et commis des atrocités ? J'imagine très bien le tiraillement qui habite chaque personne devant cette question. Sur notre épaule droite, un petit être chthonien habillé de rouge nous susurre les pensées les plus abjectes pour flatter notre soif de bassesse. Sur notre épaule gauche, une autre petite créature tout auréolée de sa bienveillance tente, par tous les moyens, de nous faire prendre le chemin de la sagesse. Ils s'insultent. Se tirent par les cheveux. Se mettent des claques au-dessus de nos têtes.

- C'est bien !
- Non, c'est mal.
- C'est un héros ce type !
- Un tueur banal et pathétique.
- Un exemple à suivre.

- La porte ouverte au chaos.
- Il n'a fait que contourner un système à la façade lésardée.
- Mais pourquoi ce jeu de piste macabre s'il cherchait uniquement la vengeance ? Une balle dans la tête au coin d'une rue aurait suffi.
- Un peu de piment pour être certain qu'on parle de lui.
- Une âme noire.
- Un chevalier blanc !
- Un fou, je te dis !

La bataille fait rage sur nos épaules. Notre pauvre cervelle ne sait plus où donner de la tête. Autour de la table de la Vieille Grange, impossible de dire qui a tort ou raison. Les échanges houleux s'estompent au fil des minutes. Minuit approche. Michelle vient de faire du café. L'odeur qui envahit la pièce nous met d'aplomb instantanément. Difficile de piquer du nez dans des soirées telles que celle-ci de toute façon. En plus, je ne vous cache pas que je suis rodé à ce rythme de vie.

Il ne reste que quelques minutes avant d'ouvrir l'enveloppe de minuit. Les ventres commencent à gargouiller. Un petit détour par la cuisine s'impose avant de continuer notre jeu. Bénédicte et Denis se sont affalés dans les fauteuils devant la bibliothèque. Les accros à la nicotine calment leurs organismes dans l'entrebâillement de la porte pendant que Lise se réchauffe. Les mains serrées sur sa tasse de café, elle me fixe de ses grands yeux bruns.

L'enveloppe de minuit nous offre trente minutes pour souffler. J'en profite pour rejoindre la salle de bains et me jeter de l'eau froide au visage. Les gouttes perlent sur mes mèches de cheveux. De retour dans la grande pièce, je m'incrute dans les discussions en cours. Avez-vous déjà pensé à tout quitter ? Prendre le large, direction... ailleurs. Laisser derrière vous ce qui fait votre vie. Vos habitudes. Votre routine. Vos amis et votre famille. Tout quitter d'un claquement de doigts sans jamais vous retourner. Bénédicte se verrait bien disparaître. Franchir la porte de ce gîte et ne pas rentrer chez elle. Partir à la conquête d'une nouvelle vie. Pendant que la jolie brune expose cette idée extravagante, Lise se glisse derrière moi. Elle approche délicatement ses lèvres de mon oreille et me demande si j'aurais la gentillesse de l'aider à porter son sac à l'étage. Coup de pompe ou guetapens ? Peu importe. Je me plie à sa demande. Je saisis la lanière de son sac. C'est incroyable ! Qu'est-ce qu'elle a bien pu mettre là-dedans ? Des blocs de béton ? Je ne veux pas perdre la face. Je gonfle mon biceps et inspire un grand coup pour soulever le fardeau.

- Hey ! Vous avez entendu ? interroge Michelle.
- Entendu quoi ?
- Dehors. Un craquement, je crois.
- Tu as vu trop de films d'horreur ma pauvre, plaisante Denis sans tourner la tête, les fesses scotchées à son fauteuil.
- C'est sans doute le vent dans les arbres, dit Edgard d'un ton rassurant.

Si Michelle devient folle, elle n'est pas la seule. Moi aussi, je viens d'entendre ce bruit étrange. Je redépose le sac de Lise sur le sol et tends l'oreille dans ce silence pesant.

- Et là ? Vous avez entendu ?

À peine le temps pour Michelle de réitérer son inquiétude que les oreilles se tendent de plus belle. Il y a effectivement quelque chose dehors. Mais quoi ? Nous sommes tous à l'intérieur.

– C'est peut-être un animal attiré par la chaleur, la lumière ou l'odeur de la nourriture, explique Bénédicte. Une ombre passe furtivement devant une des deux lucarnes.

– Un animal ? Mon cul oui ! Vous avez vu passer ce truc ? s'inquiète maintenant Denis.

– Quelqu'un a pris son arme ? demande Jim.

La main plongée dans mon sac, j'ai déjà saisi la crosse de mon revolver. Michelle et Jimmy aussi.

– On reste calme, lance Edgard.

– Si c'est un enfoiré qui vole les touristes, il a mal choisi son jour, lance Denis.

Jim et Bénédicte s'approchent discrètement des fenêtres pendant que je me dirige vers la porte. Un petit signe de la tête vers les autres. J'approche la main de la poignée. Avant que j'atteigne la porte, quelqu'un frappe dessus à plusieurs reprises. Lise se tient derrière moi armée d'un manche de brosse. Si la tension n'était pas aussi forte, j'éclaterais de rire. Franchement... Un manche de brosse ! On est sauvés !

– Y a quelqu'un ? lance une petite voix embarrassée.

– Qui êtes-vous ?

– Je m'appelle Franck. Ma voiture est tombée en rade à environ un kilomètre d'ici. Est-ce que vous pourriez m'aider ?

– Hé, Denis, il y a un air de ressemblance avec ta boîte. On a peut-être retrouvé ton type, plaisante Bénédicte.

– Très drôle mais je n'ai vu aucun ravin sur le trajet, rétorque le jeune homme.

– S'il vous plaît, j'aurais simplement besoin d'un peu d'essence pour remplir mon jerrican. Rien d'autre.

La main sur la poignée, je fixe mes compagnons. Cette visite surprise n'est peut-être qu'une manigance de notre amphitryon. Une manière de mettre un peu de piment dans l'aventure. D'ordinaire, je ne serais pas aussi prudent mais les circonstances jouent contre cet homme. La mise en garde de Jimmy, les tueurs en liberté, une réunion secrète organisée par un inconnu... Après tout, ce Franck est peut-être un bon père de famille qui a oublié de vérifier sa jauge. Cela peut arriver à tout le monde. Mais en y réfléchissant, c'est vrai que ça ne m'est jamais arrivé. C'est vrai quoi ! Ça clignote et ça « bipe » dans tous les sens quand le réservoir est presque vide. Mauvais calcul peut-être.

– O.K., les gars. On range les flingues et on reste sur nos gardes. On va éviter de lui faire peur et d'attirer l'attention sur notre soirée, lance Jim à voix basse.

Le temps de fixer chaque visage et je tourne la poignée. La porte s'ouvre lentement.

– Oh ! Merci ! Merci mille fois. Quelle galère ! Heureusement que vous êtes là.

L'homme derrière la porte doit avoir une trentaine d'années. Emmittoufflé dans son manteau beige, il tient un bidon rouge dans sa main gelée par la brise. La gratitude jaillit de ses yeux dissimulés derrière de petites lunettes rectangulaires. Il porte un pantalon de costume et une paire de chaussures italiennes. Il me fait penser à un premier de classe. Le fils prodigue égaré au milieu de nulle part. Le prince charmant barbotant dans une boue bien grasse.

– T'étais en route pour un bal, Don Juan ?

– Un mariage, répond Franck en grimaçant.

– Cache ta joie, lance Denis.

– J'aurais préféré regarder le foot avec une bonne pizza et rester loin de ce bled paumé pour être honnête.

– Tu auras assez avec un jerrican d'essence ? demande Jim.

– Je pense. J'ai vu un panneau qui indique une station à neuf kilomètres environ.

– Vous pouvez siphonner mon réservoir, ajoute Bénédicte. J'ai fait le plein un peu avant d'arriver.

Denis éclate de rire en regardant Bénédicte.

- Se faire siphonner le réservoir, ça laisse rêveur, Béné.
- Espèce de pervers ! T'es dégoûtant, rétorque la jeune femme avec le sourire.
- Pervers non ! Je conteste. Disons que j'ai l'esprit mal tourné, surenchérit Denis. C'est différent.

Après avoir enfilé nos vestes, nous sortons pour remplir le bidon. L'homme un peu gêné ne cesse de se confondre en excuses pour nous avoir dérangés. Jimmy ne le lâche pas du regard. Derrière une apparente décontraction, chacun de nous guette le moindre geste suspect. Franck n'a pourtant pas l'air bien dangereux. En regardant Denis refermer le bouchon du jerrican dans ce froid glacial, j'ai un moment de sollicitude :

- Je vais te retaper à ta voiture. C'est loin d'ici ?
- Non ! C'est gentil, il ne faut pas. Vous en avez déjà fait bien assez pour moi.
- Ne joue pas à la sainte-nitouche. Ça caille. Je vais te ramener. Ce n'est pas pour les dix minutes que ça va me prendre.
- C'est très gentil.
- Tu veux que j'y aille Jeff ? propose Denis.
- Non ça va. Je vais y aller. Ce n'est pas pour les deux kilomètres qu'il y a à faire.
- T'es certain ?
- Oui je te dis !!!
- C'est bon, ne t'énerve pas amigo.

Le ton monte. Un peu penaud, Franck remercie tout le monde une fois de plus et s'installe à l'avant de ma voiture. Il tient fermement le bidon rouge entre ses mains comme s'il était en possession de la clé du paradis. J'ouvre ma portière devant les visages étonnés des autres. Lise me fixe plus inquiète encore.

- Tu veux que je t'accompagne ?
- Non merci, Lise. Je suis un grand garçon, je devrais m'en sortir.

Sur ces paroles sèches, je claque la portière et mets le moteur en marche. La main posée sur la poche de ma veste, je vérifie que mon arme s'y trouve encore. Aussitôt fait, je m'engage dans l'allée pour rejoindre la route.

- Qu'est-ce qui lui a pris ?
- Aucune idée. La fatigue sans doute.

CHAPITRE 17

La porte de la Vieille Grange à peine franchie, je sens leurs mines interrogatives me fixer. J'imagine que mon excès de colère les a perturbés. Sans attendre, je m'excuse. Ce n'est pas contre eux mais cette visite surprise m'a mis les nerfs à fleur de peau. Je voulais simplement me débarrasser de ce type au plus vite et reprendre le cours normal de notre soirée. La page est tournée.

Autour de la table, les discussions vont bon train. Michelle montre la photo d'une adolescente un peu boulotte. C'est amusant comme on peut perdre toute objectivité quand il s'agit de son enfant. Aux yeux de Michelle, cette petite est gracieuse. Je me serais arrêté à grasse mais j'ai en moi la cruauté des hommes célibataires. La petite étudie les langues. Elle a cartonné en anglais cette année. Michelle parle d'elle avec amour et fierté. Je l'envie. En partie seulement. Avoir une pisseuse dans les pattes en permanence me serait insupportable. Pourtant, ça me manque parfois... Aller voir les spectacles idiots de l'école, recevoir des bricolages qui ne ressemblent à rien, préparer des pâtes à la sauce rouge et non plus à la bolognaise... Tout cela a son petit côté charmant. Croyez-le ou non, je rêve d'interdire à mes gosses de sortir le soir. C'est sadique mais c'est une façon assez ludique de digérer toutes les punitions que mes parents m'ont fait encaisser quand j'étais jeune. Je me demande comment on se sent de l'autre côté de la barrière. Je dis ça mais, en réalité, au fond de moi, je sais que je serais un papa gâteau. On mangerait des desserts à volonté. On irait voir les girafes au zoo. On ferait les quatre cents coups. Je crains même que la femme qui devra supporter tout cela ne doive compter avec un grand enfant de plus à la maison.

Michelle replace délicatement la photographie dans la pochette de son portefeuille. On ne voit pas le temps passer quand on parle de ces chères petites têtes blondes, mais l'horloge indique déjà minuit et demi. Il est temps pour nous de découvrir le contenu de la boîte suivante. Jim déchire l'enveloppe et s'éclaircit la voix :

– « *Je sais ce que vous avez fait l'été dernier...* » Jimmy s'interrompt.

– Il a vraiment écrit ça ? dit Denis en éclatant de rire.

– Oui.

– Il a de l'humour le garçon. Il faut lui reconnaître ça. Montre !

Jim tend le papier à Denis les larmes aux yeux.

- J'adore ! Je vous lis la suite ? demande Denis en regardant vers Jim.
- Fais-toi plaisir.
- Cool. Donc : « *Désolé, c'était trop tentant. J'imagine vos têtes. J'espère que la soirée est à la hauteur de vos espérances. Il est l'heure pour vous de vous lancer dans les secrets de la quatrième boîte.* »

Le jeu ne fait que commencer et je préfère réserver mes surprises pour plus tard. Autour de la table, les regards se croisent pour savoir qui va entamer son récit.

- Dites, papy, il se fait tard. Vous devriez prendre votre tour avant de tomber endormi sur la table, lance cyniquement Denis à Edgard.

Le vieil homme le regarde d'un air surpris et amusé.

- Je vous avais promis de me venger pour votre vanne avec le bisou sur le front.
- Je pourrais t'enterrer, gamin. Tes petits yeux se fermeront avant les miens. J'ai de la bouteille.
- De longues soirées endiablées à danser le quadrille sous les projecteurs ?
- Plutôt de longues soirées à cuver dans les bars jusqu'au lever du jour.
- Ah, bravo ! Bel exemple pour la jeunesse !
- Alors Edgard ? Vous voulez nous dévoiler votre énigme ? questionne Lise.

La jeune Québécoise se trouve maintenant sur la chaise à ma gauche. Elle s'est approchée au fil de la soirée en échangeant son carton avec celui de Denis. Je sens la jambe de Lise se frotter à moi de plus en plus sensuellement. Si le doute existait encore quant à ses intentions, ce n'est plus le cas. Je ne me rappelle pas que les filles aient été si entreprenantes dans ma jeunesse. Cette voluptueuse caresse me transporte vers un autre monde. Un petit rictus inconscient se dessine sur mon visage. J'aime ce contact discret et luxurieux. Cela fait une éternité que ce fluide glacial ne m'a plus traversé la colonne vertébrale de part en part. C'est le paradoxe de l'excitation. Cette chair de poule qui s'imprime sur ma peau baigne mon corps dans un océan de lave en fusion. Je perds le nord. Fait-il chaud ou froid ? Un flot de couleurs sans fin défile devant mes pupilles. Je n'ai plus quinze ans. Je pourrais simplement l'embrasser sans attendre. Poser mes lèvres sur sa bouche en cœur. Je pourrais. Mais je ne compte pas le faire. Pas tout de suite. Le jeu est bien trop excitant. Les caresses doivent être aussi vives et précises que la pointe d'une épée dans un combat d'escrime.

Nous stimulons nos sens au nez et à la barbe de l'assemblée. Lise est radieuse. Un petit diable coquin au visage angélique. J'aimerais saisir sa main sous la table mais mon sourire suffit provisoirement à son bonheur.

– Vous ne devriez pas avoir trop de mal à deviner de quoi il s'agit, dit Edgard un peu déçu. Vous avez placé la barre très haut.

Sur la table, différents indices s'offrent à nous. Une locomotive miniature, un ticket de « Win for Life », la photo d'une DeLorean, un énorme point d'interrogation dessiné à l'encre de Chine sur un morceau de papier et, enfin, un rouleau en carton.

– C'est un rouleau de papier toilette ?

– Effectivement.

– Tu essaies de nous dire que ton histoire est à chier Edgard ? plaisante Bénédicte.

– Denis commence à déteindre sur toi, rétorque le vieil homme. Vous feriez un merveilleux petit couple.

– Très drôle ! souligne la brune en grimaçant vers Denis. Je regarde les différents indices sur la table et ce jeu m'amuse de plus en plus. Après cette histoire, nous serons déjà à la moitié de notre périple. Avant que je mette mon grain de sel dans cet engrenage décadent, je dois me pencher sur cette locomotive. Prises séparément, les pièces du puzzle sont incompréhensibles. Une locomotive. Est-ce que le meurtrier attache ses victimes à l'avant d'un train ? Sur le toit ? C'est peut-être un vieux modèle qui fonctionne au charbon. Le corps humain est sans doute un merveilleux combustible. Une pelletée de charbon, un bras, une pelletée de charbon, une jambe, une pelletée de charbon, une tête... Il ne manque que le chant des sept nains dans *Blanche-Neige* pour mettre un peu de gaîté dans le dur labeur. Peu plausible, je vous l'accorde. Imaginons autre chose. Pourquoi ne pas attacher la victime sur les voies avant le passage d'un train ? Pourquoi ne pas faire dérailler ce train et offrir un voyage express vers l'enfer à ses passagers ?

– C'est bien la voiture du film *Retour vers le futur* qui est représentée ? interroge Lise.

– En effet.

– J'adore ce film. Michaël J. Fox est trop craquant !

– T'as de la concurrence compadre, ricane Denis en me fixant.

– Je ne suis pas jaloux.

– Reste à trouver l'indice ! intervient Michelle. C'est la DeLorean, Edgard ?

- Non.
- Quelque chose en rapport avec Doc ?
- Non plus.
- Un rapport avec une invention ? Ou la science ?
- Non.
- Nom de Zeus ! s’amuse Denis.
- Arrête de faire l’idiot et aide-nous. Les aiguilles tournent.
- Le temps ! Bien vu, Michelle. C’est notre indice ?
- En partie.
- Tu as farfouillé dans les archives pour nous dégoter une bonne vieille histoire ?
- Exactement, Jim.
- D’où la vieille locomotive ?
- Aussi.
- Une de tes enquêtes, Edgard ?
- Non. Je n’étais pas né quand tout cela s’est déroulé.
- Il va falloir remonter au temps des pyramides, relance instantanément Denis.
- T’es mauvaise langue ! s’offusque Michelle avec une pointe d’affection dans la voix.
- Les meurtres se déroulent dans le train ? demande Bénédicte.
- Bonne déduction, répond Edgard qui ne prête plus attention aux scuds lancés par le jeune Français.
- Il nous reste le rouleau, le ticket et le point d’interrogation.
- Le tueur opère dans les toilettes du train ?
- Non.
- C’est l’action de gratter quelque chose qui doit nous aider ?
- Non plus.
- « Win for Life ». Ce sont des meurtres pour l’argent ?
- Non.
- Les victimes étaient toutes riches ?
- Non.
- Donc, notre tueur ne s’attaque pas aux personnes chanceuses...
- Non.

Toujours replié sur lui-même, Adam griffonne les pages de son carnet. À la surprise générale, l'introverti se lance dans la discussion :

– Est-ce que tu aurais pu mettre une illustration de roulette russe à la place de ce ticket de « Win for Life » ?

– J'aurais pu, oui !

– Une idée petit génie ? lance Denis avec une pointe de jalousie dans la voix.

– Le hasard.

– Le hasard sur quoi ? Tu peux développer ?

– L'arme du crime, le lieu ou simplement la cible.

– Effectivement, acquiesce Edgard. La cible.

CHAPITRE 18

Le mois de février n'a pas épargné la population cette année. 1882 restera certainement dans les annales. Un épais manteau blanc recouvre encore les ardoises. Un décor grisâtre se dévoile à perte de vue. Sur ce quai froid et inhospitalier, des hommes en imperméables noirs font les cent pas en attendant le train qui les emmènera vers Bruxelles. Les femmes sont emmitouflées dans leurs pelisses tandis que, sous les chapeaux sombres, des hommes pestent sur le retard des cinq voitures en provenance du sud de la Belgique.

Après de longues minutes d'attente, la délivrance résonne au loin. Des bruits saccadés se mêlent aux sifflements répétés. Un soulagement pour le cœur gelé des voyageurs.

Lorsque les portes s'ouvrent, l'ordre et la discipline règnent. Pas de bousculade. Pas de jurons. Les gentlemen se laissent traverser par des vagues de galanterie. Le visage barbu et souriant, un homme aide une dame âgée à gravir la haute marche. C'est que l'obstacle n'est pas simple à franchir quand on a dépassé la soixantaine. Les muscles toujours engourdis, la dame s'installe péniblement dans le compartiment. Les places assises ne manquent pas. Elle a jeté son dévolu sur une petite banquette rembourrée où est assis un garçon d'une vingtaine d'années. Avec un sourire de politesse, il accueille son aînée. Les autres places trouvent peu à peu acquéreurs.

Les mines pétrifiées se réchauffent au fil des minutes. Plongés dans leurs journaux, trois hommes d'affaires s'informent des dernières actualités. Les gros titres sont alarmistes. Comme toujours. La confiance des consommateurs est au plus bas. Les mines sont concentrées sur les petits caractères qui s'étalent sur le papier. À quelques pas de là, un groupe de femmes d'âge mûr palabre dans l'indifférence générale.

La puissante locomotive se remet en marche. C'est la routine matinale pour ces voyageurs. Les livres sont dégainés. Les discussions lancées. Les plus fébriles s'assoupissent, bercés par le son monotone des roues qui flirtent avec les rails.

L'aurore frappe les visages grimaçants à travers les vitres du train. La clarté est réverbérée avec force par la couche de glace qui recouvre le sol. Le visage tourné vers ce spectacle enchanteur, Léopold regarde la nature s'éveiller paisiblement. Une insolente quiétude berce son esprit. Un moment de calme et de détente qui précède les tumultes de sa

fonction d'avocat. Depuis près de dix ans, cet homme trapu au visage sévère pose son postérieur sur la même banquette. Troisième rangée, côté fenêtre et toujours dans le sens de la marche. Il entre au premier arrêt et quitte le train au terminus. Les plaisantins affirment qu'il habite dans ce train.

Chaque matin, il observe avec amusement les nouvelles têtes. Au fil du temps, il a appris patiemment les petites habitudes des uns et des autres. Cette vieille dame ne se vêt que de noir. Le jeunot sur la droite fait virevolter une cigarette entre ses doigts tout au long du trajet. Sans doute le rituel de la dernière danse avant la consommation. Cet homme assoupi change de perruque à chaque saison. Aux côtés de la jeune fille blonde aux pommettes écarlates se tient le quatrième prétendant depuis le début du mois. Les pantalons de celui-ci sont toujours un peu trop courts. Tous les habitués ont leur histoire.

Le contrôleur s'approche à pas lourds. Dans un phrasé monocorde dénué d'enthousiasme, il vérifie méticuleusement chaque titre de transport. Léopold a connu cet homme plus guilleret. Le ravage de la routine piétine sans scrupules les êtres humains. Chaque matin, ce contrôleur se demande un peu plus à quoi il sert. Personne ne fraude jamais. Il faudrait être stupide pour tenter le diable dans cette cage à roulettes sans échappatoire. Léopold ne peut pas lire dans les pensées mais le visage marqué de cet homme le trahit. Le poinçonneur est las. Il vendrait père et mère pour briser ce quotidien pesant. Chaque fois qu'il ajuste son képi, il s'évade et imagine une femme enceinte qui perd les eaux entre deux stations, un pickpocket qu'il prend en flagrant délit, un voyageur insouciant ou distrait qui n'a pas son billet... Les yeux brillants et le cœur qui palpite, il s'imagine une panne, une agression... Il espère secrètement qu'un couple aura l'indécence et l'audace de copuler sans retenue dans un compartiment de son train.

– Titre de transport s'il vous plaît.

Le regard figé, le contrôleur s'arrête au niveau de Léopold et de son voisin. Ce n'est pas un habitué. Habillé d'un long manteau noir, il dégage une certaine classe. La tête coiffée d'un borsalino, il tend un bout de papier au contrôleur sans lever le regard de la mallette en cuir posée sur ses genoux. Le grincement de la poinçonneuse fait grigner les voyageurs assoupis.

Lancé à pleine charge, le train s'approche du premier tunnel de son itinéraire. Il n'est pas bien long. Une centaine de mètres tout au plus. L'âme d'enfant de Léopold se réveille instinctivement chaque jour à ce moment précis. Cette plongée de quelques secondes dans le noir absolu le fait rêver. À cette heure matinale, les becs à pétrole n'ont pas été allumés par le lampiste. Le tunnel est trop court pour permettre

à l'œil de s'adapter à l'obscurité soudaine. L'homme de loi et de procédures fait place à un jeune bambin dont l'imagination n'a aucune frontière. L'excitation est perceptible. Un sourire s'esquisse et brise le visage de marbre de Léopold. Comme si le monde qui l'entoure n'existait plus, il décompte les secondes mentalement. Plus que cinq crocodiles avant de plonger dans l'obscurité. Va-t-il imaginer un baiser volé ? Une armée de chauves-souris s'attaquant sauvagement au train ? Des pépites d'or jouxtant les parois de ce tunnel comme s'il s'agissait des mines du roi Salomon ?

Personne ne le saura jamais. Un cri étouffé se perd. Il ne s'agit pas d'un cri de douleur mais d'un cri de surprise. C'est le noir total ! Le brouhaha des voyageurs monte d'un cran. Dans ce vacarme interrogateur, quelqu'un suffoque. L'autre bout du tunnel n'est plus qu'à un jet de pierre. Quand les premiers rayons lumineux pénètrent dans la voiture, toutes et tous se retournent vers la place de la troisième rangée, côté fenêtre. Recroquevillé sur le sol, Léopold se tient le cou à deux mains en gémissant. Il n'arrive plus à respirer. La salive s'écoule de sa bouche sous la forme d'une épaisse mousse blanche. On peut lire la terreur et l'incompréhension dans son regard. Alerté par les cris, le contrôleur fait irruption dans la voiture qu'il venait de quitter. Envolées les idées de la femme enceinte qui perd les eaux dans le train, d'une agression ou d'un resquilleur pris en flagrant délit. À cet instant, il signerait des deux mains avec son propre sang pour poinçonner des billets valides dans l'indifférence générale.

Des spasmes de plus en plus violents font tressaillir le corps du malheureux. Des filets d'un rouge écarlate se dessinent sur les cornées de Léopold. Le souffle de plus en plus court, il maintient ses deux mains sur son cou avec une force titanesque.

Autour de lui, les voyageurs se regardent impuissants. Il n'y a aucun médecin dans ce train. Aucun secouriste en herbe qui aurait bouquiné le chapitre : « J'ai les yeux rouges et je crache de la mousse blanche. Que faire ? » C'est l'ironie du sort. On croit toujours que notre entourage direct compte au minimum un médecin. Vous vous étouffez au restaurant, il mange derrière vous. Vous faites un malaise dans un magasin, il est à vos côtés en un claquement de doigts. Non ! Cette idée ridicule ne vaut que pour les films un peu trop prévisibles. Dans la réalité, il n'y a personne qui puisse vous aider. Pieds et poings liés, les gens vous regardent gesticuler comme un vermisseau. Si quelqu'un a la capacité de vous aider réellement, dites-vous simplement que vous avez eu énormément de chance.

En trois minutes à peine, le corps de Léopold s'est immobilisé complètement. Dans un silence de plomb, les passagers se dévisagent. Des sanglots éclatent. Choqué par le spectacle qu'il vient

de vivre, le contrôleur fait quelques pas et actionne le levier d'arrêt d'urgence.

Les voyageurs quittent un à un la voiture où se trouve le corps de l'avocat. Le visage blafard de Léopold, tourné vers le plafond, ne laisse apparaître aucune goutte de sang.

Dépité, l'accompagnateur du train s'agenouille sur le sol de la voiture déserte. Il sort de sa poche gauche un long morceau de tissu chiffonné qu'il glisse sur son front humide. En rouvrant les yeux, un détail attire son attention. Une marque étrange sur le cou du cadavre. Ce n'est peut-être rien mais la chair semble boursouflée. Intrigué, il s'approche à quelques centimètres et fixe longuement le minuscule point rouge qu'il a découvert par hasard. Est-ce qu'un moustique aurait pu causer la perte de ce malheureux ? On dirait qu'une fine aiguille a perforé le cou avec une grande précision. Une légère auréole noire est apparue tout autour du point d'impact.

Ne sachant plus quoi faire, le contrôleur recouvre le corps avec sa veste et franchit le seuil de la porte battante. Il la condamne et ordonne que le train reprenne sa route vers la prochaine gare. Il reste environ quatre kilomètres à parcourir. Une fois arrivés, les voyageurs seront sans doute consignés dans le train. Le temps pour la police de faire son travail.

Plongé dans ses pensées, l'homme au képi se remémore la scène pour savoir quoi dire aux agents de police. Il faudra rédiger un rapport et cette perspective ne l'enchanté pas vraiment. Il y avait une dizaine de passagers. Il ferme les yeux et comptabilise précisément les personnes en se remémorant les places occupées. Neuf, dix et onze ! Douze en comptant la victime. Il s'arrête dans son raisonnement. Où est passé le type au borsalino ? Le contrôleur tente de se souvenir. Cet homme n'était plus là pendant la cohue générale. La scène est floue et imprécise. Peut-être s'est-il simplement mis à l'écart. Les images de la scène refont peu à peu surface. Des années de va-et-vient dans les allées d'un train vous bétonnent le sens de l'observation. Il n'était plus là. La question qui importe est de savoir pourquoi. La panique ? Quelque chose à se reprocher ? Obnubilé par cette idée, le contrôleur entame la traversée du train. Officiellement, il prend des nouvelles de chacun et tente, tant bien que mal, de rassurer les voyageurs. Officieusement, une seule chose l'obsède : trouver l'homme au borsalino.

– Rassurez-vous, la gare n'est plus qu'à deux minutes. Asseyez-vous et restez aussi calmes que possible, s'il vous plaît.

L'homme arpente minutieusement les allées. Son sangfroid apparent rassure. Sauter du train n'est pas une option. Où est-il ? Il ouvre une à

une les portes sur son passage. Local de rangement, toilettes... Son flair ne l'a pas trompé. En boule à côté d'une cuvette, un grand manteau noir et un borsalino sont entassés. Le moustique vient de prendre soudainement du volume. L'hypothèse de l'homicide ne peut plus être balayée d'un revers de la main.

Même si rester calme est la meilleure solution, l'angoisse de cette découverte perle abondamment sur le visage du contrôleur. Si avoir un cadavre à bord n'est pas commode, avoir un cadavre et son assassin l'est encore moins. À ce moment précis, cet homme qui a maintes fois pesté contre l'ennui qui le ronge vendrait son âme pour avoir un collègue à ses côtés dans ce train qui fonce vers la gare de Watermael-Boitsfort.

Dans les voitures, les passagers se sont terrés dans un profond silence. La nouvelle a rapidement fait le tour du train. Certains tentent d'injecter un peu d'air à cette atmosphère étouffante en rompant le silence. La puissante locomotive ralentit peu à peu. Le train s'immobilise devant la petite gare en briques rouges. Les portes restent closes. Les voyageurs sur le quai s'interrogent et expriment leur colère par des gesticulations aussi risibles qu'inutiles. Dans les voitures, personne ne se lève. Tout le monde a compris les consignes. Le contrôleur a verrouillé les accès. Tous les accès sauf un. Il se tient devant la porte ouverte et tend le cou pour apercevoir un collègue sur le quai. À une dizaine de mètres, il repère un képi semblable au sien. Le contrôleur s'époumone pour attirer son attention.

Le vieil homme grassouillet s'approche en traînant la patte. Une phrase plus tard, les foulées s'allongent. Il part vers la cabine du chef de gare pour rameuter la cavalerie. Le contrôleur du train fait un pas en arrière et referme directement la lourde porte métallique.

Après de longues et interminables minutes de patience, des hommes en uniforme se précipitent aux portes. Au plus profond de lui-même, le contrôleur soupire de soulagement en regardant par la fenêtre du train. La main passe. Les policiers font irruption dans les voitures. Discrètement, le contrôleur divulgue ses informations au nouveau responsable des opérations.

Après plus de deux heures d'interrogatoires, le suspect reste introuvable. La gare est paralysée. Il y a trop de monde. La fouille du manteau n'a rien donné. N'importe qui aurait pu se trouver sous cette veste et ce chapeau. D'ailleurs, rien ne prouve que cet homme soit un meurtrier. Bien entendu, le contrôleur a pu éliminer toute une série de personnes qui se trouvaient dans d'autres voitures au moment des faits. Mais comment être certain ? Tout se confond dans les certitudes éphémères. Les versions se contredisent. Certains passagers relatent des événements incohérents pour se rendre intéressants. Les pistes

divergent. Embourbée dans un sac de nœuds, l'enquête sera classée sans suite. Un malheureux problème de santé coûte la vie à un avocat et la page est tournée.

Au fond de lui, le contrôleur aurait pu se convaincre qu'il avait fantasmé ces indices. Il aurait pu oublier ses doutes et effacer l'homme au borsalino de sa mémoire. Il aurait pu reprendre le chemin du travail en sifflotant le cœur léger. Se dire que la grande faucheuse s'est abattue sur un homme allergique aux piqûres de moustiques. Cette idée est rassurante. Plausible. Mais malheureusement complètement fausse. Deux jours plus tard, il a remis ça. Autre train. Autre tunnel. Une injection meurtrière dans la gorge de sa voisine. Dans l'obscurité, la douleur et la confusion, il s'est faufilé comme une ombre pour se fondre dans la masse. Mais où ?

CHAPITRE 19

Imaginez quelques instants seulement que vous deviez vous méfier de tout le monde. Cet homme charmant au sourire angélique qui vous salue en demandant s'il peut s'asseoir près de vous pourrait être un détraqué. Pire, il pourrait être déterminé et méticuleux. Combien de fois, massés comme des sardines dans un bus ou un métro, avez-vous senti le contact avec d'autres passagers ? Faites l'inventaire des bousculades fortuites de votre vie. Imaginez maintenant qu'une seule de ces personnes souhaite votre perte. Certainement pas parce que vous lui avez fait du mal. Pas parce qu'elle vous connaît. Simplement parce que vous auriez dû être ailleurs. Imaginez la méfiance perpétuelle vous envahir. Un sentiment d'angoisse qui étreint votre cœur. Plus aucun « bonjour » ne vous semblerait naturel. Vous n'envisageriez même plus la possibilité d'appuyer votre tête contre la vitre du train en fermant vos petits yeux fatigués. Les plus sensibles deviendraient fous à force de ressentir les piqûres imaginaires. Il n'est pas nécessaire d'avoir des poux pour se gratter vigoureusement le crâne. En parler suffit. Imaginer ces petites bêtes voraces qui arpentent votre toison capillaire est suffisant. Vous sentez la démangeaison s'accroître ? Vous sentez monter en vous cette inflexible envie de passer vos ongles dans vos cheveux ?

– Une chose m'échappe Edgard, s'inquiète Lise. Si ton billet de « Win for Life » représente la cible aléatoire, à quoi sert le point d'interrogation ?

– Le tueur n'a jamais été appréhendé.

– De quoi devenir parano, insiste Bénédicte.

– D'un autre côté, Béné, le tueur mange les pissenlits par la racine depuis un sacré bout de temps, relativise Denis.

– Peut-être mais quand même... Tu imagines si quelqu'un reprend l'idée ?

– N'exagère pas. Le temps des becs à pétrole dans les trains est révolu.

– Pas simple d'imaginer ces vieux trains mal éclairés, songe Jimmy.

– En fait, l'éclairage des trains est progressivement devenu électrique vers 1900. À cette époque, l'éclairage se faisait voiture par voiture. J' imagine difficilement le contrôleur courir à travers le train pour tout allumer à l'entrée d'un tunnel. L'éclairage centralisé des voitures a

commencé vers 1933. À partir de ce moment, le contrôleur n'avait plus qu'un bouton à actionner.

– Oh, Edgard ! T'as fait une thèse sur l'éclairage dans les trains belges ou quoi ?

– Non. Mon père conduisait les trains lorsque j'étais enfant. J'ai toujours été passionné.

– Respect. Ça vaut le camembert jaune du *Trivial Pursuit*, ironise Denis un large sourire aux lèvres.

L'assemblée compte les points dans la joute entre Denis et Edgard. La lutte est sans merci pour obtenir la médaille d'or. Je m'écarte du groupe quelques instants pour regarder par la fenêtre. Même si je distingue à peine les silhouettes du paysage nocturne qui s'offre à moi, ce spectacle discret m'apaise. Je fixe le néant pour me ressourcer. Cet endroit est parfait. L'organisateur a eu le nez fin.

Plongé dans mes pensées, je n'ai pas entendu Lise approcher dans mon dos. La main posée sur ma hanche, elle me murmure qu'elle veut m'embrasser. J'aurais pu me poser des tas de questions futiles mais je n'en ai pas le temps. Ses lèvres chaudes se posent sur mon cou avec la douceur d'une plume qui touche le sol après un long moment de flottement. Mon visage ne peut dissimuler le bonheur de cette surprise. Comme un enfant qui touche à son premier bonbon, j'en redemande. Le sucre de son baiser me manque déjà. Je n'ai pas envie que les autres assistent à ce spectacle enrobé de guimauve. Comme si elle pouvait lire dans mes pensées, Lise s'écarte de moi et prend la direction de la cuisine.

– Quelqu'un veut un en-cas ?

– Tu peux rapporter un biberon, s'il te plaît ?

– Ça roule. Un biberon pour la table 1.

Lise m'attend. À peine entré dans l'angle mort, je me colle à son petit corps fragile et bouillant. Mes doigts effleurent son doux visage pour se perdre nonchalamment dans ses cheveux. Je pose mes lèvres entre son épaule et sa joue. Je remonte lentement vers le lobe de son oreille. Je sens un frémissement l'envahir. Sa petite poitrine rebondie se frotte à mon torse et excite mes sens. Son souffle haletant glisse sur ma peau. Notre temps est compté. Un dernier regard troublé dans ma direction et la belle ferme ses splendides yeux bruns. Nos lèvres se touchent avec pudeur. Je n'arrive pas à détacher mon regard de ce petit être qui s'offre à moi. Le baiser s'accroît. Nos bouches légèrement entrouvertes font connaissance dans une danse intime et sulfureuse. Les corps s'étreignent de plus belle. Je sens sa langue brûlante en expédition. Telle une aventurière, elle s'approche et

apprivoise la mienne. Elles se touchent. Se caressent. Elles glissent l'une contre l'autre à la recherche de sensations fortes. Il ne nous reste que quelques secondes avant d'être pris en flagrant délit. La respiration saccadée et le souffle court, nous offrons à notre libido un dernier looping. Un grand huit de câlineries incontrôlées. Mes mains se perdent sur les vêtements de mon ensorceleuse. En quête d'insouciance, elles traversent le dos de Lise pour rejoindre la courbe de ses fesses. Je presse avec fougue ces petits monticules fermes et excitants. Surprise par ce geste plein d'assurance et d'envie, Lise rouvre les yeux et enfonce sa langue en moi avec un regain de passion. Juste le temps d'une dernière envolée commune. Nous échangeons un regard complice rempli de tendresse. Elle s'extirpe de mes bras et ajoute à voix basse :

– Toi, tu ne perds rien pour attendre...

Puis, elle quitte la cuisine en prenant un sandwich dans le panier posé sur le rebord de la table. Je n'avais pas prévu cela. Pas de cette manière. La trame de notre soirée vient de changer. Virage à 180 degrés dans mon esprit. Je marche vers le séjour en pesant le pour et le contre de cet encombrant baiser. Je ne suis pas venu jusqu'ici pour ça. À force d'ajouter sans cesse du piment à ses plats, on ne sait plus avaler une seule bouchée.

Le postérieur posé sur mon siège, je décide qu'il est temps de poursuivre la soirée en lançant cette grande idée :

– Dites, je sais que nous sommes censés ne parler de cette soirée à personne mais rien ne nous empêche de garder contact. Cela vous tente d'échanger nos numéros de portables ?

L'accueil est plus que positif. Tous les membres de la ronde acquiescent avec bonheur. À l'autre bout de la table, je sens le regard insistant de Jimmy posé sur moi. Je pense comprendre sa réticence même s'il ne peut faire mauvaise figure devant les autres. Je lui expliquerai plus tard ce que je cherche à faire. Je me demande si son ami lui a répondu depuis tout à l'heure. Je fais circuler une petite feuille blanche arrachée de mon calepin. Les uns après les autres, nous indiquons notre numéro de téléphone. On en apprend tous les jours. Saviez-vous que le préfixe pour les numéros suisses est le 41 ? Chacun encode religieusement les chiffres dans son répertoire. Une fois l'opération terminée, je me lève et demande à Jim s'il peut m'accompagner pour prendre de quoi alimenter le feu que nous avons allumé plus tôt dans la soirée.

Les bûches sont rangées derrière la Vieille Grange, plus loin dans le jardin. Emmitouflés dans nos gros manteaux, nous allumons les lampes-torches avant d'ouvrir la porte du gîte. Le froid pince

directement les joues.

– Du nouveau pour ton ami ? Il t'a répondu ?

– Non. Toujours rien.

– On reste avec nos doutes alors.

– Pour l'instant, oui. Tu n'as rien remarqué de spécial ?

– Pas vraiment. Mais je compte en savoir plus très bientôt.

– Comment ?

– Pourquoi crois-tu que j'ai demandé les numéros de tout le monde ?

– Pas uniquement pour garder des contacts avec eux, j'imagine.

– Non. Pas exactement. J'ai envoyé la liste des numéros à un ami pour qu'il retrace les propriétaires. S'il y a une discordance entre les identités, nous serons fixés.

– C'est malin ! Tu auras les informations dans combien de temps ?

– Une heure, au plus tard. J'aurai les noms et les photos des personnes liées à ces numéros.

– Tu me préviens comment ?

– J'ai pensé à un code pour éviter d'attirer l'attention. Après la prochaine boîte, je proposerai le verre de l'amitié. Une fois à table, je vais me lever et porter un toast. Si je frappe trois fois sur la table, c'est qu'il n'y a aucun intrus. Si je frappe cinq fois sur la table, le premier prénom que je cite est notre taupe.

– Espérons que je me trompe.

– Oui Jim, espérons.

– Qu'est-ce que ça caille ici !

Un peu surpris par ce changement de ton soudain, je saisis plusieurs morceaux de bois et les tends à mon partenaire. Il est temps de recharger le ventre glouton qui dévore les stères avec appétit. Les bras chargés, nous revenons vers le gîte d'un pas gauche. Les lampes-torches sont rangées dans nos vestes. Le croissant de lune dans le ciel se cache derrière d'épais nuages joufflus. Concentré sur chaque foulée, Jimmy continue de caqueter. Le moulin à paroles est enclenché et le vent se déchaîne par rafales. La France. La soirée. Les invités. La nourriture.

– Tu veux savoir pourquoi j'ai voulu devenir inspecteur ? Mais pourquoi commence-t-il à répondre ? Je n'ai pas dit oui. Je me moque complètement des raisons pour lesquelles cet homme est inspecteur. Son papa adoré était un grand justicier admiré de tous ? Une lumière divine est apparue pour lui demander de faire respecter l'ordre et la

justice ? Une envie soudaine de ressembler à Navarro ? Il a peut-être eu une vision dans une sole meunière mais je m'en fous ! La porte semble être à des kilomètres. Il m'épuise. Le corps humain est mal pensé. Pourquoi ne peut-on pas fermer ses oreilles ? Vous imaginez le bonheur ? C'est à cela que servent les paupières. Pourquoi n'existe-t-il pas des paupières dans les oreilles ? J'accélère le pas avant qu'il ne pense à m'expliquer comment il a rencontré sa femme.

– Enfin tu vois, Jeff. Une histoire de dingue !

– C'est certain.

Je n'ai absolument pas écouté son explication mais ma réponse le satisfait. Grelotant, je frappe sur la porte avec le pied pour que quelqu'un nous ouvre. Chargé comme une mule et croulant sous le poids de mon fardeau, je traverse la pièce en toute hâte.

– Oh ! Tes chaussures ! s'exclame Michelle. Ce sont bien les hommes ça...

Démonté par la remarque et suivi comme mon ombre par Jim, je jette les bûches dans le tonneau sans précaution. Je frotte les copeaux de bois sur mes manches et sans dire un mot, repars vers l'entrée. Le regard braqué sur Michelle, j'essuie mes semelles avec ardeur sur le paillason. Quel drame pour deux ou trois traces de pas. Mille excuses d'avoir souillé le château de son altesse royale. Je n'ai pas envie de polémiquer. Il n'empêche, la petite voix au fond de moi a perdu sa muselière. Un merci aurait été plus accueillant. Je vais finir par croire que les femmes ne sont jamais satisfaites. J'avoue, nous aurions pu faire attention. Mais de vous à moi, personne n'en est mort.

Nos visages retrouvent un peu de couleur. Les membres toujours engourdis, nous regagnons la table. Edgard nous tend à chacun une tasse de café brûlant. Pendant de longues années, ce breuvage noirâtre me donnait la nausée. Son odeur m'écoeurerait. Son goût détestable faisait naître sur mon visage des mimiques d'aversion. En vieillissant, j'ai compris. Les tasses de café remplacent les allumettes qui soutiennent nos paupières usées par des journées trop éprouvantes. Trois gorgées qui vous font courir une heure supplémentaire dans le marathon de la vie. En plus, ce jus noir est un outil social très puissant. Les mots « pause café » vous sont sans doute familiers. J'étais plutôt du genre à m'adonner à la « pause gobelet d'eau ». Croyez-le ou non, ce n'est pas pareil. On vous regarde de travers. La « pause gobelet d'eau » n'est pas reconnue officiellement comme un justificatif pour arrêter de travailler. Alors, j'ai plié. Rongé par la fatigue et l'envie de pauses, j'ai ingurgité des litres de café. J'ai admiré passivement les nuages de lait défilier à la surface de mes nombreuses tasses en cherchant à quoi ils ressemblaient.

J'aurais volontiers accepté une perfusion de caféine. Qu'on me perce les veines pour m'injecter de la vitalité en gouttes. Oubliés le ventre qui gargouille, la mauvaise haleine et les légères sautes d'humeur. Je trinque à la joie de garder les yeux ouverts quand mon tarin est bercé par cette odeur colombienne.

La tasse en faïence brûle les paumes de mes mains. Heureux d'être de retour près du feu de cheminée, j'écoute la discussion en cours.

– Ce que je veux dire, c'est que dans nos histoires, les « méchants » s'en tirent bien.

– Tu trouves ? s'étonne Lise en regardant Bénédicte.

– Oui.

– « Miss Régime » se tire une balle en pleine tête ; le tueur de Denis s'offre le saut de la mort ; Bergoire se transforme en passoire humaine... tu ne trouves pas qu'il y a mieux comme destinée ? ironise Denis.

– Dans l'absolu sans doute. Mais pas pour eux. Ils ont fait un choix. Ils sont restés maîtres des événements, argumente Bénédicte.

– Pas génial comme destin, ajoute Michelle.

– Peut-être, mais ils ont gagné. « Miss Régime » a trouvé quelqu'un capable de tenir quatre jours sans manger et sans boire. Charles Bergoire s'est vengé sous les feux des projecteurs. L'homme du train n'a jamais été retrouvé.

– Je comprends ce que tu veux dire, acquiesce Edgard.

– Je me demande pourquoi on retient plus facilement les tueurs dont les plans se déroulent bien, poursuit Bénédicte.

– C'est peut-être le hasard. Il reste quatre boîtes à découvrir, lance Denis.

– C'est le syndrome « David contre Goliath », explique Edgard. Un tueur qui réussit seul face au dispositif mis en place pour le stopper, c'est une chose qui marque les esprits. Vous imaginez tous les flics et les experts qui cherchent sans relâche avec un matériel de pointe, et le tueur s'en tire en les narguant. C'est forcément eux qu'on retient. C'est forcément eux qui se retrouvent dans nos boîtes ce soir.

– Ah non Edgard ! Je ne suis pas d'accord. Il y a un tas de tueurs stupides que je ne suis pas prêt d'oublier, lance Denis.

– Je suis d'accord avec lui, ajoute Lise. Au-delà de ceux qu'on coince grâce à notre travail de fourmis, il y a les maladroits, les malchanceux, les amateurs...

– Vous pensez ? Citez-en un seul, défie Edgard.

– Je peux vous parler de ce gars que j'ai coincé il y a quelques mois dans un ascenseur, par exemple.

Denis s'arrête quelques instants. Un fou rire l'envahit. Je ne vois pas ce qu'il y a d'amusant dans le fait de coincer un tueur dans un ascenseur mais machinalement, j'éclate de rire en le regardant. L'épidémie d'esclaffement se répand comme une crotte de confiture sur une biscotte. Les yeux luisants et le souffle court, Denis se lance :

– Il était coincé là-dedans. Comme une sardine dans sa boîte. Assis, l'air penaud, aux côtes de la jeune femme qu'il venait de poignarder.

– Et tu trouves ça drôle ?

– Juste après son crime, tout l'immeuble a été plongé dans le noir par une panne d'électricité générale. Résultat : tous les ascenseurs au point mort...

Les rires reprennent de plus belle.

– Il est resté pendant près de deux heures dans cet ascenseur avant que les secours n'arrivent à l'atteindre par la trappe. En voyant le corps inerte et la mare de sang, ils ont refermé tout de suite pour qu'on vienne le choper.

– Il peut concourir pour le prix de la malchance, avoue Michelle.

– Vous n'avez pas entendu le plus drôle. Avec aplomb et conviction, il a déclaré que la pauvre fille était devenue hystérique dans l'ascenseur bloqué et qu'il n'avait fait que se défendre. Elle a bon dos la légitime défense. Douze coups de couteaux ! On se dit que certains prennent leur pied en se défendant légitimement. Avec un peu de chance, il aura l'électricité dans son cachot. Amusée par cette anecdote, Michelle déballe ses souvenirs :

– Quand j'ai débuté dans la police, on a eu droit à un braquage de supérette mémorable. Le gars a fait irruption devant la caisse. Il a dégommé les deux caméras de surveillance. Braqué son arme sur le gérant. Proféré des insultes et réclamé l'argent. Deux minutes ont suffi pour qu'il prenne la poudre d'escampette en s'imaginant avoir commis le hold-up parfait.

– Et, c'est mémorable ? intervient Jim.

– Oui. Une équipe de télévision était en plein tournage d'une caméra cachée dans la supérette. On a rarement identifié un criminel aussi rapidement. Son incursion a été immortalisée sous tous les angles.

– Il y a aussi ce gars dans la propriété de la baronne Vécuse.

– Raconte, Béné !

– C'est un jeune type qui a été engagé pour éliminer la baronne. Une histoire tordue pour toucher un héritage colossal. Le type est entré et il

a zigouillé la vieille. En quittant le hall, il n'a pas vu le molosse qui gambadait dans le jardin. Un chien dressé pour l'attaque. Particulièrement violent comme cerbère. Un Amstaff avec le kit complet : dents jaunâtres aiguisées comme des couteaux et bave à gogo. Il a réduit le gaillard en charpie. Sérieusement, je pense qu'il a éparpillé les restes sur deux ou trois ares. Il y avait des morceaux d'intestin à travers tout le jardin.

– C'est répugnant ! bredouille Lise d'un air dégoûté.

– C'est clair que ça change de « Belle et Sébastien » ou de « Lassie », lance Edgard avec flegme.

Pourtant, je suis persuadé qu'il existe des Amstaffs doux comme des agneaux. Les animaux ne font que reproduire ce qu'on leur apprend. Je conçois que certaines bestioles à fourrure ont un sale caractère de naissance. Des gros chiens et certains poissons rouges aussi j'imagine. De là à déchiqueter un intrus en confetti, j'ai du mal à croire qu'il n'y ait pas une petite touche humaine derrière ce carnage.

– Vous avez des animaux de compagnie ? lance Lise, visiblement passionnée par le sujet.

– Des poissons, répond Edgard.

– Et toi Lise, un grand caribou ? plaisante Denis.

– Merci pour le cliché ! Non, j'ai deux chats. Rififi et Pirlouette.

– Pirlouette ?

– Oui. Ma filleule voulait l'appeler « Pirouette » mais elle a écorché le nom la première fois. C'est devenu « Pirlouette » et on a gardé ça.

– Ah oui, comme les enfants qui se lancent dans une série de « muculets » ou qui veulent aller sur le « botogan », s'amuse Michelle.

– C'est un peu ça, surenchérit la jeune Québécoise.

– Jeff ?

– Oui, Den ?

– Je peux te donner un conseil ?

– Lequel ?

– Si un jour t'as des enfants avec cette folle, tu devrais choisir les prénoms toi-même amigo !

– Raaah... t'es mauvaise langue, contre-attaque Jim pour me défendre. Ce n'est pas si horrible comme nom « Pirlouette »...

En prononçant ce nom à voix haute, Jim se rend compte qu'il aurait dû se taire. Il s'ensuit un blanc de plusieurs secondes et tout le monde éclate de rire.

Revigorés par ces anecdotes sur le destin tragique des champions du monde de la criminalité et sur les petits noms des animaux de Lise, nous regardons instinctivement l'horloge suspendue au mur. Ces quinze minutes de repos prévues par l'organisateur ont fait le plus grand bien aux zygomatiques. Il va être 1h30. L'heure d'ouvrir l'enveloppe suivante. Chacun reprend sa place dans la ronde en attendant que Jim dévoile le contenu du message.

« Chers membres de la ronde des boîtes, vous êtes arrivés à la moitié du parcours. Il est l'heure d'ouvrir la cinquième boîte de votre soirée. »

Cette cinquième boîte nous ouvre les bras. C'est Lise qui s'y colle avec un enthousiasme débordant. Sa voix guillerette donne l'impression qu'il est 14 h. La nuit ne semble avoir aucun effet sur ce petit être plein de vie. C'est peut-être lié au décalage horaire. Elle soulève le couvercle avec fougue et désinvolture. La jeune Québécoise sort un à un les indices que sa boîte à chaussures blanche renferme depuis plusieurs jours.

Lise dispose face à nous la photo d'une petite fille en larmes. Sa bouille pleine de sanglots fait chavirer l'assemblée. Michelle laisse échapper un léger son maternel empathique. On peut lire dans ses yeux l'envie de reconforter le « bout d'chou » par un câlin plein de tendresse. Lise enchaîne en dévoilant un pont miniature, une marionnette, une figurine représentant un ange et enfin, une ordonnance pour de la Sertraline.

Le chronomètre vient de s'enclencher. Nous avons 45 minutes pour découvrir ce qui se cache derrière ces indices troublants. Edgard lance le bal des questions :

- Est-ce que le tueur s'attaque à des enfants ?
- Non.
- Est-ce qu'il s'attaque à des parents qu'il juge incapables d'éduquer des enfants correctement ? tente Bénédicte.
- Non plus.
- Je pense qu'on se trompe d'indice. Est-ce que le tueur attache ses victimes avec des cordes et des crochets avant de les jeter d'un pont pour en faire des pantins grandeur nature ? interroge Jimmy.
- Non ! répond Lise un peu dégoûtée.
- Vous êtes quand même de grands malades, s'esclaffe Denis.
- La petite fille qui pleure. La figurine d'ange. Tu es certaine que les enfants n'ont vraiment rien à voir avec ton histoire ?
- Certaine.

- Quelqu'un sait ce que c'est de la Sertraline ? questionne Edgard.
- Il faut reconnaître que la question est loin d'être bête. Lise lève la main sans dire un mot. La malicieuse demoiselle nous nargue. Nous nous regardons un peu confus. Malgré des années de « Questions pour un champion », je suis incapable de répondre. Maux de tête ? Maux de cœur ? Maux de gorge ? Maudits noms scientifiques surtout.
- C'est un médicament pour traiter la dépression, explique Adam d'un ton monocorde.
- Ça sent le vécu, rétorque Denis.
- Tu connais ce médicament, Adam ? demande Michelle.
- Non. Pas du tout.
- Comment tu sais que c'est un antidépresseur alors ? sonde Edgard.
- J'ai fait une recherche avec mon téléphone portable sur le web.
- On n'arrête pas le progrès, s'étonne le vieil homme.
- Et oui, bienvenue au XXI^e siècle, ironise Denis.
- On se calme les gars ! On a une énigme à résoudre, lance Bénédicte pour tenter de calmer les esprits.
- Maman a raison. Au boulot ! ajoute Denis pour en remettre une couche.
- Mélangez des antidépresseurs avec un pont et vous obtenez un joli suicide. Ton histoire parle de suicide ?
- Oui.
- Le tueur fait croire à des suicides ?
- Non.
- Les victimes se suicident vraiment ?
- Oui.
- Attends ! C'est quoi cette embrouille ? s'offusque Denis. Si c'est un suicide, où est le tueur ? Il y a bien un tueur quand même ?
- Oui.
- T'as de la chance. J'allais demander à être remboursé.
- O.K., Lise. Mais c'est un tueur en chair et en os ?
- Évidemment ! Tu pensais à quoi, Béné ?
- Je ne sais pas. Le suicide pourrait venir d'une situation précise. La perte d'un être cher. Une overdose de boulot. La drogue.
- Regarder un épisode de « Derrick » en entier, ajoute Denis.
- Tu ne prends jamais de pause ? soupire Michelle.

- Rarement... Je suis dans mon second souffle là.
- Nous avons donc affaire à un tueur qui « suicide » les gens ? tente de résumer Jim en réfléchissant à voix haute.
- On peut présenter les choses de cette manière.
- Il manipule les victimes comme un marionnettiste ? tente Michelle.
- Exactement.
- Je n'y crois pas une seconde, proteste Jim. Comment pourrait-on pousser quelqu'un à se suicider ?
- L'esprit humain est un véritable gruyère, lance Adam. Les failles ne manquent pas et une fois qu'on a trouvé ce qui fait mal, il suffit de taper sur le clou de plus en plus fort avec rage.
- Et il y a des gens qui s'amuse à ça ? s'étonne Michelle.
- Je pense qu'on le fait tous à petites doses. Disons que certains en font leur hobby, ajoute Adam.
- Vous êtes dans le bon, les gars.
- Ton client est sans doute une ordure mais il est innocent, songe Edgard.
- Sans doute.
- Presque autant qu'un ange ! ajoute Denis en jouant avec la figurine qui se trouve entre ses doigts.
- Le puzzle semble complet, dit Michelle d'un air enjoué. Tu nous en dis plus ?
- Comme vous l'avez sans doute compris, j'ai choisi une histoire un peu différente de ce que nous avons eu au menu de cette soirée. Notre métier va de pair avec les trucs moches mais le nom du docteur Daniel Block restera gravé dans ma mémoire.
- Un docteur ?
- Psychiatre.
- Ah ! Je ne peux pas les voir en peinture ceux-là, bouillonne Jimmy.
- Son cabinet se situait à Québec. Dans l'arrondissement de la Cité-Limoilou. Pour être tout à fait précise, dans le quartier de Montcalm.
- Montcalm ?
- C'est un des trente-cinq quartiers de Québec.
- Pas si calme que cela visiblement, ajoute Edgard, fier de son jeu de mots.
- Quand j'ai commencé ma carrière, une vague de suicides touchait la Cité-Limoilou. Overdose de médicaments, chute vertigineuse, balle

dans la tête, pendaison... C'était incroyable ! Les enquêtes menaient toutes au cabinet de Block. Toutes les victimes faisaient partie de sa clientèle. Et malgré ces éléments, nous n'avions rien contre lui.

– Au mieux, vous pouviez lui accorder la plaque du psychiatre le plus pitoyable de la ville, enchérit Bénédicte.

– Nous avons ouvert une enquête sur lui. Le résultat était aussi effrayant qu'inutilisable. Block sélectionnait certains patients qu'il envisageait de pousser au suicide. Il tentait de battre des records de vitesse. Il émettait des hypothèses sur la façon dont les personnes se suicideraient.

– Il a ouvert un site de paris en ligne ? demande Denis.

– Pas à ma connaissance. Je pense qu'il nourrissait sa soif de cruauté. Il manipulait ces âmes torturées comme d'autres jouent au golf ou aux échecs.

– Vous l'avez coincé comment ?

– On ne l'a pas coincé.

– Tu plaisantes ? bredouille Michelle un peu surprise.

– Non. Nous n'avions rien de concret. Aucune certitude. Aucune preuve tangible. Le dossier a été classé sans suite.

– Il a continué ?

– On a essayé qu'il perde le droit d'exercer sa profession. Nous avons perdu le procès. On ne congédie pas un pompier parce que trop de gens périssent dans les flammes. Pourquoi bannir un psychiatre quand trop de dépressifs passent l'arme à gauche ?

– Ça me donne envie de vomir, s'insurge Bénédicte.

– Et ça s'arrête là ? lance Jim.

– Non. Cette situation m'a également donné envie de vomir.

CHAPITRE 20

- Tu es certaine de vouloir le faire, Sarah ?
- Oui, Lise ! On ne peut pas le laisser s'en tirer comme ça, ce fumier !
- J'ai peur qu'il t'arrive quelque chose sœurette.
- Je sais mais tu ne peux pas y aller toi-même. Block te connaît.
- Il doit y avoir un autre moyen.
- Je te laisse dix secondes pour le trouver et après je téléphone.
- Et s'il découvre qui tu es ? S'il te tue ?
- Tu me protégeras.

Le regard intensément plongé dans celui de sa sœur, Sarah compose le numéro de téléphone inscrit sur le petit rectangle cartonné qu'elle tient entre ses doigts. D'un ton hasardeux et à peine audible, elle se lance :

– Bonjour madame. Je souhaiterais un rendez-vous avec le docteur Block s'il vous plaît. Le plus tôt possible. Je... On m'a dit qu'il... pourrait m'aider.

Lise ne remue plus le moindre cil. Un silence de plomb s'est abattu sur la pièce.

– 14 h, demain. Vous n'avez rien plus tôt ?

Plongée dans ses pensées, Lise se remémore les blagues téléphoniques que les deux sœurs signaient de main de maître quand elles étaient plus jeunes. Sarah a toujours été l'actrice de la famille. Elle a cette faculté d'être imperturbable, peu importe ce qui se passe autour d'elle.

– Bien. Je comprends. Mon nom est Gabrielle Delvallée. Oui. À demain.

* * *

Comme sa cadette, Sarah voulait entrer dans la police dès son plus jeune âge. La soif de justice coule dans ses veines depuis les premiers battements de son cœur. Quand les résultats des tests d'aptitude physique sont arrivés, son petit monde s'est écroulé. Cette feuille cachetée d'un refus a brisé ses rêves. Pire, sa petite sœur, Lise, âgée de deux ans de moins qu'elle, allait brillamment réussir ces tests et obtenir le sésame pour devenir agent de police. Les deux frangines

auraient pu se haïr sans retenue. Elles n'en ont rien fait. Au fil du temps, elles sont devenues inséparables.

Sarah s'est rapidement trouvé un nouveau cheval de bataille. En quelques années, elle est devenue assistante sociale dans un service d'aide aux victimes. Elle fait de l'injustice son pain quotidien. Elle arpente les vies brisées à la recherche d'une once d'espoir. Elle tend la main à des gens embourbés dans la gâtime au fond d'un trou.

Le plan a vu le jour pendant une soirée trop arrosée. Régulièrement, les sœurs se retrouvent pour ce qu'elles ont surnommé : « la soirée contre le froid ». Les jeunes femmes papotent et oscillent entre niaiseries banales et discussions plus graves. Une occasion appropriée pour se mettre la tête à l'envers.

Quand Lise a expliqué l'affaire Block à sa sœur entre deux verres, elle n'imaginait pas déclencher une fureur sans bornes. Les garde-fous ont sauté ce soir-là. Elles ont tout planifié mais l'incertitude subsiste. Comment être certaines d'avoir effectivement pensé à tout ? Et si le stratagème s'effiloche au fil des heures ? Sarah est consciente qu'entrer dans la peau de cette Gabrielle est un énorme risque. Le voyage est peut-être sans retour mais c'est le seul moyen de prendre le psychiatre en flagrant délit. La détermination se lit dans les yeux noirs de la jeune femme. Concentrée sur le personnage qu'elle va incarner dans les prochains jours, elle tente de rassurer sa cadette.

* * *

Sarah marche dans la rue des Églantiers. Le cabinet du psychiatre n'est plus très loin. Elle s'est longtemps demandé comment pouvait s'habiller une jeune dépressive de 26 ans. Chaussures plates ? Jeans ? Une blouse peut-être ? Du maquillage ? Grimage blafard ou teint naturel ? Rapidement agacée par ces chichis, Sarah s'est tournée vers ses habitudes. Il ne faut pas nécessairement être fagotée comme un déchet pour aller mal. C'est tranché ! Gabrielle est une femme qui tente de dissimuler sa profonde tristesse derrière une apparente élégance.

La main posée sur la poignée, Sarah lance un dernier regard vitreux en direction des nuages. C'est un des rares paysages qui ont le don de la calmer. Fréquemment, elle se couche de tout son long dans l'herbe et observe la forme des nuages qui dansent dans le ciel. Sarah passerait des heures à identifier ces formes étranges qui déambulent au-dessus de nos têtes. Mais pour l'heure, c'est Gabrielle qui doit entrer en piste. À pas hésitants, elle parcourt le carrelage blanc moucheté du corridor. Tête basse, elle s'approche de la secrétaire qui observe sa progression maladroite. Cette fille doit avoir une vingtaine

d'années. On dirait une gamine fraîchement sortie des jupes de sa mère. Elle esquisse un sourire apaisant en fixant Sarah. La jeune femme, les mains nerveusement plongées dans les poches de sa veste, relève la tête avec hésitation. Elle feint un regard gangrené par la peur. Un léger frémissement secoue son corps. Elle sort un cachet de sa poche et le place dans la paume de sa main. Sans attendre une seconde, elle le jette nerveusement dans son gosier en penchant brusquement sa tête en arrière. La secrétaire la regarde attentivement d'un air perplexe.

– Vous prenez des médicaments ?

– C'est... contre l'anxiété.

– Je comprends. Soyez rassurée, il ne vous arrivera rien de néfaste entre ces murs, mademoiselle.

Sarah aimerait la croire sur parole mais elle ne peut s'empêcher de tiquer intérieurement. Elle avale sans attendre le tic-tac à l'orange qu'elle vient de mettre en bouche pour éviter que la supercherie soit découverte. Concentrée sur son rôle de composition, elle lance des mots dans le vide sans regarder son interlocutrice :

– Je suis Gabrielle Delvallée.

– Bien. Le docteur Block vous attend. C'est la porte qui se trouve face à vous. Vous pouvez entrer sans frapper.

– Merci. Vous êtes gentille.

La secrétaire ne peut s'empêcher de faire une moue de compassion en regardant Sarah s'avancer vers la porte. La jeune femme franchit le seuil l'air hagard. Un seul coup d'œil suffit pour s'apercevoir que ce pourri ne manque de rien. Il arbore fièrement ses diplômes dans des cadres étincelants accrochés sur un mur sombre de la pièce. Le regard de Sarah est immédiatement attiré par le canapé en cuir noir dans lequel elle devra certainement s'allonger. À sa gauche, elle scanne du regard l'imposante bibliothèque avec cette certitude intérieure que le docteur Daniel Block n'a pas lu la moitié de ces livres. À défaut de les ouvrir, on ne peut pas lui reprocher de ne pas les dépoussiérer assidûment.

– Bonjour madame Delvallée.

La tête dans les nuages, Sarah ne réagit pas immédiatement. Le bureau en merisier retient son attention. Des carnets sont posés dessus en quinconce.

– Vous aimez ce bureau ? Je l'ai acheté tout récemment lors de la brocante de Montréal. Une belle affaire, je trouve. Qu'en pensez-vous ?

– Bonjour docteur.

Sarah vient de poser les yeux sur Block. L'homme n'est pas très grand. Sans doute 1 m 65. Peut-être un peu plus. Ses petites lunettes rondes laissent entrevoir deux yeux perçants. Il tente un sourire mais son regard obscur le trahit. Son crâne dégarni reluit légèrement sous l'effet des ampoules qui se trouvent juste au-dessus de sa tête. Lise aurait très certainement appelé cela une « piste d'atterrissage pour mouches en détresse ». Sarah retient le rire qu'elle sent poindre en elle à l'idée que sa sœur puisse lancer cette réflexion avec désinvolture. Gabrielle doit rester impassible. À tout prix. L'homme d'une cinquantaine d'années s'approche lentement de Sarah en lui tendant la main. Il porte une chemise bleue à longues manches et un pantalon de costume. Assez traditionnel en somme.

– Vous l'aimez ce meuble ?

– Beaucoup. Vous avez bon goût. J'aimerais avoir autant de classe que vous.

– Vous me gênez. Asseyez-vous, je vous en prie.

– J'aimerais...

Sarah marque une hésitation en s'asseyant.

– Vous aimeriez ?

– Je ne sais pas si ça se fait mais...

– Dites-moi.

– Vous voulez bien m'appeler Gabrielle ?

– Avec plaisir, Gabrielle. Moi c'est Daniel.

Sarah répond au sourire de son interlocuteur avec une mimique de soulagement. Avec subtilité, elle offre les commandes à son thérapeute. Il faut qu'il ait le sentiment de tout contrôler. Qu'il se sente en confiance. Qu'il désire étreindre cette pauvre âme de sa main de fer. Sarah veut lui ouvrir l'appétit. Le faire rêver à une proie aussi docile que délicieuse. Comme pour la séduction, elle dose avec précision les ingrédients. Une pincée d'intérêt pour montrer la brèche dans la carapace. Un soupçon de dédain pour faire comprendre qu'il reste du chemin à parcourir. Après tout, une proie sans défense n'a pas grand intérêt pour le chasseur prétentieux.

– Je vous écoute, Gabrielle. Puis-je savoir ce qui vous amène face à moi aujourd'hui ?

– Une impression étrange.

– Laquelle ?

– Celle de parcourir les kilomètres de la vie sans carte routière.

- Vous vous sentez désorientée ?
- Déboussolée. Je me lève tous les matins parce qu'il le faut. J'erre dans un monde sans couleur et sans saveur. Je déambule dans mes habitudes comme un robot.
- Pourquoi ne pas les changer ?
- Changer mes habitudes ? Partir au Tibet pendant sept ans à la recherche de la paix intérieure ? Fuir la culpabilité qui me ronge la peau et les os ?
- De quoi êtes-vous coupable, Gabrielle ?
- De l'impardonnable !
- Vous voulez m'en dire plus ?
- Pas encore.
- Bien. C'est normal.
- Vous m'en voulez ?
- Pas du tout. Vous devez prendre votre temps. Peu importe ce qu'est cette chose impardonnable, vous savez aussi bien que moi qu'elle est la cause de votre mal-être. Quand vous serez prête, je vous aiderai à affronter ce qui vous hante.
- Est-ce que je peux... m'allonger ?
- Si vous le souhaitez.

Sarah se lève et se dirige vers le canapé en cuir noir. Il a l'air confortable. Pourquoi se priver ? Après tout, c'est compris dans le prix exorbitant des consultations. La jeune femme s'installe de tout son long sur le divan en admirant le lustre au plafond.

- Vous êtes confortablement installée, Gabrielle ?
- Oui. Merci.
- Pourriez-vous me raconter un souvenir heureux de votre enfance ?

* * *

- Alors ? Comment ça s'est passé avec Block ?
- Plutôt bien sœurette. Plutôt bien.
- Il marche ?
- Je dirais qu'il galope la bave aux lèvres comme un chien fou devant un jambonneau.

Sarah regarde sa sœur avec une assurance placide. Les deux jeunes femmes sont assises face à face sur la couette du lit. Les jambes croisées, l'aînée relate les aventures de Gabrielle avec réjouissance.

C'est une des règles qui composent le stratagème : débriefing obligatoire tous les jours. Lise veut s'assurer que sa sœur ne perd pas les pédales. Le moindre égarement peut être fatal. La moindre information insolite peut révéler la supercherie à Block. Lise analyse méthodiquement ce que Sarah lui raconte.

– Un souvenir heureux de ton enfance ? Ils sont fous ces psys ! Tu as raconté quoi ?

– Le jour où papa m'a gagné un gigantesque ours en peluche tout doux à la fête foraine.

– Tu délires ? Papa ? Il n'a jamais gagné quoi que ce soit pour nous à la fête foraine !

– Ça, je le sais, idiote. Mais le papa de Gabrielle, c'est le plus beau, le plus fort et le plus merveilleux des papas du monde.

Les deux sœurs éclatent de rire.

– T'es vraiment grave. Tu as un autre rendez-vous ?

– Demain à 10 h. Il ne peut déjà plus se passer de moi.

* * *

Le jour se lève et une étrange bonne humeur envahit le cœur de Sarah. Elle tient une forme olympique. Le soleil transperce le rideau en dentelle de sa chambre et fouette le visage serein et reposé de la jeune femme. L'heure de reprendre le rôle de Gabrielle approche. Moins d'une heure. Sarah s'est attachée à elle comme un comédien au rôle qu'il interprète durant des semaines. Lise a fortement insisté sur cet aspect. Il faut agir avec rapidité. Chaque jour de plus est un risque de se faire prendre. Chaque jour de plus est un risque pour Sarah de se perdre dans un jeu de rôle aussi malsain que captivant.

Sarah observe son reflet dans le miroir.

– Bonjour Sarah, dit-elle en lançant un étincelant sourire.

– Bonjour Gabrielle.

En une fraction de seconde, son doux visage plein de charme s'assombrit comme le ciel avant l'orage. Une fraction de seconde seulement pour faire penser qu'elle n'a pas dormi de la nuit.

– Bonjour Sarah. Bonjour Gabrielle. Bonjour Sarah ! Bonjour Gabrielle !

Sarah se lance dans un jeu qu'elle affectionne par dessus tout. Une version féminine de « Jean qui rit et Jean qui pleure ». Les déclinaisons sont sans fin.

Sarah bombe le ventre. Sarah est grosse. Elle aspire profondément

son nombril. Sarah est maigre. La jeune femme pince les lèvres et regarde le miroir en fronçant les sourcils. Sarah est méchante. Gentille. Reposée. Fatiguée. Comme tous les gens qui font cela devant leur miroir, Sarah sent émerger l'âme de la gamine qu'elle peut être. Elle se dit que si quelqu'un la surprenait, elle devrait faire face à la honte de sa vie.

Convaincue d'être dans la peau de Gabrielle, l'apprentie comédienne à la mine noire franchit le seuil de la porte et se lance dans une promenade monotone. Le long du chemin, elle se remémore le scénario minutieusement préparé par sa sœur. Il faut avancer. Pousser Block à la faute. À partir de cette séance, Sarah enregistrera discrètement les conversations avec son lecteur mp3. Lise a besoin d'éléments tangibles pour amener le psychiatre devant un juge.

– Bonjour.

– Bonjour madame Delvallée. Il vous attend. Vous pouvez entrer.

– Merci.

Sarah avance tête basse vers la porte en bois.

– Bonjour Gabrielle. Installez-vous.

Sans broncher, la jeune femme s'étend dans le canapé directement sans passer par la chaise. Il faut avouer que ce canapé est divin. Un divan divin se dit-elle amusée.

– De quoi souhaitez-vous me parler aujourd'hui ?

– De l'impardonnable.

– Vous vous sentez prête ?

– Vous êtes gentil. J'ai confiance en vous.

– Je vous écoute.

– Vous avez des enfants, Daniel ?

– Non. Et vous ?

– J'avais une petite fille. Camille. Elle était adorable. Un petit ange. Elle avait de jolis cheveux bruns bouclés. De grands yeux verts. Elle était radieuse. Elle pouvait faire sourire les inconnus en un regard.

– Pourquoi parlez-vous d'elle au passé ?

– Je l'ai...

Sarah renifle nerveusement. Les larmes coulent le long de ses joues sur commande.

– Prenez votre temps, Gabrielle.

– Je l'ai... je l'ai tuée. Je l'ai tuée, Daniel !

– Que s'est-il passé ?

– Elle était avec moi en voiture. Je connaissais cette route. Je connaissais ce carrefour. J'ai eu un moment de distraction. Je ne sais pas ce qui s'est passé. J'ai brûlé ce feu rouge et... tout est devenu sombre et silencieux. J'aurais préféré que tout reste sombre. J'aurais tellement voulu ne jamais me réveiller.

– Mais...

– Mais j'ai ouvert les yeux. Tout s'est éclairé. Le petit corps ensanglanté de Camille gisait à mes côtés. J'ai hurlé. Je l'ai secoué de toutes mes forces mais je n'ai rien pu faire. J'ai sombré et je ne me suis réveillée que trois jours plus tard à l'hôpital.

– Que ressentez-vous ?

– De la colère. Contre moi-même. Je me hais ! Je ne me pardonnerai jamais ce qui est arrivé. J'éprouve aussi de la colère contre ces gens bienveillants qui me regardent avec compassion en sortant des banalités du style : « Je comprends ce que tu ressens. » Foutaises ! Comment peuvent-ils comprendre ce qu'ils n'ont jamais approché ni de près, ni de loin ?

– Avez-vous déjà parlé de cette colère à quelqu'un ?

– Ça ne servirait à rien. Je suis le pire juge face auquel je peux tomber. Je suis coupable. Il n'y a aucune bonne conduite. Aucune réduction à ma peine. Ce foutu destin qui fait briller les yeux de certains m'a arraché le cœur à tout jamais.

– À tout jamais ?

– Je me sens comme... un sachet rempli de confetti. C'est le chaos en moi. Une juxtaposition de milliers de morceaux incohérents. Chaque jour, je me demande si je mérite de vivre.

– Et vous vous dites que non ?

– Tous les jours !

– Vous avez raison.

Un blanc court-circuite le dialogue. Sarah a-t-elle bien compris ce que vient de dire son thérapeute ?

– Raison ?

– Oui.

– Vous plaisantez ?

– Vous avez tué votre petite fille, Gabrielle. Elle avait toute la vie devant elle et vous avez ruiné son avenir par votre distraction. Vous ne pourrez jamais vous le pardonner.

Sarah tente de dissimuler sa stupéfaction. Elle aimerait se frotter les yeux et se pincer pour être sûre de ne pas être dans un rêve bizarre.

– Ma réponse vous choque ?

– Je...

– La plupart des gens vont vous trouver des excuses et des circonstances atténuantes. Ils brosseront vos peines dans le sens du poil pour se donner bonne conscience avant de cracher leur venin dans votre dos sans retenue. La réalité, vous la connaissez. Vous avez été une mère négligente.

– Vous... vous avez raison, dit Sarah du ton le plus accablé qu'elle puisse dénicher dans sa panoplie d'actrice.

– Gabrielle... Si je vous dis cela, c'est parce que je sais ce que vous ressentez. Bien plus que vous ne le croyez. Je n'ai pas été tout à fait honnête avec vous en vous disant que je n'ai pas d'enfants.

– Pourquoi ? Pourquoi m'avez-vous menti ?

– Parce que, comme vous, j'ai été un parent indigne. Comme vous, j'ai honte. Comme vous, j'ai sacrifié une petite fille par ma bêtise et mon ignorance. Et, comme vous, je pense à la mort chaque jour...

– Que s'est-il...

– Aucune importance. Je crois, malheureusement, que je ne peux rien faire pour vous. Je ne suis pas la personne qu'il vous faut. J'espère que vous comprenez.

– Vous m'abandonnez ?

– Je suis navré. Je vous suggère de consulter mon confrère, le docteur Stéphane Raigier. Il vous aidera à y voir plus clair.

– Il n'a pas pu vous aider visiblement. Pourquoi le pourrait-il avec moi ?

– Vous ne me devez rien. Je vous en prie, partez. J'ai besoin d'être seul.

Sarah se redresse pour fixer son interlocuteur. Accoudé à son bureau, Block tremble légèrement. Les traits de son visage sont creusés. La tristesse fait reluire ses yeux. Tous les détails font penser que cet homme est sincère. C'est stupéfiant ! Peut-être dit-il la vérité. Perdue dans ses pensées, Sarah se lève machinalement et part vers la porte. Elle se creuse les méninges. Ses neurones chauffés à blanc sont en quête d'une solution.

– J'aimerais vous revoir, docteur. En m'aidant, vous pourrez peut-être trouver la paix qui vous fait défaut. Vous... vous avez mon numéro.

Sur ces paroles sèches, Sarah quitte la pièce et fonce en ligne droite

vers la sortie. De l'air. Elle a besoin d'un grand bol d'air. Les événements ont pris une tournure inattendue. Aucun scénario de Lise n'avait prévu ce volte-face. Est-ce que Block a découvert l'imposture ? Est-ce qu'il s'agit d'une manœuvre odieuse pour ferrer sa proie ? La main plongée dans sa veste, Sarah cherche son portable. La réponse ne tardera pas.

Après une centaine de mètres, Sarah compose le numéro de sa sœur pour lui expliquer ce qui vient de se passer. Une évidence s'impose, la situation leur échappe complètement.

* * *

Lise est assise en position du lotus dans le canapé. Toujours vêtue de son pyjama en velours rouge, elle réfléchit. Les yeux clos, elle écoute en boucle la consultation de sa sœur. Le son n'est pas des meilleurs mais on distingue clairement les mots échangés entre le psychiatre et sa patiente. Plongée dans ses pensées, Lise repense à ce que Sarah lui a demandé en sortant de la consultation. Une question qui, comme la houle, revient sans cesse à l'esprit de la jeune inspectrice. « Lise, es-tu certaine que ce type est coupable ? » Pourquoi ne pas avoir pu répondre du tac au tac ? Le doute s'installe. Lise s'est-elle trompée ? Les preuves irréfutables sont-elles en train de s'effriter ? Hantée par ces interrogations dérangementes, Lise se lève et reprend les fardes où sont rangés les dossiers des « meurtres » attribués à Block. Elle parcourt machinalement les pages qu'elle connaît pratiquement par cœur. La clé de toute cette histoire doit se trouver sous ses yeux. Mais où ?

* * *

– Allô, Gabrielle ?

– Daniel ?

– Oui... J'ai repensé à notre dernière rencontre. Je voulais m'excuser.

Plongée dans les articles soldés du magasin de vêtements dans lequel elle se trouve, Sarah ne peut s'empêcher de sourire.

– Je vous pardonne, Daniel.

– Même si je ne me sens pas capable de vous aider, je pense que vous avez raison. Votre présence m'apaise. Nous pourrions...

– Prendre un verre ensemble ?

– Pourquoi pas. Vous aimeriez ?

– J'en meurs d'envie.

– Vous êtes libre dans la journée ?

- Je suis en ville. Vous connaissez le bistrot du Chantauteuil ?
- Oui.
- Dans une heure ?
- C'est parfait.
- À tout à l'heure, Daniel.
- À tout à l'heure.

Déambulant dans les allées du magasin, Sarah ne sait plus trop à quel saint se vouer. Sa petite sœur aurait-elle fait erreur en accusant Block ? L'homme se montre charmant. Sarah s'en mord les lèvres comme pour revenir à la réalité. Son sourire s'efface. La méfiance doit guider ses pas. Si c'est bien lui le responsable de ces crimes, sa stratégie reste un mystère complet.

Le temps est clément en cette période de l'année. Sarah aime le soleil par-dessus tout. Pendant que d'autres s'enferment chez eux, elle profite pleinement de cet air frais et vitalisant. Elle a toujours fait ainsi. Parmi les disciplines qu'elle affectionne le plus, le shopping occupe le podium. La première place du podium. La mêlée est ouverte et la lutte est sans concession. La rage au ventre et le regard déterminé, les gladiateurs de la mode n'ont aucune pitié pour les adversaires rencontrés entre les rangées de jeans, de jupes et de chemisiers. Sarah se souvient de ces phrases assassines que l'on ne peut entendre qu'en période de soldes. « Avec quelques kilos de moins, vous rentreriez sans doute dedans. » Un magnifique pantalon en lin blanc s'effondre sur le sol. Une jeune fille détale les yeux noyés de larmes. Bienvenue en terrain inhospitalier. Les vipères sont de sortie. Elles exploitent les failles et utilisent les ruses les plus sournoises pour mettre la main sur le bout de tissu qu'elles convoitent.

Sarah termine calmement sa prospection vestimentaire. La notion du temps s'efface une fois entourée de chiffons hors de prix. Pressée par le temps, elle prend ses jambes à son cou et quitte le magasin.

Dans sa belle robe rouge, elle déambule dans la ville en direction du Chantauteuil. Le bistrot n'est pas tout jeune. Situé dans le plus vieux quartier de la ville, il fait partie des endroits que les autochtones affectionnent depuis toujours. Sarah emprunte la rue de Melchior. Les rides se forment au fil du temps entre les énormes pavés qui composent le sol. Les doyens racontent que Melchior fut un musicien itinérant. Un virtuose du violon. Après avoir parcouru des dizaines et des dizaines de contrées, dit la légende, il décida de bercer les pavés de cette côte grâce à ses mélodies bouleversantes. Pris d'amour pour cette rue si particulière à ses yeux, il décida d'y mourir en livrant sa plus belle prestation. Les rumeurs racontent que Melchior joua des

journées et des nuits entières sans interruption. Une déferlante surhumaine de notes. Bien entendu, aucun chiffre ne fait l'unanimité. Certains parlent de trois jours. D'autres, plus enthousiastes encore, soutiennent que le violoniste s'est déchaîné pendant sept jours entiers. À vrai dire, il se pourrait qu'il n'ait joué que trois heures. Peu importe. Jusqu'à son dernier souffle, il mania l'archer pour les passants.

Perdue dans les souvenirs de ces légendes urbaines racontées de génération en génération, Sarah vient d'arriver à son lieu de rendez-vous. Quelques badauds sirotent leur breuvage sur la terrasse du café. La jeune femme s'installe sous un grand parasol jaune et bleu en attendant Block. Distraite, Sarah ne voit pas le serveur s'approcher d'elle. Les mains engouffrées dans son tablier, l'homme d'une quarantaine d'années sort un petit carnet pour prendre la commande. Sans hésitation, le verdict tombe. Un mojito ! Une bonne dose de rhum pour se fouetter le sang. Un demi-citron vert pour se rafraîchir. Une giclée d'eau gazeuse pour se donner bonne conscience. Ceux et celles qui souhaitent mettre leur conscience et leur avarice au placard oublient volontiers l'eau pour ajouter du champagne dans le mélange. Deux rations de sucre pour faire enrager son dentiste. Et, dernier ingrédient mais non le moindre, un assortiment de feuilles de menthe. Les plus superstitieux vous diront d'en mettre sept. Ni une de plus, ni une de moins. Reste à lancer la glace pilée dans la bataille et à secouer le tout. Bon baiser de Cuba. Même si nos amis cubains préparent exclusivement le mojito avec de la menthe poivrée, de la hierba buena, le cocktail made in Québec est savoureux.

Sarah fait tourner sa paille noire dans le flot de glace pilée qui remplit son verre. L'iceberg alcoolisé qui ondule en surface lui met l'eau à la bouche.

Se frayant un passage entre les tables, Daniel approche. Avec maladresse, il embrasse Sarah sur la joue et s'assied face à elle.

– Je suis très heureux de vous voir.

– Moi aussi, Daniel.

Le psychiatre plein d'assurance a laissé place à un homme introverti au ton hésitant. D'un geste discret, il commande la même chose que Sarah. Le visage crispé de Daniel trahit une certaine tension. Il se comporte comme s'il prenait un verre en charmante compagnie pour la première fois de sa vie. Elle ne peut s'empêcher de douter de la culpabilité de l'homme qui se trouve là. À cet instant précis, Sarah ne sait plus qui elle doit être. Son cœur oscille gauchement entre la personnalité de Gabrielle et la sienne. La frontière est finalement beaucoup plus mince que ce qu'elle pouvait imaginer. Persécutée par

les doutes, elle sirote le doux breuvage mentholé en poursuivant la conversation :

– Vous avez toujours voulu devenir psy ?

– Pas du tout. Lorsque j'étais enfant, je voulais devenir pompier. Être admiré pour mon courage. Braver les flammes pour sauver des vies. Au lieu de cela, j'ai opté pour le flegme des psychiatres.

– Mais, vous pouvez aussi sauver des vies. Non ?

– Je n'en suis malheureusement plus aussi convaincu qu'autrefois.

La discussion s'interrompt. La chanson *J't'emmène au vent* de Louise Attaque résonne dans la poche de Sarah. Un peu gênée, elle s'excuse et regarde dubitativement le numéro qui s'affiche sur l'écran de son téléphone portable. Un numéro inconnu.

– Allô ?

La voix de la femme lui est familière.

– Bonjour Gabrielle. C'est Aline Bautreuil. Je suis la secrétaire du docteur Daniel Block. Vous vous souvenez de moi ?

– Très bien.

– J'ai longtemps hésité avant de vous téléphoner mais j'ai des choses importantes à vous dire.

– Je vous écoute.

Sarah prend grand soin de ne rien dire de compromettant devant Block.

– Block est la pire ordure que je connaisse. Il vous a abandonnée alors que vous lui tendiez la main. Je sais que ce n'est pas mon rôle mais je pense pouvoir vous aider.

– Comment ?

– J'ai vu trop d'horreurs dans ma vie. Des choses que vous ne pouvez imaginer. Je veux mettre fin aux cauchemars qui me torturent chaque nuit lorsque que je tente de fermer les yeux. Je pense que vous aussi. J'ai parcouru votre dossier. Vous envisagez de vous donner la mort chaque jour en revoyant les images de votre petite fille maculée de sang, n'est-ce pas ?

Un rayon lumineux traverse l'esprit de Sarah. Les pièces du puzzle s'éclairent instantanément. Le docteur Daniel Block est innocent. Sa secrétaire mène la danse dans l'ombre depuis le début.

– Vous avez raison.

– Je ne suis pas assez forte pour quitter ce monde en solitaire. Viendriez-vous avec moi ?

– Je vous envoie un message dans cinq minutes avec ma réponse. C'est pour quand ?

– Ce soir...

Sarah vient de raccrocher. Les événements prennent un nouveau virage. La peau moite, l'assistante sociale ne tient plus en place.

– Vous êtes toute blanche. Une mauvaise nouvelle ?

– C'est ma sœur. Elle a eu... un grave accident.

– Mon Dieu !

– Je dois trouver son groupe sanguin immédiatement. Embourbé dans la confusion de son mensonge farfelu, Sarah sent une boule naître dans son ventre. Elle grossit de seconde en seconde.

– Je peux...

– Je dois vous laisser. Je vous appelle au plus vite. Pardon, Daniel.

Sans laisser Block réagir, Sarah prend son sac et se lève précipitamment. Elle slalome avec agilité entre les tables et accélère le pas. Toujours assis, le psychiatre la regarde s'éloigner.

Sarah plonge sa main droite en poche à la recherche de son téléphone. Elle n'a que peu de temps. Comme un robot, elle compose le numéro de Lise.

– Lise ! On s'est plantées !

– Sur Block ?

– C'est la secrétaire ! Je te passe les détails mais il faut que tu regroupes tout ce que tu peux sur elle.

– Tu es sûre de toi ?

– Certaine ! Je vais la voir ce soir et je te rapporterai des preuves mais il faut déjà monter un dossier. On a peu de temps.

– Attends ! Non, je refuse. Tu reviens près de moi immédiatement.

– Je dois continuer pour la faire plonger.

– Tu risques ta vie. Les choses ont changé. On ne sait rien d'elle.

– Je n'ai pas le choix. C'est ce soir.

– Sarah, je t'inter...

Le long bip qui émane du combiné laisse Lise bouche bée. Sa grande sœur vient de raccrocher en la laissant dans l'incertitude et la peur. Elle soupire et passe les deux mains dans ses cheveux. Les yeux fixés vers le monceau de feuilles qui recouvrent toute la pièce, Lise se lance dans la recherche. Aline Bautreuil. Ils n'ont rien de précis à son sujet. Une enquête de routine sur l'entourage du suspect qui ne leur a rien

appris. La culpabilité d'avoir mêlé Sarah à l'enquête gagne du terrain dans les pensées de Lise. À présent, chaque seconde compte.

* * *

Sarah retourne ses affaires avec vigueur. Plus moyen de mettre la main sur l'appareil photo. L'heure du rendez-vous approche. Aline habite à une centaine de mètres du cabinet de Block. L'endroit est calme en soirée. La perspective d'être enfermée dans l'appartement d'une tueuse en série n'enchanté pas Sarah. Il faudra agir vite. Enregistrer une preuve flagrante et prendre congé. La théorie est belle. Tellement belle ! Au fond d'elle, Sarah sent bien que rien de tout cela ne va se passer. Le plan B est solidement cadenassé dans son esprit.

Après avoir enfilé sa longue veste grise, Sarah ferme la porte de son appartement à double tour et descend deux par deux les marches de l'escalier. Comme à son habitude, elle regarde vers le ciel et prend une grande inspiration avant de se mettre en marche. Ses bottes en cuir foulent peut-être ces pavés pour la dernière fois. Elle le sait. Elle y pense. C'est dans ce genre de moment qu'elle souhaiterait par-dessus tout être encore une petite fille bercée d'insouciance. Elle repense au jour où ses parents lui ont chaussé ses premiers skis. Bien entendu, elle aurait pu se briser la jambe après quelques mètres. Évidemment, elle aurait pu être percutée de plein fouet par un Alberto Tomba du dimanche. Pourtant, elle a foncé. Un large sourire sur le visage, le petit bout, tout de rose vêtu, est parti en ligne droite vers une chute assurée. Aujourd'hui, la pente est bien plus raide. Les skieurs fous, bien plus nombreux. Le soleil s'est couché et les réverbères tracent le chemin de Sarah. Consciente des risques, elle avance dans la pénombre. Certains appellent cela du courage. D'autres parlent de stupidité.

Sarah se remémore chaque mot de la secrétaire. Pourquoi a-t-elle parlé de se donner la mort ? Ce n'est pas logique. Pousserait-elle sa fourberie jusqu'à faire croire au suicide collectif ? Sarah se triture les méninges. Elle imagine la scène. Le sourire au coin des lèvres, elle entend Aline lui dire : « Je veux faire le grand pas, mais... à toi l'honneur ! » Ou bien : « Honneur à l'aînée ! » Drôle mais peu probable. Il ne reste qu'une hypothèse : saboter son propre suicide pendant que la victime meurt sous ses yeux émerveillés. Un cocktail de médicaments décapant pour Gabrielle et une mixture à base de sucre et de farine pour elle ? Une corde ébréchée autour de son cou pendant que la liane de Tarzan asphyxie l'inconsciente ? Pourquoi pas un poignard avec une lame rétractable ? En y réfléchissant, les possibilités ne manquent pas.

Le numéro 54 de la rue du Carrousel se trouve juste devant Sarah. Elle fixe l'immeuble avec appréhension. Machinalement, elle regarde l'heure affichée sur le cadran de son téléphone. Déjà 20 h. Il y a neuf messages non lus. Lise se déchaîne sur les touches de son clavier pour persuader sa sœur de faire marche arrière. Au fond d'elle-même, Sarah sait que sa petite sœur réussirait à la raisonner. C'est précisément pour cette raison qu'elle n'ouvre pas les messages. Le visage fermé, Sarah presse le bouton qui jouxte l'étiquette au nom d'Aline Bautreuil.

– Tu peux entrer, Gabrielle.

La porte intérieure se débloque. Quatre étages plus haut, Aline vient de déclencher le son désagréable qui accompagne l'ouverture. Sarah avance vers l'ascenseur. L'air se raréfie. Une chaleur moite et oppressante encercle la jeune femme. Les murs sont recouverts par une épaisse couche de peinture grisâtre. Les portes de l'ascenseur s'ouvrent et Sarah découvre son reflet dans le miroir. Elle passe la main dans ses cheveux pour ébouriffer sa crinière. Le soupir au bout des lèvres, elle se retourne et appuie sur le bouton du quatrième étage. Les portes métalliques se ferment et Sarah ne peut s'empêcher de penser à Daniel. Son départ précipité de la terrasse du café a certainement dû le mettre mal à l'aise. Un rictus se dessine sur le visage de Sarah. Elle n'avait pas payé son verre. Le pauvre ! Le premier rendez-vous est à ses frais. Retour aux bonnes vieilles traditions où l'homme se sent obligé d'encaisser la douloureuse sans broncher. Si possible, avec élégance et spontanéité. Et puis, après tout, non... se dit Sarah. Le premier rendez-vous s'est fait au cabinet en consultation aux frais de la jeune femme. Débarrassée de sa gêne momentanée et persuadée de ne rien devoir à Daniel, Sarah s'avance vers la porte de l'appartement et frappe à trois reprises sur le bois.

Aline ouvre la porte. Elle est vêtue d'un jeans et d'un top blanc. Les joues rougies par la chaleur qui règne dans son appartement, la secrétaire est décontractée. Elle pose sa main droite sur l'épaule de Sarah et l'invite à entrer. Un peu perplexe au contact de cette main sur sa veste, elle tend les bras et enlace son hôte. Pendant un court instant, Aline ne peut plus voir le visage de Sarah. Elle en profite pour souffler et reprendre ses esprits. L'heure est arrivée. Il ne faut pas flancher. Il faut dégoter des preuves. Il faut sortir de cet endroit en vie.

– Tout va bien se passer, Gabrielle. Je suis là.

Sarah accentue son étreinte pour donner le sentiment à Aline qu'elle s'abandonne. Elle veut faire tomber les dernières barrières de la méfiance. Après quelques secondes, elle décolle sa joue de l'épaule d'Aline et la regarde droit dans les yeux.

- Quel est le programme ?
- Tu veux boire quelque chose ? On risque d'en avoir besoin.
- Rhum.

Aline acquiesce et se dirige vers la pièce sur sa droite. Visiblement, le job de secrétaire dans un cabinet de psychiatre paie relativement bien. L'appartement est spacieux. La décoration est moderne et colorée. Rien ne laisse penser que la personne qui vit ici est sur le point de se donner la mort. Sur le meuble près de Sarah se trouvent des photos d'Aline. Il y a des photos d'un homme. Certainement une conquête. Des photos d'enfants aussi.

- C'est mon frère.

Dans l'encadrement de la porte, Aline observe les moindres faits et gestes de Sarah.

- Séduisant. Et les enfants ? Ce sont les siens ?

- Oui. Ma nièce et mon filleul. Léa et Hugo.

Deux verres de rhum en mains, Aline revient dans le salon. Sarah agrippe le verre. Un doute l'envahit subitement. Ce verre d'alcool est-il inoffensif ? Une gorgée pourrait la conduire tout droit chez le marchand de sable. Le marchand de ciment frais dans ce cas précis. Hantée par cette idée, Sarah se déplace vers le canapé.

- On s'assied ?

- Oui. Fais comme chez toi.

Sarah observe la pièce en quête d'une solution. Sans avoir l'air d'y prêter attention, elle s'installe au bord du canapé à côté d'une plante verte. L'imposant pot en terre cuite est posé à même le sol.

- Je suis distraite. Donne-moi ta veste. Je vais la pendre au portemanteau.

- Merci.

En une fraction de seconde, Sarah renverse le liquide de son verre dans la terre. Avant qu'Aline ne revienne, elle porte le verre à ses lèvres comme si elle venait d'engloutir son contenu.

- Et ? Tu ne m'attends pas ? s'exclame Aline.

- Désolée. Je...

- Je te charrie. Tu as bien fait.

- Tu sais, j'aimerais en finir au plus vite. Je ne me sens pas bien. Je n'ai plus envie de faire semblant.

- Tu as raison...

- Comment on fait ? s'inquiète Sarah.

Aline s'approche lentement de Sarah et lui tend le bras gauche.

– Tu vois ?

Une longue et profonde cicatrice traverse l'avant-bras de la secrétaire. Surprise par la découverte, Sarah avale sa salive bruyamment.

– Tu as déjà essayé ?

– Maladroitement. Comme une gamine en colère qui part en vrille sur un coup de tête. J'ai fait marche arrière. Je n'ai pas eu la force nécessaire pour trancher les veines de mon autre bras. Tu dois me trouver ridicule... – Non ! Pas du tout !

– Ce soir, les choses sont différentes. Tu es là.

– Tu veux qu'on se coupe les veines ?

– Non. Il y a d'autres choix moins douloureux.

– Tu penses à quoi ?

– Les médicaments. On s'endormirait paisiblement. J'ai du Redomex®, du Phénobarbital®, du Seroxat®, du Stilnox® et plusieurs boîtes de Rohypnol®. Si on mélange ces médicaments avec du whisky, on grille instantanément notre système nerveux central.

– Je t'avoue que je n'aime pas trop cette idée. Et si c'est trop lent ? Si on souffre ? Je préférerais...

– Des balles ? C'est certainement plus violent mais mécaniquement plus prévisible. Qu'est-ce que tu en penses ?

– Oui. Oui, c'est mieux.

– On en finit...

Aline bondit et se dirige vers la commode en imitation teck qui se trouve de l'autre côté de la pièce. Elle s'agenouille et ouvre un tiroir gigantesque.

– J'ai ce qu'il nous faut.

Sarah regarde impassiblement Aline. Elle fouille sous les nappes soigneusement pliées et les serviettes en papier. Elle tient deux revolvers identiques dans ses mains. Sarah n'a toujours aucune preuve contre la secrétaire. Dans son esprit, le plan B remplace peu à peu la solution de facilité. En désespoir de cause, elle laisse tourner l'enregistrement sur son lecteur mp3. Si elle n'arrive pas à faire parler Aline, il faudra se résoudre à prendre les hypothèses pour des réalités avec le risque de s'être trompée. Si la théorie est bonne, une de ces deux armes n'est pas chargée. Si la théorie est bonne, une des deux femmes restera en vie.

Aline revient près du canapé. Elle dépose méticuleusement les deux armes sur la table basse du salon.

- Nous y voilà...
- Comme tu dis.
- Prends cette arme et mets le canon dans ma bouche Gabrielle, dit Aline en désignant l'arme de gauche.

Sarah vient de comprendre quelle arme elle devait éviter à tout prix. Le regard dans le vide, elle cherche un moyen pour échanger les revolvers. Nerveusement, elle lance un violent coup de pied dans la table et fait voler le vase qui était posé dessus. Instinctivement, Aline se penche sur le carrelage pour ramasser les morceaux de verre cassé. Ni une, ni deux, Sarah se lève, dépose l'arme qu'elle tient à la droite de l'autre et s'avance à genoux pour aider Aline à ramasser les débris. Fière d'avoir accompli avec brio une mission périlleuse, elle se confond en excuses.

- Je suis ridicule... Pourquoi je ramasse ces morceaux de verre puisque nous allons mourir.

Sarah regarde Aline se figer. Les deux femmes se fixent et se redressent. Dans son mouvement de recul pour s'asseoir, Sarah saisit l'arme posée sur la gauche sous le regard attentif de la secrétaire. La manœuvre est réussie. Le métal se réchauffe entre ses doigts fragiles et fins. Elle observe l'objet avec admiration, comme si c'était la première fois de sa vie qu'elle tenait une arme entre ses mains. Elle redresse la tête et fixe Aline. Comme Sarah, elle vient de prendre la crosse dans sa main droite. Sans dire un mot, les deux femmes soulèvent le métal et ouvrent chacune la bouche simultanément. Le cran de sécurité est retiré. Les regards sombres se croisent. La sueur perle sur le front de Sarah. Et si elle s'était trompée sur toute la ligne ? Elle voit défiler une série interminable d'images dans sa tête. Lise. La maison de son enfance. Ses collègues. Sa petite voiture. Elle sent le canon froid du revolver d'Aline entrer dans sa bouche. Le goût lui rappelle les pièces de monnaie qu'elle se mettait sur la langue étant petite pour les représentations de magie qu'elle donnait en famille. Les souvenirs reviennent de plus belle. Elle se voit assise en équilibre sur le porte-paquet du vélo de Lise. Elle voit le mouvement des vagues. Une glace moka avec des pépites de chocolat. Le visage de ce garçon à la bibliothèque qu'elle trouve si craquant et qu'elle mettrait bien dans son lit. Un champ de fleurs. L'écriteau du café dans lequel elle prend un verre tous les vendredis avec ses amies. Ses parents. Ses poissons rouges. L'index posé sur la gâchette du revolver qu'elle vient d'enfoncer dans la bouche d'Aline, elle attend l'ordre de faire feu.

- Quand l'aiguille des secondes passe sur le 12, dit Aline tant bien que mal avec le canon en bouche.

Sarah acquiesce d'un petit mouvement de la tête. Elle fixe le cadran

de l'horloge qui se trouve devant les deux femmes. Il reste à peine dix-huit secondes. La main de Sarah commence à trembler. Elle ferme les yeux et prie pour que ses hypothèses soient correctes.

Elle sent le canon du revolver que tient Aline osciller légèrement sur sa langue. Dans quatorze secondes, la secrétaire pressera la détente. Dans treize secondes, Sarah pressera aussi la détente du revolver qu'elle tient. La respiration des deux femmes s'accélère. L'air s'infiltre bruyamment par le nez de Sarah. Elle est terrifiée. L'aiguille poursuit inlassablement son chemin. Il reste huit secondes. Face à face, Aline et Sarah ne lâchent plus la longue aiguille noire du regard. L'hésitation n'est plus permise. Il reste deux secondes et la lucidité prend le pas sur la peur. La trotteuse se met à la verticale. Simultanément, les yeux se ferment, les index se replient et une détonation retentit dans le salon. Sarah est projetée en arrière. Elle sent le canon du revolver quitter sa bouche. La jeune femme ouvre les yeux. Sa main est couverte de sang. Le corps sans vie d'Aline a frappé le sol de plein fouet. Une coulée sanguinolente s'échappe du trou béant qu'elle a derrière la tête. Sarah gémit. Des larmes chaudes coulent le long de ses joues. Elle ne réalise pas encore qu'elle vient de tuer quelqu'un. Les mains tremblantes, elle jette le pistolet à trois mètres d'elle et s'éloigne du corps d'Aline en se traînant sur le sol à reculons. Elle sanglote. Elle tâte nerveusement le sol avec les paumes. Le dos appuyé contre le canapé, elle serre les genoux l'un contre l'autre et les entoure avec les bras pour se mettre en boule. Elle regarde le sang dégouliner du mur opposé et puis ferme les yeux quelques secondes pour tenter de se calmer.

Le répit ne dure pas. En se balançant d'avant en arrière, Sarah entend des applaudissements lents et sourds venant de derrière. Surprise et paniquée, elle se retourne énergiquement.

– Tu es plus futée que tu en as l'air, Gabrielle.

Sortant de l'ombre, Daniel Block se tient dans l'encadrement de la porte de la cuisine. Ses petites lunettes rondes brillent dans la pénombre. Son visage glacial dévisage la jeune femme couverte de sang.

– Tu as l'air surprise de me voir ?! Ce n'était pas gentil du tout de partir comme ça tout à l'heure.

– Comment j'ai pu être aussi stupide ? dit Sarah en bafouillant.

– La vraie question c'est : comment se fait-il que tu sois en vie ? Tu es de la police ?

Block s'avance avec assurance. Les pas sont lents. Le couteau de cuisine qu'il tient projette un reflet lumineux sur le mur. Sarah est coincée. À aucun moment, elle n'avait émis l'hypothèse d'un complice.

Il n'y a aucune issue.

– Tu sais, Gabrielle, tu étais le plus beau défi d'Aline. D'habitude, nous prenons des mois à conditionner nos patients au suicide. Dans ton cas, elle a voulu battre tous les records. Elle a vu en toi un potentiel très prometteur. Tu nous as bluffés.

Sarah se traîne sur le sol pour s'écarter de Block. Elle cherche désespérément un moyen de se défendre. N'importe quel objet ferait l'affaire. Centimètre par centimètre, elle se dirige vers les débris du vase qui jonchent le sol. Elle doit gagner du temps.

– Pourquoi faites-vous cela ?

– Pourquoi ? Parce que je suis un génie, petite idiote ! Je rentrerai dans l'histoire de la psychiatrie. Je serai aussi célèbre que Sigmund Freud ! J'élabore la théorie absolue de notre monde moderne. Un monde impitoyable qui broie les âmes et ne laisse aucune chance aux fourmis que sont les êtres humains.

– Vous êtes complètement fou.

– Je suis un scientifique ! Un visionnaire ! Depuis des années, je prouve qu'on peut facilement détruire quelqu'un en appuyant là où ça fait mal. Je prouve qu'il est possible d'établir avec précision le nombre de jours qu'il faudra pour arriver au sacrifice. Je prouve que ce monde ne tourne pas rond. Mes recherches sont une mine d'or pour la science. J'actionne les leviers de la déchéance humaine à ma guise. Je plonge des êtres dans le néant avec une facilité déconcertante. Je détruis les rêves et les espoirs avec une précision chirurgicale. J'enfonce le doigt dans les plaies les plus putrides de l'esprit. Je remue les souvenirs les plus destructeurs.

– Votre théorie ne vaut pas un clou.

– Silence !

– Je suis toujours en vie. Vos prédictions ne valent rien.

– Ça, c'est ce que nous allons voir...

Le visage baigné de haine, Block s'avance en brandissant le couteau. La lame tranchante part à toute vitesse de droite à gauche vers le visage de la jeune femme désarmée. Elle esquive le premier coup de justesse. Block s'approche encore. La lame revient de plus belle en direction de Sarah. Elle esquive à nouveau. Sans réfléchir, elle agrippe un bout de vase et le plante rageusement dans le mollet de son agresseur. Un cri de douleur s'échappe de sa gorge. Sarah aussi souffre. La paume de sa main droite est entaillée. Le sang coule sur son poignet pendant que le psychiatre brandit son couteau pour le lui planter dans le ventre. Le regard résigné, la jeune femme regarde la lame brillante fondre sur elle comme un aigle sur sa proie. Coincée par

les jambes de Block, elle n'arrive pas à se dégager. Il n'y a plus rien à faire. Ses yeux se ferment en attendant que le couperet tombe sur sa vie. Elle retient son souffle. Ses oreilles se bouchent instantanément. Trois détonations retentissent. Les yeux clos, Sarah entend la lame du couteau se planter dans le sol à quelques centimètres de sa main. À peine le temps de rouvrir les yeux et elle voit Block s'effondrer vers elle de tout son poids. Par réflexe, elle tend les deux mains au-dessus d'elle pour se protéger. Le corps du psychiatre s'écrase sur elle. Les petites lunettes rondes qu'il portait se brisent instantanément. Oppressée, Sarah repousse le corps sur le côté en hurlant de douleur. La plaie dans la paume de sa main s'écarte encore. L'arrière de son crâne touche le sol. Elle respire mal. Son buste se gonfle et se dégonfle frénétiquement. Sa vision est floue. Elle sent une main se glisser sous sa nuque.

– Sarah, c'est moi. Lise. Sarah, tu m'entends ?

Tremblante, Sarah répond oui à voix basse.

– Accroche-toi, ma belle. Je suis là. L'ambulance arrive. Sarah esquisse un sourire. Elle détourne le regard du cadavre de Block et fixe sa sœur.

– Je t'aime, petite sœur.

– Moi aussi mais si tu me refais un coup pareil, je jure que je te tue de mes propres mains.

Lise se penche sur le corps allongé de sa sœur et lui caresse la joue avec douceur.

– On a gagné Sarah. On a gagné.

CHAPITRE 21

Il est 2h15 du matin. Lise termine son récit et range les objets dans la boîte à chaussures blanche qui se trouve face à elle. Le feu de bois crépite à nos côtés et la fatigue n'a toujours pas gagné une once de terrain sur nos esprits.

- Comment tu as su pour Block ? demande Michelle intriguée.
- Je ne savais pas. J'ai demandé à un collègue de localiser le téléphone de ma sœur quand j'ai compris qu'elle ne me répondrait pas. J'ai vite fait le lien avec l'adresse de la secrétaire.
- Il s'en est vraiment fallu de peu, insiste Edgard.
- Oui. Vraiment de peu.
- C'était courageux de sa part, avoue Michelle avec admiration.
- Grâce à elle, on a mis la main sur toutes les notes de l'expérimentation de Block. On a pu identifier les victimes et révéler la vérité aux familles.
- Ta sœur va bien maintenant ? s'inquiète Bénédicte.
- Il a fallu du temps. Beaucoup de temps. Mais ça va.

Comme après chaque histoire de la ronde, les accros à la nicotine quittent la table, enfilent les vestes et sortent pour se détendre. Jimmy se dirige vers la salle de bains. Besoin de se rafraîchir le visage probablement. La prochaine boîte sera la mienne. L'expérience s'annonce plus qu'enrichissante et la vérité qu'elle contient pourra éclater aux yeux de tous. Avant de me lancer, il me reste deux ou trois bricoles à peaufiner. Je profite d'un moment d'inattention de Lise pour m'éclipser à l'étage. Le téléphone que j'ai en main se connecte péniblement à la toile. J'ai besoin de réseau pour envoyer un mail urgent. Ce qui est fait n'est plus à faire. Le moment est idéal pour réveiller le commissaire Hastar. Je me connecte à mes brouillons. J'avais pris le temps de préparer cet envoi avant d'arriver à Dochamps. Le texte est là. La main sur ma barbe naissante, j'hésite un instant. Les conséquences de ce message seront terribles. Si je presse le bouton « envoyer », c'est sans retour possible. Je peux encore tout arrêter mais le jeu en vaut la chandelle. Je cherche la cible dans mes destinataires. Que le spectacle commence...

À près d'une petite centaine de kilomètres de Dochamps, l'assaut à pas feutrés vient d'être lancé par le commissaire. Il n'a fallu que quinze minutes pour que les hommes en armes fassent la route et se faufilent dans la cage d'escalier. Il est peut-être déjà trop tard. L'ascenseur de l'immeuble à appartements vient d'être bloqué. Les forces spéciales se déploient étage par étage avec méthode. Accroupis, ils gagnent quelques mètres. Derrière leur masque de vision nocturne, ils se couvrent mutuellement. Ils scrutent l'image verdâtre dans leur lunette à l'affût de chaque détail. Plus que quelques marches avant d'atteindre le troisième étage. Dans ce couloir tapissé de béton, ils aperçoivent leur objectif. Troisième porte sur la gauche. Le cuir des bottes laisse échapper des petits bruits de craquements. Les mousquetons des ceintures s'entrechoquent. À peine quelques secondes ont suffi pour mettre le couloir sous contrôle. Le fusil d'assaut appuyé fermement contre l'épaule, un homme se place à gauche de la porte. De l'autre côté du paillason sur lequel on peut lire « Bienvenue », un autre commando prend position. Juste au-dessus de sa tête, une plaque argentée borde la sonnette. On peut y lire : « Jeff Marnier ». Un troisième homme se place face à la porte, le canon braqué droit devant lui.

Une fois tous en place, l'homme sur la gauche frappe à la porte énergiquement avec le poing. Aucune réponse. Le bras tendu, il recommence sans dire un mot. Après dix secondes, toujours rien.

– Fox 3 en place. Pas de réponse.

Le casque rivé sur les oreilles, le commissaire est pensif. Sa montre indique qu'il est presque 2h30 du matin. Sur son visage, on peut lire la peur de retrouver un autre de ses inspecteurs en petits morceaux. Ce message énigmatique émanant du téléphone de Jeff ne lui dit rien qui vaille. Les traits du visage du commissaire sont graves. L'homme à la toison grisonnante relit une dernière fois les quelques mots qu'il a reçus quinze grosses minutes auparavant. « Les réponses à toutes vos questions se trouvent chez moi. Jeff ». Le temps pour tergiverser est écoulé. Au diable le mandat. Le regard tourné vers le croissant de lune, le commissaire donne son ordre.

– Bien reçu Fox 3. Entrez !

L'homme face à la porte hoche la tête de haut en bas, le visage tourné vers ses coéquipiers. Avec délicatesse, il tente de tourner la poignée. Sans résultat. La main gauche levée, il entame le décompte avec les doigts. Trois secondes plus tard, le poing est serré. Un solide coup de pied éjecte la porte de ses gonds. Les trois hommes s'engouffrent dans l'appartement avec assurance. Dans leur viseur, ils découvrent des bris de verre sur le sol. Personne dans le séjour. Ils continuent leur progression vers la chambre et la salle de bains. Rien à signaler.

Le lieu est désert. Machinalement, ils retirent leurs masques avant d'appuyer sur l'interrupteur.

– Fox 3. Incursion terminée. Personne dans l'appartement.

– Pas de traces de Jeff ?

– On a des morceaux de verre au sol. Vous devriez monter, commissaire. On a sans doute un plus gros problème.

Les fusils d'assaut s'abaissent. L'escadron se trouve face à un immense panneau couvert de photographies. Toutes les victimes du tueur de flics sont là. Sans exception. Le visage souriant de Catherine est barré d'un épais trait rouge. Des articles relatant sa mort atroce sont soigneusement collés près de l'image. Plus loin, des plans recouvrent le bureau de Jeff.

– On dirait le plan de la place des Chasseurs ardennais.

– C'est un plan de guerre. Regardez ! Il avait planifié nos mouvements dans les moindres détails et prévu des voies pour se replier.

– C'est quoi ça ?

Un des hommes armés désigne des objets sur le bureau. Un morceau de fil barbelé, une corde, un anneau...

– Aucune idée.

Le commissaire fait irruption dans l'appartement. Stupéfait par les clichés épinglés aux murs, il ne peut qu'en tirer la même conclusion que ses hommes :

– Nom de Dieu... Jeff !

CHAPITRE 22

Je suis seul dans la cuisine de la Vieille Grange. Je prépare religieusement huit verres de vodka que j'aligne avec soin sur le plateau. J'ai promis le godet de l'amitié à mes amis du soir et le barman ne peut pas les décevoir. Il nous faut trinquer avant que je puisse dévoiler l'histoire que j'ai emportée dans ma boîte à chaussures. J'ai hâte de voir leurs réactions. Hâte de savoir s'ils percevront l'espace d'une seconde toute l'ingéniosité de mon œuvre.

– Jeff ! Tu te pointes ? crie Denis depuis l'autre pièce.

– J'arrive. C'est bon.

Pour la deuxième fois de la soirée, je prends garde au moindre de mes gestes pour ne pas renverser les verres. Mon entrée dans la pièce provoque un tonnerre d'applaudissements.

– Vous êtes une bande d'alcooliques...

Je dépose un verre par tête de pipe. Personne ne fait la fine bouche quand les mots « verre de l'amitié » sont prononcés. C'est une obligation absolue. Un sens unique social. Il n'y a aucun moyen d'esquiver. Jim m'observe comme pour me rappeler le code que nous avons convenu devant le stock de bois. Je ne me souviens plus exactement des bêtises que j'ai pu lui dire pour le rassurer. Il est l'heure de porter un toast.

Admirative, Lise me regarde servir les uns et les autres. Je suis un bon parti. « Prêt à marier », diraient certaines.

Tout le monde est servi et je regagne ma place. Comme le président d'un tribunal, je frappe trois fois sur la table pour réclamer le silence.

– Chers amis. Quelle joie d'être parmi vous ce soir.

– Lèche-bottes, s'écrie Denis. Tu as peur qu'on trouve ton histoire pourrie que tu nous achètes par de belles paroles et de l'alcool ?

– C'est un peu ça, Den. C'est un peu ça.

– Ne le laisse pas t'interrompre, Jeff, ou on va y passer la nuit, ajoute Bénédicte.

– Tu as raison. Je voulais simplement lever ce verre à notre rencontre. Je n'oublierai pas cette soirée de sitôt. Avant de vous dévoiler le contenu de ma boîte, je lève mon verre en votre honneur.

– Bien dit ça. Quel orateur ! surenchérit Denis en beuglant.

Les rires traversent la pièce de part en part. Être au milieu des bois a du bon. Les voisins sont à des kilomètres. Les éclats de voix ne dérangeront personne. Leurs rires insouciant me font sourire intérieurement. Mon flegme lutte contre l'excitation qui tente de gagner du terrain. Dans l'effervescence générale, chacun tend le bras, lève le verre qu'il tient dans la main et, dans un mouvement digne de la natation synchronisée, ingurgite la vodka d'une traite. Pris dans l'élan, les huit verres vides percutent la table pendant que les gorges assimilent la brûlure.

– Ne bougez pas. J'ai oublié un truc dans mon coffre. Je reviens tout de suite.

Je décale ma chaise, enfile rapidement ma veste et sors de la Vieille Grange. Le sourire falsifié s'efface de mon faciès. Je contourne le bâtiment pour rejoindre la cavité sous l'escalier en pierre à l'extérieur. Dans un silence religieux, je m'agenouille près de la brouette pleine d'herbes et de feuilles et déroule la couverture noire que j'avais placée à cet endroit en arrivant. Je m'enroule dedans. Les jeux sont faits.

* * *

– Qu'est-ce qu'il fout dehors ? interroge Lise.

– Ne t'inquiète pas pour ton chéri. Il va suivre les cailloux blancs qu'il a semés pour retrouver la porte, plaisante Denis.

Edgard se lève. Il colle son nez sur le carreau froid et tente d'apercevoir quelque chose.

– Je ne le vois pas.

– Sa voiture est toujours là au moins ?

Edgard est pris d'une quinte de toux. Le vieil homme porte la main à la bouche et se penche en avant.

– Ne t'approche pas trop de la fenêtre, papy ! lance Denis avec sarcasme. Tu vas attraper la mort.

– Oui, la voiture est toujours là, confirme Jim pendant que le vieil homme reprend son souffle.

– Étrange...

– On sort pour le chercher, propose Lise.

– Les femmes et les enfants d'abord, répond Denis.

– Il nous fait une blague. Une bête blague de gosse.

– Tu crois, Béné ?

– C'est évident. Il est à côté de Denis depuis tout à l'heure. Il est contaminé par l'idiotie, ajoute la belle brune.

Alors que Denis s'apprête à lancer une réplique cinglante à la jeune femme, il sent son téléphone portable vibrer dans sa poche. Comme un écho sur des parois rocheuses, les sonneries se répercutent d'un téléphone à l'autre. Denis se tait.

– Ça, c'est encore plus étrange ! avance Michelle d'une voix craintive.

Les uns après les autres, ils déverrouillent leur portable. Une faible lueur bleutée tapisse les visages inquiets.

– « C'est dans la boîte », prononce Jim sans s'en rendre compte. Vous avez reçu quoi ?

– La même chose, Jim. Exactement la même chose.

– Moi aussi, ajoute Lise.

– Idem, ponctue Denis.

– Tu crois toujours à une blague, Béné ? poursuit Michelle.

– Je n'en sais rien. C'est sans doute une mise en scène. Denis ouvre brutalement la porte du gîte et hurle :

– Jeff ! Ramène tout de suite tes fesses !

Un long silence plane dans l'air. Denis passe la porte à tâtons comme s'il craignait qu'un dingue lui jette une hache en plein abdomen. Il tourne la tête à gauche. Puis à droite. Il plisse les yeux pour y voir plus clair. Mais rien n'y fait.

– Il n'est pas là.

– Il veut qu'on ouvre sa boîte, explique Edgard d'un ton calme et paternel. Ouvrons-là...

– « C'est dans la boîte », s'interroge Jim. Mais quoi ? Y a quoi dans cette boîte ?

– On va rapidement le savoir, souligne Denis.

Persuadés que le silence restera d'or à l'extérieur, les membres de la ronde rejoignent la table et prennent chacun leur place. Même s'il ne dit rien, Adam est intrigué. Sa curiosité vient d'être piquée au vif par un moustique néfaste auquel il ne s'attendait pas. Sous son regard insistant, Jim pose délicatement ses deux mains sur la boîte de Jeff. Les six paires d'yeux suivent ses gestes comme s'il tenait un colis suspect retrouvé sous un banc au beau milieu d'une station de métro. Jim dépose la boîte juste devant lui. Il la regarde. Un moment d'hésitation le traverse.

– Ouvre cette boîte ! s'impatiente Bénédicte.

– Si t'es pressée, fais le toi-même...

– C'est une boîte à chaussures. Une bête boîte à chaussures !

s'énervé la Bruxelloise.

– Et si elle est piégée ? Pourquoi je soulèverais ce couvercle ? Pourquoi moi ?

– Tu joues au chef depuis qu'on est entré ici, alors assume ! ajoute Denis.

– Tu t'attends à quoi ? s'énervé Bénédicte, de plus en plus à cran.

– Je ne sais pas moi. Ça pourrait être une bombe ! Un scorpion !

– Tu plaisantes là ? lance Denis d'un air dépité. File-moi ce truc !

Vexé par les remarques, Jim pose violemment ses mains de part et d'autre de la boîte et fait brusquement voler le couvercle.

– Voilà ! C'est bon ! Vous êtes contents ?

Jim s'interrompt. Les yeux rivés sur le contenu de la boîte, il se fige. Il relève la tête lentement et sort un carton. Personne n'ose briser le silence érémitique qui vient de s'abattre sur la pièce. Dans cette quiétude malsaine, chacun attend la délivrance avec anxiété. Pourtant, le message énigmatique dévoilé n'augure rien de bon. Comme dans les jeux de chasse au trésor auxquels tous les enfants ont goûté, les chiffres dorés du pseudonyme de Jeff deviennent progressivement des lettres :

I	M	P	O	S	T	E	U	R
9	13	16	15	19	20	5	21	18
9	1+3	1+6	1+5	1+9	2+0	5	2+1	1+8
9	4	7	6	10	2	5	3	9
9	4	7	6	1+0	2	5	3	9
9	4	7	6	1	2	5	3	9

– C'est impossible, soupire Michelle à voix basse.

Les visages dépités par l'incompréhension se regardent en chien de faïence. Les compteurs se remettent à zéro brutalement. L'impitoyable réalité reprend le pas sur cette soirée hors du temps. Les sept protagonistes sont des inconnus les uns pour les autres. Le huitième l'est sans doute encore un peu plus.

- C'était là depuis le début. Sous nos yeux, ajoute Edgard avec une pointe d'admiration dans la voix.
- Tu penses toujours qu'il nous fait une blague de gosse ?
- Je n'en sais rien, Adam, répond Bénédicte au garçon d'un ton sec.
- Cet enfoiré nous a bien baisés ! Je doute que sa mère adorée soit morte à ses neuf ans. 47 de la rue de l'Automne, mes fesses ! Enfoiré de baratineur ! invective Denis avec rage.
- Il faut rester calme, tente Jim. Vous vous souvenez pourquoi nous sommes ici ?
- Pour jouer ? s'avance Michelle. Découvrir les vérités qui se cachent derrière nos boîtes.
- Exactement.

Jim reprend peu à peu ses esprits. Il est clair qu'il y a un imposteur dans la ronde. Il le savait. Le doute le grignote à petit feu depuis des heures. Une question brûle les esprits présents autour de la table : pourquoi ? Jim dépose le carton qu'il tient et plonge à nouveau la main dans la boîte à chaussures qui se trouve devant lui. Il en sort une photographie. Dans la clarté du jour, des amoureux s'enlacent sur un banc le long d'une digue. Ils sourient à pleines dents. Les mèches dressées par le vent, ils dégagent une insolente insouciance dont seuls les tourtereaux connaissent la recette. Une légèreté désinvolte qui transpire de la photo. Le bonheur écrit en gras dans des pupilles qui se dévorent.

Les mains moites, Jim laisse l'empreinte de son pouce se figer sur le papier glacé. Ses bras tremblent légèrement. Il contracte ses muscles pour stopper les spasmes. Avec l'assurance du croupier, il lance la photo au centre de la table.

- Quelqu'un connaît ces gens ?

Les moues dubitatives répondent silencieusement à la question de Jim. Les secondes passent. Agacée, Michelle empoigne la photo et la place à dix centimètres de son nez pour mieux l'observer. À sa gauche, Edgard tousse à nouveau. De plus en plus fort. De plus en plus longtemps. Comme un réflexe, Denis se lève et sert un verre d'eau qu'il tend au vieil homme en lui tapotant le dos.

- Edgard ? Ça va ?

Le sexagénaire ingurgite l'eau d'une traite. Il tourne la tête vers Denis.

- Merci, petit.

Denis ne répond pas. Il se tourne vers les autres. De lourdes et volumineuses gouttes de sueur dévalent son visage. D'un revers de la manche, il s'éponge succinctement.

– Bordel ! Qu'est-ce qui se passe ici ?

Lise interrompt le Français.

– Michelle ! Regarde ! Derrière la photo.

Interpellée, elle retourne l'image et lit à haute voix : « Trois années d'amour, comme au premier jour. Charlotte et Jeff ».

Les lettres maladroites écrites au stylo bleu au dos de la photo sont à peine lisibles. L'encre s'est atténuée avec le temps comme les souvenirs d'une vie se diluent dans l'océan de l'oubli. Les jours, les mois et les années sont passés.

– Tu as bien dit : Jeff ? Charlotte et Jeff ? insiste Lise.

– Oui. C'est ce qu'il est écrit !

– Mais si Jeff c'est ce gars sur la photo alors...

– Alors le nôtre a pris son identité pour entrer dans la ronde.

– C'est complètement dingue. Je vais me réveiller, répète inlassablement Michelle au bord des larmes.

– Pourquoi quelqu'un ferait-il ça ? Ça n'a pas de sens.

– Jim, y a quoi d'autre dans cette boîte ? s'inquiète Bénédicte.

La main à nouveau plongée dans la boîte, Jim saisit un plastique. Il contient une plante séchée de couleur violette. Elle est composée de grandes feuilles d'un vert sombre. Le casque de la fleur est large.

– Super ! Un herbier ! s'énerve Denis.

– Il y a une étiquette sur la tige, Jim. Ça dit quoi ?

– « Aconit Napel... ».

Haussement d'épaules collectif. Les invités sont perplexes. Pour la première fois depuis le début de la soirée, Adam se sent vraiment concerné par les événements. La tête penchée vers l'écran de son portable, il pianote sur son clavier avec dextérité. La chaleur s'imprime sur sa chemise noire. Il sent que les autres l'épient. Comme une évidence, tout le monde attend qu'il donne une explication et qu'il vulgarise un nom scientifique abstrait. Ses yeux balancent de gauche à droite. Une page Internet s'affiche lentement. Trop lentement. Toujours trop lentement. Son visage anxieux s'assombrit. Il poursuit sa lecture pour confirmer ce qu'il vient de voir. Rien de réjouissant.

– « Le casque-de-Jupiter est une sous-espèce de plante de la famille des *Ranunculaceae* ».

– Tu peux traduire espèce d'abruti ? vocifère Denis. En version courte et directe, si possible !

– Une plante extrêmement toxique...

- Toxique du genre... toxique ? bégaye Lise.
- Et pouvant facilement...
- Adam s'arrête. Redresse la tête. Fixe les autres.
- Quoi ? Pouvant facilement quoi ?
- Entraîner la mort.
- Génial !
- Vous pensez que...
- On a un imposteur. L'arme d'un crime. La vraie question, la bonne question et la seule question à nous poser dans l'immédiat c'est : qui est la victime ?
- Tu penses qu'il a empoisonné l'un d'entre nous ?
- Il ne faut pas l'exclure, Michelle.
- Ou alors, il nous nargue, ponctue Adam.
- C'est Edgard ! C'est sûr ! Il tousse sans arrêt. Ça ne peut être que ça ! lance Michelle dans une crise d'hystérie.

Le vieil homme au regard vitreux encaisse le coup. Il grimace comme pour contenir un cri de douleur. Les rides sur son visage usé se creusent. Denis pose sa main sur l'épaule d'Edgard.

- Ne fais pas attention à cette folle. Tout le monde va bien et tout le monde sortira d'ici en vie.
- Il a raison. On va s'en sortir ! rebondit Jimmy. La boîte concerne peut-être d'autres personnes que nous.
- Adam. Tu peux nous trouver les symptômes de l'intoxication ?
- J'y travaille.
- Ça raconte quoi ?
- Baisse de la température, vomissements, perte de la sensibilité du corps, picotements, raideur cutanée, le cerveau ne donne plus l'ordre de produire d'endorphine en cas de douleur, transpiration excessive, hypersalivation...
- J'ai envie de vomir...
- Arrête tes bêtises, Michelle. C'est dans ta tête ! Uniquement parce qu'on vient de citer le symptôme.
- Comment on en meurt ? s'inquiète Lise la voix étouffée par la peur.
- D'après ce que je trouve sur le site, l'aconitine...
- L'aco quoi ?
- Aconitine ! C'est le nom de la toxine. Elle paralyse les différents

systèmes vitaux.

– Superbe programme ! lance Denis avec sarcasme. Jim vient de saisir un gros objet dans la boîte à chaussures. Plusieurs couches de papier essuie-tout recouvrent la chose. Précipitamment, Jim déchire l'emballage et jette des lambeaux de papier sur le sol. L'objet est fragile. En arrachant le dernier morceau de papier-collant, Jim dévoile ce qui se cachait sous cette épaisse combinaison molletonnée. Un verre vide. Un simple verre. Mais, pas n'importe quel verre. Posé dans la paume de sa main gauche, Jim regarde le récipient avec attention. Le doute n'est pas permis. Comme des gouttes d'eau, les huit verres vides posés sur la table ressemblent à celui que Jimmy tient dans sa main. Ce verre vient de la vaisselle trouvée dans la Vieille Grange.

– Adam ?

Pas de réponse. Le jeune est plongé dans ses pensées. Il repasse le film de la soirée. Comme un métronome, il rembobine les souvenirs à la recherche de la faille.

– Adam ! Il faut une grande quantité de toxine pour passer l'arme à gauche ?

– 2 à 5 mg...

La réponse fait grimacer les visages. Bénédicte est en larmes. Michelle hurle. Edgard reste figé. Denis fait voler sa chaise en arrière et fonce vers la porte. Il l'ouvre vigoureusement.

– Espèce de pourri ! T'as intérêt à te cacher !

Il dégaine son arme et franchit le seuil de la porte. Les yeux injectés de sang, il avance sans y voir à un mètre. Il trébuche. La colère gagne encore du terrain. Il se relève et repart de plus belle, dépasse les voitures garées et se dirige comme il peut entre les ombres des arbres déformés par le vent glacial. Il tire deux projectiles en direction du néant sans s'arrêter de marcher. Son pied se prend à nouveau dans une racine. Son menton percute le sol boueux. Il se relève et touche un tronc du bout des doigts. Il se jette de l'autre côté. Personne. Il continue. Un autre arbre. Personne. Essoufflé, il pose les paumes de ses mains sur l'écorce. Il se penche quelques secondes. Il ne sent plus le bout de ses doigts. Est-ce le froid ? Le poison ?

– Denis. Reviens !

Bénédicte s'époumone sur le pas de la porte. Elle a raison. Il le sait bien. Des perles se forment au coin de ses yeux. L'assurance a disparu. Il ne veut pas mourir. Malgré un métier dangereux, c'est la première fois qu'il envisage sa mort. Qu'il la voit. Qu'il la pressent. Il n'arrive plus à respirer. Les picotements parcourent sa colonne vertébrale. Il s'affaisse sous le poids de son corps. Ses deux genoux

s'enfoncent dans la terre humide pour y laisser les empreintes de la résignation. Denis pose son front contre l'arbre. Il supplie la nature. Sa peau frotte le bois et se déchire. Les griffes sont profondes et douloureuses. Il sent son thorax se rétracter et broyer ses organes. L'étau est sans pardon. Denis crache un mélange de bile et d'acide gastrique. Les jets jaunâtres tapissent le sol à côté de lui. Il sent sa peau se durcir comme la pierre. Sa vision se trouble. L'air se raréfie encore. Il bascule sur le flanc et se recroqueville. Il ne sent plus ses jambes. Il ne sent plus le contact de son corps avec le sol. La douleur lui donne l'impression étrange de flotter sur un océan de crème fraîche. Il se laisse bercer. La machine tourne au ralenti. Un froid sibérien caresse sa peau. Les yeux grands ouverts, Denis se sent partir. À un mètre à peine du jeune homme, Bénédicte crie à s'en rompre la voix. Elle se jette sur lui et le secoue. Impossible pour lui de se relever. Son estomac est vide. Ses poumons ne répondent plus. Denis regarde impuissant les larmes de Bénédicte dévaler la courbe de ses joues. Elle agrippe son pull et tente de le réveiller. Elle voit le jeune homme suffoquer, impuissante. Elle tente désespérément de poser ses lèvres sur les siennes pour lui insuffler de l'air. Deux doigts posés maladroitement sur la gorge de Denis, elle cherche son pouls. Rien ! Elle les déplace d'un centimètre. Toujours rien. Le visage bleuté de Denis fixe la jeune femme. Il n'y a plus rien à faire pour lui. Elle se redresse. Sa vision se trouble légèrement. Elle pose une main sur le tronc de l'arbre pour retrouver l'équilibre. Consciente qu'il lui reste peu de temps à vivre, elle repart vers la porte en vacillant.

– Toutes les boîtes doivent contenir cinq éléments. Tu vois autre chose, Jim ? interroge le vieil homme.

– Il reste un tube à cigare, Edgard.

Jim tient le tube fermement. Il dévisse le haut et jette le bouchon sur la table. Il ferme l'œil gauche et tente d'y voir plus clair. Il y a quelque chose à l'intérieur du tube. Le bruit est à peine audible. Similaire à celui qu'une bille qui roule sur une plaque en aluminium produirait. L'objet ne doit pas être plus gros qu'un petit pois. Il ouvre la main et renverse le tube. Oubliée la méfiance. Oubliés les doutes. Les chances de survivre s'amenuisent au fil des secondes qui s'égrainent. Une minuscule boule mauve heurte la paume de la main de Jim. Pas plus grosse qu'une tête d'épingle. Les membres de la ronde s'approchent.

– C'est quoi ce truc ? demande Lise.

– On dirait une munition de fusil à billes.

Jim pause son index sur la petite boule. Elle se déforme. S'aplatit un peu. Il relâche la pression et la petite forme ronde reprend l'aspect

d'une boule.

– C'est mou !

– Ça sert à quoi ?

– On dirait un médicament ! avance Lise.

– Un antidote ?

– Peut-être...

– Il y en a d'autres dans le tube, Jim ?

– Non. Un seul.

Michelle se lève soudainement et se jette sauvagement sur le détenteur de la boule mauve. Jim a juste le temps de refermer la main avant d'être projeté au sol. Michelle le martèle de coups de poing pour qu'il desserre les doigts. Ses ongles aiguisés arrachent la peau de son avant-bras. Jim reprend ses esprits. D'un geste viril, il renverse Michelle et s'écarte.

– Donne-le-moi !

Elle revient à la charge et plonge sur le Français. Il n'a pas eu le temps de se relever. Elle lui décoche une droite en pleine joue. Frappé de plein fouet par les bagues qui cerclent les doigts de Michelle, Jim bascule à nouveau en arrière. Il garde le poing serré pour ne pas perdre son précieux contenu. Sa joue est entaillée. Une larme de sang coule de la plaie. Brusquement, il repousse Michelle avec violence. Elle roule sur le sol et percute un pied de la table. Jim place sa main libre sur la plaie et regarde le sang sur ses doigts. Il tourne la tête et crache la salive sanguinolente qui baigne dans sa bouche. Les yeux rivés sur Michelle, il sort l'arme qu'il a coincée dans la ceinture de son jeans et actionne le chien avec son pouce.

– Le premier qui fait un pas vers moi, je le descends ! C'est clair ?

– On reste calme, tente Edgard. Tout le monde garde son sang-froid.

– Personne ne va bouger, Jim. Pose ton flingue ! supplie Lise.

– Dis ça à l'autre folle !

Assommée par le choc reçu, Michelle titube. Son corps contusionné se plie et se replie. La sueur imbibe ses vêtements déchirés. Le désespoir se lit sur son visage tuméfié.

– C'est le poison, Jim. Tu vois bien qu'elle n'est plus dans son état normal. Pose ce flingue ! tente à nouveau Edgard.

– La ferme ! Fermez-là !

Jim agite l'arme. Le canon est pointé en direction du vieil homme à bout de souffle. Ce n'est pas la première fois qu'un individu perturbé le

met en joue. La voix suave du vieil homme tente de calmer Jim. D'une certaine manière, Edgard sait qu'il n'a rien à perdre. Il sent le poison s'immiscer dans sa chair. Une balle décochée à bout portant lui rendrait peut-être service. Une grimace de douleur se marque sur son visage. Il se lève lentement. Chaque geste compte.

– Fiston, il faut rester calme...

– Assis !

– On est tous dans cette galère.

– Non ! C'est faux ! Pas tous ! J'ai l'antidote !

– Si tu veux. Mais je te demande de poser ton arme.

– N'approchez pas !

Le vieil homme continue d'avancer. Centimètre par centimètre. Au moment où il tend le bras, Jim abaisse le canon de son revolver et presse la détente froidement. Edgard s'écroule en se tenant la jambe. La balle vient de perforer sa cuisse. Le quadriceps est touché. La douleur intense fait gémir le sexagénaire qui se tortille sur le sol. Lise se précipite vers lui. Un voile humide tapisse les yeux de Jim. Les regrets le rongent déjà. Il vient d'envoyer un vieillard inoffensif au tapis. Il le sait. Il ne peut plus faire marche arrière. Il ouvre la main. D'un geste assuré, il expédie la boule mauve dans sa bouche. Il prend une grande respiration et avale l'antidote. Un petit rictus se dessine sur le visage d'Adam.

– J'ai oublié de te dire, Jim, il est écrit ici qu'il n'y a aucun antidote au poison que nous avons ingurgité.

– Tu mens !

– Pourquoi mentirais-je ? Tu l'as avalé. On ne peut plus rien y faire de toute façon.

– Espèce de sale fils de...

– J'espère pour toi que c'est un bonbon. Tu viens peut-être de t'offrir une mort plus monstrueuse encore que la nôtre.

Jim laisse tomber son arme sur le plancher. Il aimerait mettre une balle entre les deux yeux d'Adam mais, au fond de lui, il sait que ça ne servirait à rien. Il ne veut pas lui rendre ce service. La souffrance à venir sera bien pire. Les lames ébréchées de la mort vont transpercer la pitoyable existence de ce jeune loup.

Edgard agonise sur le sol. Une tache de sang s'imprime sur le tapis. L'auréole s'étend, précisément là où les semelles de Jim ont souillé la carquette miteuse quelques heures auparavant. Lise tient la main du vieil homme pour le réconforter. Avec un chiffon, elle tente désespérément de stopper l'hémorragie. Elle entoure la jambe

d'Edgard et serre le tissu de toutes ses forces. Quelques secondes suffisent pour que la rustine soit, elle aussi, imbibée du liquide rougeâtre. Le regard vitreux du sexagénaire détruit instantanément tout espoir de le sauver. Les bras et les jambes immobiles, il suffoque. Son ventre bedonnant ondule de bas en haut. Il écarte les lèvres et sort la langue à la recherche d'un peu d'oxygène. Impuissante, Lise regarde le vieil homme pousser son dernier souffle dans la souffrance la plus abjecte qui soit.

Bénédicte s'approche de Lise. L'étincelle qui jaillissait de la jeune Québécoise est éteinte. Accroupie, elle pleure en fixant le vide. Le corps inerte d'Edgard est un dommage collatéral de la bassesse humaine. Oui ! L'être humain peut tuer pour survivre. Pire, il peut tuer parce qu'il pense avoir un maigre espoir de survie. L'égoïsme piétine les beaux discours et le sens du sacrifice. Bien entendu, il y a des exceptions. Tellement infimes que nous les regardons, les yeux brillants, en les qualifiant d'exceptions.

* * *

Tapi dans l'ombre, je regarde l'aiguille de ma montre trotter. La couverture dans laquelle je suis enroulé me protège du froid. D'une certaine manière, je suis déçu. C'est un sentiment étrange pour un tueur en série. J'innove. Mon plan se déroule plutôt bien. Et pourtant, je ne peux qu'imaginer l'enfer qui se vit derrière la paroi qui me cache. J'ai entendu ce pauvre idiot me menacer. J'ai entendu ce coup de feu dans la Vieille Grange. Je vais devoir m'en contenter. C'est une expérience nouvelle pour moi. La chambre d'hôtel sur la place des Chasseurs ardennais me donnait une vue imprenable sur l'explosion. Après avoir vidé cette femme comme une truite, j'ai regardé son corps voler en éclats. J'ai détesté ça ! C'était répugnant ! Mais, comme l'a toujours dit ma maman, il faut essayer avant de juger. Quand les secours sont arrivés, je me suis glissé dans la foule pour jouer la vierge effarouchée avec Monsieur et Madame Tout-le-Monde. J'ai regretté mon geste. J'ai cru avoir fait fausse route. Je me suis dit qu'il était temps d'arrêter les meurtres. Je me suis imaginé à un guichet, dans une banque. J'ai songé à me reconvertir en maçon. J'ai envisagé une vie de bon père de famille. Et puis, j'ai vu l'homme responsable de tout ceci. Cet inspecteur plein d'assurance qui méprise autant que moi les habitants de cette ville. Dans un moment pareil, l'amour du jeu refait surface. L'appât du gain vous ronge à nouveau. Soudain, les défis réapparaissent. L'excitation renaît de ses cendres. Comme une ombre, vous vous faufilez entre les lignes ennemies. Vous tenez fermement ce pendentif avec pour seul et unique objectif d'atteindre votre cible en plein cœur.

Une fois de plus, je me réjouis à l'idée que tout se passe comme je l'avais prévu. Les participants de la ronde sont touchés et ils chancellent. Je ne peux m'empêcher de m'interroger sur l'identité de celui ou celle qui a avalé le bonbon sucré à la violette. Si je devais jouer ma vie sur la réponse, et Dieu merci ce n'est pas le cas, je pencherais pour Jim. À moins, peut-être, qu'il se soit fait abattre avant.

Je regarde vers le jardin. Il fait sombre mais, peu à peu, mes yeux se sont habitués. Je vois l'herbe s'étendre à l'infini. Je me « cocoone » dans mon havre de paix. J'imagine les symptômes frapper mes victimes avec acharnement. C'est une belle saloperie l'aconitine. En y réfléchissant, je préfère ne pas assister à ce spectacle. Le bonheur est vraiment dans le pré. Ce calme me repose. Cette voluptueuse léthargie m'apaise. J'écoute les insectes jouer leur concerto nocturne. Alors que je savoure cet opéra inachevable, un bruit retient mon attention. Des bruits de pas. Dans ma direction.

– Lise ? Où tu vas ?

Suivie par Jimmy, Lise avance aveuglement le long du bâtiment.

– Lise ?

– Quoi ?!?

– Tu vas où ?

– Je cherche une solution. Il faut trouver ce type sinon on est mort. Il a peut-être un remède...

– Tu ne vois pas qu'on est foutus ? Denis, Edgard, Michelle, Adam, Bénédicte... morts. Ils sont tous MORTS !

– Reste là si tu veux mais je n'abandonnerai pas !

Lise transpire à grosses gouttes. Elle sent son corps vaciller. Sans le savoir, elle vient de s'arrêter à quelques mètres de moi. Elle tourne le dos à la Vieille Grange et regarde au loin vers les stères de bois entassés au fond du jardin. Je l'observe. J'aurais aimé la rencontrer dans d'autres circonstances. Ce petit bout de femme mérite mon admiration. Tant d'abnégation force le respect. Lorsque j'ai versé l'aconitine dans les verres, j'ai hésité. Une demi-seconde mais j'ai hésité malgré tout. J'ai soudain repensé à ce baiser fougueux. Qu'auriez-vous fait à ma place ? Il n'y avait pas dix possibilités. J'ai pesé froidement le pour et le contre. La vie ou la mort ? La passion est-elle plus forte qu'une terrible vérité ? Comment aurait-elle pu fermer les yeux sur mes actes ? On dit que l'amour est aveugle. Je me demande si c'est vrai. Lise aurait peut-être pu me persuader de me ranger. Elle aurait pu apporter sa pierre à l'édifice de décadence que je bâtis patiemment. En fait, elle aurait pu m'expédier entre quatre planches sans le moindre regret.

Les deux genoux plantés dans la boue, Lise pose ses fesses sur ses talons et redresse le buste. Je retiens mon souffle.

– Lise, ça va ?

– Je...

Les mots qui tentent de sortir de la bouche de Lise se heurtent à un mur de terreur. Un nuage opaque recouvre les souvenirs colorés vers lesquels elle aimerait se tourner. Les beaux moments qui jalonnent la vie trop courte de la jeune Québécoise se font piétiner par des images d'horreurs. Quoi qu'elle fasse, elle revoit Bénédicte s'effondrer à l'intérieur de la Vieille Grange. Le visage boursoufflé, l'inspectrice belge aux longs cheveux crache du sang venant du plus profond de ses entrailles. La flaque écarlate s'étale sur le sol. Reposée sur ses bras de plus en plus fébriles, elle s'écroule sous le poids de son corps. Elle hurle de douleur. Son front heurte violemment la flaque de sang qui commence à sécher sur le plancher proche de la cheminée. Elle respire toujours et se recroqueville comme si des crampes carnivores la rongeaient de l'intérieur. Les yeux injectés de sang, elle regarde vers Lise et l'implore. Tétanisé par ce spectacle, Adam ressent les mêmes douleurs grimper sournoisement en lui et serpenter entre ses organes. Toujours assis sur sa chaise, il tousse de plus en plus fort. La fréquence des quintes s'accélère. Les projections de sang sont de plus en plus lointaines et tapissent les dernières enveloppes posées sur la table de fines gouttelettes rougeâtres. Il se courbe et puis se cambre pour tenter de retrouver sa respiration. Il ne crie pas. Aucun gémissement non plus. Même dans la mort, son introversion et son calme restent inviolables. Son visage de gamin sue abondamment. Ses forces l'abandonnent progressivement. Il fixe Bénédicte depuis son perchoir. L'inspectrice hurle à pleins poumons. Elle entoure sa généreuse poitrine des deux mains et roule sur elle-même. Elle tente de se mettre dans la position du fœtus. Elle a toujours aimé cette position réconfortante. Elle espère pouvoir atténuer la douleur de l'agonie. Adam ne veut pas en arriver là. Il agrippe le manche d'un énorme couteau à cran d'arrêt glissé dans la ceinture de son pantalon. Il regarde la lame briller pendant deux secondes à peine. Comme pour supplier une force divine, il jette sa tête en arrière pour fixer le plafond. Ses yeux se ferment. D'un geste aussi vif que précis, il lance la lame à pleine vitesse vers sa gorge.

Le couperet s'enfonce dans la chair avec violence. La douleur est intense. Bien pire qu'il ne l'imaginait. D'énormes giclées de sang remontent par sa bouche et débordent sur son menton. Sans s'en rendre vraiment compte, il arrache la lame de sa gorge et laisse tomber le couteau sur le parquet. Le bruit du métal qui heurte le sol retentit dans l'indifférence générale. Un torrent d'hémoglobine se jette

sur la chemise d'Adam. Il suffoque. Il tombe de sa chaise sur le flanc et pousse son dernier souffle le regard tourné vers Bénédicte. Toujours en position fœtale, elle sent les battements de son cœur ralentir. La douleur s'accroît. Elle a le sentiment qu'un hérisson se promène en elle et se jette nerveusement contre tout ce qui se trouve sur son chemin. Des larmes chaudes s'écoulent sur les joues de l'inspectrice. Elle reste immobile. Elle ne sent plus ses membres. Elle sait que dans quelques secondes à peine, tout sera terminé pour elle.

Plongée dans ses clichés nauséux, Lise fixe l'horizon. La terrible image des yeux de Bénédicte qui la supplie hante ses pensées. À un mètre d'elle, le corps de Jim vient de percuter l'herbe du jardin. Les ombres se confondent dans la pénombre. Tout est presque terminé. Je ne peux m'empêcher de sourire. Il ne reste que Lise. Immobile. Son rythme cardiaque baisse progressivement. Elle tient fermement son téléphone au creux de ses mains. Les doigts à l'agonie, elle tente d'écrire quelque chose. Chaque pression sur les touches du clavier ravive la souffrance. Elle gémit. Serre les dents. Avec détermination, elle appuie sur la dernière touche pour envoyer son message.

Le téléphone que j'ai emprunté à Jeff vibre dans ma poche. Si je n'avais pas été prudent, la sonnerie aurait retenti. Si je n'avais pas été prudent, Lise se serait retournée en brandissant son arme. Si je n'avais pas été prudent, je serais sans doute mort. Mais voilà, je suis quelqu'un de prudent. Je reste dans l'ombre. La curiosité qui me ronge m'incite à prendre le téléphone et à regarder le message. La prudence m'ordonne de ne pas laisser poindre cette lueur artificielle qui trahirait ma position. Inlassablement, j'attends. J'observe Lise comme un tireur d'élite le ferait depuis sa tanière. Mes paupières restent ouvertes. Mon regard noir se fige. Un hurlement aigu déchire la nuit. La jeune femme s'écroule brutalement. Elle se recroqueville et se tortille de douleur. Elle enfonce ses doigts dans la terre, agrippe les brins d'herbe comme elle peut... Dans le silence et l'indifférence de ce lieu perdu, Lise s'étend dans le lit voluptueux de la mort.

C'est une impression étrange. Vous savez, lorsque les musiciens quittent la scène. Lorsque les spectateurs quittent le parterre et que les papiers déchiquetés et les gobelets brisés tapissent le sol. Un puissant silence reprend ses droits sur l'agitation des hommes. Je suis le spectateur privilégié de ce moment de grâce.

Je déplie lentement mes membres engourdis par le froid. Je sens mon genou droit craquer. Je m'extirpe de sous l'escalier. Je lance les bras vers le ciel pour m'étirer et mes omoplates se resserrent. Je sens l'air gonfler mes poumons. Je regarde autour de moi en me disant que Dochamps restera un merveilleux souvenir. Des vacances mortelles !

Sur ces pensées réjouissantes, je sors le téléphone de ma poche et

regarde le message de Lise :

– « *Je te quitte.* »

On ne peut pas lui reprocher de ne pas avoir le sens de l'humour. Elle me manquera sans doute. Je remets le téléphone dans ma poche et m'approche du corps de Lise à pas feutrés. J'enjambe le corps de Jim. Je me demande si son ami lui a finalement répondu.

Ça n'a plus grande importance. J'observe son corps inerte quelques secondes. On dirait qu'il a avalé un gobelet d'acide sulfurique. Écœurant ! Il y a des personnes auxquelles la mort donne vraiment mauvaise mine. Je détourne le regard et continue mon chemin. Je m'accroupis à une trentaine de centimètres de Lise. Je dois lui demander pardon. Elle n'aurait jamais dû mourir. Je n'avais pourtant pas le choix. Je tends le bras et passe mes doigts dans ses cheveux trempés. Affectueusement, je fais glisser mes phalanges sur son visage glacé. Je n'ai jamais été un grand sentimental. Ces moments-là me mettent mal à l'aise. Je pose un baiser sur le front de ma victime, clos ses paupières et me redresse aussitôt. Il ne faut pas que je m'éternise ici. Il me reste des choses à faire et le temps presse pour assembler toutes les pièces du puzzle.

CHAPITRE 23

Quelle infection ! C'est affolant ce qu'un cadavre peut sentir mauvais. Vous me direz, je n'avais qu'à devenir fleuriste et pas tueur en série. Vous n'auriez pas tort. Je me rassure en me disant qu'il ne me reste que peu de choses à faire ici. Quelques minutes devraient suffire. Quand j'ai commencé à élaborer mes plans, l'objectif était relativement simple : tuer des gens sans me faire prendre. Je vous vois sourire mais ce n'est pas si évident qu'il n'y paraît. Je me suis organisé. J'ai été prudent. Assez efficace, il faut le reconnaître. Mais aujourd'hui, planté au milieu de ce gîte, j'entrevois la complexité du défi que je me suis lancé : faire accuser un « brave » inspecteur pour mes crimes. Croyez-le ou non, c'est assez neuf pour moi. Pour être honnête, je n'y avais jamais songé. C'est vrai, après tout, je suis assez fier de mon travail. La perfection n'existe pas, je vous l'accorde, mais je suis assez fier. Déléguer la paternité de mes actes à un innocent est un deuil pour moi. Une nécessité, j'en conviens, mais c'est avec un pincement au cœur que je le fais.

J'ai pris soin de laisser quelques traces de pas dans la pièce. J'avais envisagé de voler une paire de chaussures à Jeff pour presser les épaisses semelles sur le tapis. En réalité, c'était encore plus simple. Il se trouve, par le plus grand des hasards, qu'il chausse du 43 tout comme moi. Qui a dit que le destin n'existe pas ? Je me suis senti comme le prince dans *Cendrillon*. J'avais trouvé ma victime idéale. Sans le faire exprès, oui, mais ça, l'histoire ne le retiendra pas.

Je longe la pièce et évite soigneusement de toucher les corps qui jonchent le sol. C'est un peu comme éviter de sauter sur une mine. Je fais des pointes, comme les danseuses. Je suis un petit rat. Heureusement que personne ne peut voir ça. Je me sens ridicule. J'essaie d'atteindre la table pour récupérer les objets compromettants. La photo de Jeff. Le code qui explique mon pseudonyme. Mon assiette et mes couverts. Tout doit disparaître. Je jette un regard vers le vieux Edgard. C'est étrange, je n'imaginais pas que ce serait lui qui prendrait un pruneau dans cette fin de soirée agitée. Sa jambe sanguinolente me rappelle qu'il y a toujours une part d'imprévu. Toujours un angle mort à exploiter. La première erreur à commettre est de penser que tout est sous contrôle. C'est peut-être ce qui me donne cette force. Je n'ai jamais imaginé m'en sortir. Je sais que je peux me faire coincer dans un piège. Le genre de piège tordu que je tends aux autres. Je sais que je peux mourir. J'y pense. J'y pense souvent. J'ai hâte de

savoir qui m'arrêtera. J'ai hâte de savoir quand tout ceci prendra fin. Pourtant, ne comptez pas sur moi pour faciliter la tâche aux chiens qui me traquent. Je vous l'ai dit en écoutant l'avertissement du commissaire : « Ce guignol aura du fil à retordre s'il veut mon scalp. » Je regarde les participants de la ronde allongés. Mes yeux photographient cette image pour la classer dans l'album des souvenirs les plus glaciaux qui résident dans l'hôtel de ma mémoire. J'ai du mal à réaliser qu'une heure auparavant, ces hommes et ces femmes étaient en vie. Qu'ils riaient. Mes oreilles bourdonnent dans ce silence assourdissant. Je me sens comme un pyromane. Vous savez, quand on craque une allumette, on imagine difficilement qu'un minuscule bout de bois recouvert de soufre puisse faire brûler des hectares de forêt. Je regarde les cendres de cette soirée. Elles fument encore sous mes yeux.

Obnubilé par ces pensées, je disperse quelques cheveux de Jeff dans le gîte. J'ai pris soin de les récolter sur les draps du jeune inspecteur. Une coupe aux ciseaux m'aurait certainement trahi une fois les cheveux placés sous la loupe du microscope.

L'espace d'un instant, j'ai pensé lui couper une main pour les empreintes digitales. Mais honnêtement, de vous à moi, se balader avec une main coupée dans un frigo box, je trouve ça malsain. J'ai préféré emprunter quelques objets chez lui : un stylo par ci, un mouchoir par là.

Je pousse le vice à son paroxysme. J'ouvre une éprouvette et verse parcimonieusement son contenu sur la cuvette des toilettes. Équipé avec le kit du parfait petit chimiste, j'ai puisé le liquide jaunâtre chez l'inspecteur. Si j'étais sarcastique, ce serait une manière de pointer du doigt toutes ces personnes qui ne ressentent pas le besoin de tirer la chasse après avoir livré leur petite commission.

J'astique les poignées de portes avec la virtuosité de Mary Poppins. Les chansons en moins. Je ne suis pas crédule. J'ai laissé des traces de mon passage. Des traces indélébiles. J'imagine qu'un jour, quelqu'un de méticuleux les trouvera et se posera les bonnes questions sur l'issue de cette soirée. En attendant, j'ai chargé Jeff Marnier comme le plus sévère des procureurs l'aurait fait. Je ne peux pas prédire l'avenir mais j'imagine relativement bien le visage des policiers qui ouvriront le réfrigérateur de son appartement. J'ai revisité le menu et il risque de laisser un goût amer aux amis du jeune inspecteur. Envolés les pizzas, les triples chocolats et les légumes surgelés. Disparus les raviers de sauce bolognaise, les frites et les loempias. Il fallait de la place pour Jessica. Quand j'ai tranché sa tête, j'ai empoigné fermement sa chevelure bouclée comme je l'aurais fait avec une salade joufflue et bien verte. La denrée doit rester au rayon

frais. Environ 21 degrés en dessous de zéro. J'ai appuyé la frimousse de la jeune policière contre la paroi couverte de glace coupante. J'ai fixé quelques secondes les grands yeux verts de la collègue de Jeff avant de fermer le couvercle de ce cercueil sibérien.

Quand j'y repense, cet appartement est un festival de preuves accablantes. Une orgie de culpabilité. Un florilège de pièces à conviction. Comment ne pas succomber aux caresses habiles de la facilité ? Ma plus grande réussite serait que les représentants de l'ordre ne se donnent même pas la peine de confronter l'évidence à la réalité. Secrètement, j'en rêve.

Mon sac à dos sur l'épaule, je franchis le seuil de cette porte pour la dernière fois de ma vie. Avec le pied, je referme le chapitre de cette escapade ardennaise. Le bois claque dans la nuit. J'avance vers ma voiture d'un pas décidé. Je suis soulagé de constater qu'aucun des condamnés à mort n'a pensé à mettre les voitures hors d'usage. Je dois avouer cette faille. J'aurais été particulièrement ennuyé de devoir appeler un taxi. Pas tellement que cela me pose problème de tuer une personne de plus, mais à l'évidence, le temps presse. J'ouvre la portière et jette mes affaires sur le siège passager. Je tourne une dernière fois la tête vers la Vieille Grange. Les mains protégées par des gants en plastique, je décortique le téléphone portable de Jeff. Il faut que je retire les faces extérieures pour emporter mes empreintes loin de cet endroit. Avec dextérité, je déglingue l'appareil en deux temps, trois mouvements. Des années à pratiquer le « Kinder Surprise » pour en arriver là. Je gonfle le biceps et arme mon bras. J'ai toujours été un grand amateur de baseball. Je projette énergiquement ce qui reste du téléphone dans la pelouse. Admiratif, je regarde les pièces s'écraser à une trentaine de mètres. Je suis loin du record. Vous saviez qu'il existe un championnat du monde de lancer de téléphone portable ? C'est dingue quand on y pense. On pourrait créer autant de championnats du monde que d'objets susceptibles d'être lancés. Qu'on le veuille ou non, en 2005, Mikko Lampi est entré dans l'histoire. Ce Finlandais a expédié un téléphone à 94,97 mètres ! Ça relativise ma performance. Certes, j'ai le vent contre moi mais il me faudrait un ouragan pour effectuer un tel lancer. Monsieur Lampi, lui, est capable d'offrir le grand saut de la mort à son téléphone. Un aller simple pour le paradis des téléphones. J'imagine une tête blonde de 9 ans se planter devant ses parents et dire avec aplomb : « Maman, papa, je veux devenir champion du monde de lancer de téléphone portable ! » Déroutant. Des entraînements intensifs. Un coach personnel. Un panier rempli de petits appareils sur la gauche et des cibles lointaines qu'il faut atteindre. En réalité, l'important pour l'heure, c'est que la police puisse éventuellement localiser ce condensé de technologie. Pour les records, je m'entraînerai plus tard.

Je m'installe au volant. La clé tourne et le moteur vrombit instantanément. Mon lieu de rendez-vous n'est qu'à trente minutes d'ici. J'ai besoin de calme. Il faut que je me détende. Je regarde dans le vide-poche en quête d'un médicament sonore. Mon bonheur n'est pas loin. L'album *Parachutes* de Coldplay s'offre à mes oreilles curieuses. Une once de douceur dans ce monde de brutes. « Don't panic ! Nous vivons dans un monde merveilleux », dit-il. J'aime cette ironie lancinante. Cette mélodie renversante fait resurgir les images morbides dans ma tête. Un monde merveilleux dont je suis le produit et le vaillant défenseur. Je jette un regard dans le rétroviseur et passe la première. En route vers la confrontation que j'appréhende et que je désire plus que tout.

CHAPITRE 24

Le bitume est plongé dans un noir maussade. Ce lieu ténébreux bordé d'arbres attend patiemment le lever du soleil pour se révéler. L'homme n'y a pas encore planté ses piquets à lumière qui gâchent le paysage. Je suis nostalgique de cette époque où la nature n'était pas esclave de l'homme. Éclairer les routes. Certains vous diront que cela sauve des vies. La vie de ces fous sans cervelle qui jouent aux as du volant. Je ne suis pas de ceux-là. Je me demande sans arrêt pourquoi les bolides modernes peuvent rouler jusqu'à 200 km/h sans difficulté alors que le code de la route l'interdit. Je suis de ceux qui ne craignent aucun virage sombre. Je suis de ceux dont on se moque. Les railleries, je connais. Pourtant, je ne suis pas à l'abri. Chaque fois que je serre le cuir du volant dans mes mains, je sais que tout peut s'arrêter. Je sais que, comme tant d'autres, je peux croiser un artiste des routes. Un virtuose de la gamelle collective. Les plus sereins vous diront que c'est le destin. D'autres, comme moi, qualifieront ça d'écœurant.

Quelle différence avec ma principale occupation me direz-vous ? Après tout, des gens croisent ma route et ils meurent. Des gens qui, comme vous, veulent rester en vie. Des gens qui, comme moi, ne veulent pas croiser la mort au détour d'une route boisée. Pourtant, ils meurent. Vous pensez certainement que c'est sordide. Je ne peux pas vous donner tort. Néanmoins, quand l'aube me fait ouvrir les paupières, je sais précisément si quelqu'un va mourir par ma faute ou non dans les heures qui suivent. C'est peut-être un détail pour vous mais, en réalité, cela fait toute la différence.

En arrivant dans le sentier étriqué qui mène à mon rendez-vous, je repense à ce jeune garçon en panne d'essence. Franck. Il y a des gens que le destin déteste profondément. C'est sans doute le cas pour ce type. Combien de chance avait-il de tomber sur moi ? Tellement peu qu'il n'imaginait sans doute pas le danger qu'il courait. Je le revois déposer son jerrican pour dévisser le bouchon du réservoir. J'aurais fait de même. Il a agrippé le bidon, tout comme je l'aurais fait. Pourquoi se préoccuper de l'homme qui se dresse derrière lui ? Un homme qui l'a si charitablement reconduit jusqu'à sa voiture. Pourquoi envisager que celui-ci tient fermement un lacet de chaussure entre ses paumes ? L'essence coule lentement dans le réservoir vide. Le jerrican rouge est lourd. Le jeune homme doit utiliser ses deux mains. Et d'un coup, il sent la lanière s'enrouler sur son cou. Il est surpris

mais il est trop tard. L'étreinte ne lui donne aucun répit. Le jerrican tombe sur le sol, laissant le précieux liquide se déverser par gerbes. Son corps asphyxié se laisse aller comme du flan qui tombe dans une assiette creuse. Après plusieurs minutes, j'ai lâché le côté droit du lacet. Le corps sans vie de Franck a heurté lourdement le bitume. J'ai remis le malheureux dans sa voiture et j'ai plongé cette carcasse immobile dans les tréfonds de la forêt.

J'imagine que des proches se sont lancés à sa recherche. J'imagine que, bientôt, son corps bleuté sera retrouvé. Que, bientôt, l'ardoise de Jeff va s'alourdir d'un trait.

CHAPITRE 25

Arrivé devant cette lourde porte en bois, j'arme mon fusil à air comprimé. Un rapide coup d'œil sur ma montre. Déjà 3h56. Il n'y a pas un bruit. Même les mouches ont cessé de voler. Ce refuge ressemble à une île déserte en pleine forêt. Le gîte de la Vieille Grange à Dochamps fait office de château princier à côté de cette cabane. J'ai découvert l'endroit en me promenant un jour à la recherche d'inspiration. Je suis tombé sous le charme de ce refuge pour chasseurs égarés où les araignées grouillent en toute quiétude. Des milliers de bêtes velues de toutes tailles ont pris d'assaut cette forteresse abandonnée depuis bien longtemps. J'ai souri devant cette lucarne brisée recouverte de trois épaisses planches clouées en biais. J'ai imaginé le vent faire trembler ce château d'allumettes. Exactement le genre d'endroit qu'aucun petit cochon ne souhaite posséder quand le loup approche. Les yeux brillants d'admiration, j'ai su que je reviendrais un jour.

Posant la crosse du fusil sur mon épaule, j'avance d'un pas. Je relève le loquet en bois avec l'index. La porte s'ouvre lentement en donnant une grande bouffée d'air frais à ce mobilier décrépît. Un rayon lumineux s'engouffre par l'entrebâillement de la porte. La lune scintille juste assez pour dévoiler le visage marqué de Jeff Marnier. Somnolant, il me fixe en silence quelques secondes. Affalé sur le sol poussiéreux, il ne distingue qu'une ombre immobile et muette. Ses chevilles sont entravées par trois énormes chaînes métalliques attachées en trois points de la pièce.

– Qui êtes-vous ?

L'inspecteur est épuisé. Sa voix enrouée trahit une fatigue accablante.

– Disons, Tyler. C'est pas mal, Tyler.

– Pas très vendeur si tu es bien le type auquel je pense, ironise Jeff.

– Vous auriez préféré quoi ? Un surnom du genre : « le croque-mort » ?

– ...

– Le fait de me voir devant vous sans pouvoir m'arrêter ne vous énerve pas, inspecteur ?

– Ça servirait à quoi ? Ça te ferait bander de m'entendre hurler comme une fillette ?

- Pas spécialement. Disons que ce serait une réaction humaine.
- Je ne suis plus un homme depuis longtemps.
- Plus un homme ?

Le visage crasseux de Jeff s'illumine.

- Ça t'intrigue, le fêlé ?

– Non... Je vois de quoi vous parlez. Vous n'avez pas d'amis. Le mot « amour » est rayé de votre vocabulaire. Votre travail vous a ouvert une fenêtre panoramique sur la bassesse humaine. Vous êtes rongé de l'intérieur par l'amertume. Cette vie vous débecte. En si peu de temps, votre flamme s'est éteinte. Vous restez plongé dans le noir car c'est la seule solution que vous avez trouvée pour entrevoir une lueur d'espoir. Vous pourriez faire semblant. Vous pourriez sourire à la vie et faire renaître un soleil artificiel en un claquement de doigts. Mais vous ne le faites pas. Vous savez qu'une fois votre vie bercée de soleil factice, la lueur d'espoir devient introuvable.

- Impressionnant. Rappelle-moi d'en parler à mon psy.

Je m'assieds dans le fauteuil à bascule qui se trouve à droite de la porte. Je sais que l'inspecteur ne peut pas m'atteindre si je reste à cette distance. En une fraction de seconde, j'ai vu la moue se dessiner sur son visage. Il guette un faux pas. Il sait précisément quels mouvements il peut faire. Il a très certainement estimé avec précision le périmètre que ses entraves lui permettent de visiter. J'observe ma proie avec attention. Il est temps de donner un ton plus familier à cette rencontre. Après tout, nous sommes entre amis.

- Tu n'as pas touché à l'eau, Jeff ?

- Je préfère l'alcool.

- Bois. C'est sans risque.

Sans attendre, Jeff saisit la bouteille et enfonce le goulot entre ses lèvres. L'eau s'écoule en abondance dans son gosier asséché. Le liquide ruisselle sur son menton et baigne son tee-shirt instantanément. Il retire le goulot pour emmagasiner de l'oxygène.

- Ça rafraîchit, n'est-ce pas ?

– T'es sourd ? Je préfère l'alcool, répond-il essoufflé. Le canon braqué sur le buste de mon captif, j'éprouve un sentiment étrange. Cet homme n'a pas peur. Les émotions se bousculent dans ma tête. Je suis déçu mais aussi très heureux. J'aurais aimé lire la peur dans ses yeux. Percevoir la résignation. La reconnaissance de mon talent. Je n'ai que dédain et sarcasmes à me mettre sous la dent. Pourtant, j'éprouve une grande fierté. Cet adversaire mérite le respect. Il est différent de tous ceux qui ont croisé ma route. En réalité, il aurait pu

être moi. Je regarde avec admiration la sérénité se dégager de ce prisonnier. J'envie cette force qu'il a de ne pas se préoccuper de son sort. C'est de l'inconscience. De l'intelligence dans certains cas.

– Tu sais Jeff, je dois te remercier.

Le regard de Jeff se noircit. L'assurance dans ma voix l'énerve. Inconsciemment, il agrippe les chaînes et les serre pour se détendre. Un peu comme un patient malmène les accoudoirs quand il se rend chez le dentiste. Les puissantes paluches attrapent le cuir et appréhendent le moment où le praticien touchera peut-être un nerf.

– Je dois te remercier. J'ai passé une soirée exceptionnelle grâce à toi.

– Attends que je te fasse ravalé ton bulletin de naissance enfoiré, marmonne Jeff.

– Sérieusement. Je n'oublierai pas ce 21 MARS de si tôt, dis-je en insistant lourdement sur la date.

Je laisse un blanc. Jeff est songeur. Je le vois retourner sa mémoire de fond en comble à la recherche de cette date. Il s'en souvient. Vaguement. C'est pour cette raison que j'exècre les agendas. Les agendas numériques qui pensent à notre place en particulier. Mon emploi du temps est solidement ancré dans ma tête entre la liste de courses et l'horaire du bus. Les machines qui retiennent tout pour nous font de notre cerveau un véritable gruyère. Une ruine envahie par les courants d'air permanents. Ça souffle en continu dans les couloirs de la paresse intellectuelle. On touche le fond dans l'apnée technologique.

La voix un peu tremblante, Jeff lance du bout des lèvres : « La ronde des boîtes ».

– Nous y voilà ! « La ronde des boîtes », mesdames et messieurs.

– Qui es-tu ? Que s'est-il passé ?

– Je vois que je pique ta curiosité, mon cher Jeff. Si je voulais prendre un raccourci assez brutal pour décrire cette soirée, je dirais que beaucoup de gens sont morts par ta faute. Le résumé est-il satisfaisant ?

– Espèce d'enfoiré !

– Attention, Jeff, je sens poindre l'énervement en toi. Tu es à deux doigts de redevenir un être humain.

Jeff se redresse et s'adosse à la cloison. En réalité, il n'y a ni haine, ni colère dans les mimiques de cet homme. C'est la curiosité qui envahit sournoisement ses entrailles.

- Tu fais partie de la « boîte noire » ?
- Moi ? Absolument pas. Il faut être fou pour nager avec les requins.
- Comment as-tu entendu parler de cette ronde alors ?
- Grâce à toi, Jeff, grâce à toi. Écoute bien, tu vas rire : après avoir vidé ta copine en vue du feu d'artifice sur la place...

Jeff se relève avec une agilité déconcertante pour un homme entravé depuis autant d'heures et avance brutalement vers la chaise à bascule. Il tient deux des chaînes entre ses mains et tente de rompre ses liens. Il s'arrête à un bon mètre de l'objectif en expirant avec rage. Il serre la mâchoire et redonne un à-coup. Sans résultat. Je vois la mort se dessiner dans ses pupilles. Je connais ce regard. Une seconde de ce regard perçant vaut mieux qu'un long discours. On voit le dégoût et la rage s'enlacer dans une danse au corps à corps. Il n'y a aucun clignement qui vous permettrait de respirer. Vous vous sentez subitement écrasé. Ce regard vaut mille coups de poing. Ce regard vous détruit instantanément. Vous doutez de tout. Parce que vous ne trouvez aucune autre échappatoire, vous baissez la tête. Si vous le pouviez, vous creuseriez un trou de plusieurs kilomètres de profondeur pour vous tapir dedans. Vous cherchiez au fond de votre âme une image réconfortante pour soulager vos craintes.

J'ai toujours imaginé qu'on ne pouvait haïr une personne que si on la connaissait par cœur. J'ai toujours pensé que les coups les plus douloureux provenaient des proches. Devant cet homme attaché qui me fusille du regard, je réalise que je me suis trompé. Je lis la haine dans ses yeux. Une haine aussi vaste que l'océan. Je scrute avec intérêt cette infinité en quête de quiétude. Je me sens bien. En fait, je ne me suis jamais senti aussi bien. J'exorcise les démons de mon passé face à cet inspecteur. Je sens mon cœur battre paisiblement.

En indiquant le fond de la pièce avec mon fusil, je poursuis :

- Tu étais le suivant sur ma liste, Jeff.

L'inspecteur lâche instantanément les chaînes qu'il tient entre les mains. Il les serrait avec une telle violence que la forme des maillons s'est imprimée sur ses paumes. Il traîne les pieds et s'adosse au mur.

- Pourquoi ?

- Là, tu me déçois.

Je ne comprendrai jamais la raison qui pousse les hommes à se demander « pourquoi » les événements se déroulent d'une manière ou d'une autre. Quelle perte de temps ! Je suis blasé d'entendre ce mot inutile. Et Dieu sait que je l'entends souvent dans la bouche de mes victimes apeurées. Pourquoi augmenter le volume de la radio alors qu'on entend très bien ? Pourquoi freiner à la dernière minute au feu

rouge ? Pourquoi manger entre les repas ? Pourquoi avoir mis une chemise bleue ce matin ? Pourquoi... pourquoi... pourquoi... Ce mot me répugne ! Si nous passions moins de temps à nous justifier de tout, peut-être que nous pourrions vivre une multitude de choses supplémentaires. Quelle perte de temps. Quelle perte d'énergie. Que puis-je dire à cet homme ? Pourquoi suis-je ce que je suis aujourd'hui ? Désolé, mon enfance était digne d'un conte de fée. On ne m'a jamais dépouillé, violé ou tapé dessus sauvagement avec une batte de base-ball. En réalité, je suis ce que je suis depuis toujours. Sur les bancs de l'école, vous a-t-on demandé ce que vous vouliez exercer comme profession une fois passé dans le monde trépidant des adultes ? Pilote de chasse ? Pompier ? Infirmière ? Puéricultrice ? Astronaute ? Reporter ? Cuisinier ? Souvenez-vous. Ce n'est pas si loin finalement. Vous avez ce souvenir en tête ? Maintenant, regardez votre vie droit dans les yeux. Avez-vous accepté et suivi vos rêves ? Pour beaucoup d'entre vous, le sourire vient de s'effacer. Le macadam opaque de la réalité attend votre crash. Imaginez un seul instant que tous les enfants qui voulaient mettre un pied sur la lune soient astronautes. Il n'y aurait plus un centimètre carré de libre au-dessus de nos têtes.

La vie met des coups. Elle rend réaliste. Mais certains s'en moquent. Je m'en moque. Que voulais-je faire comme métier étant enfant ? Tueur à gages. Pas le genre de tueur à boire du lait sans arrêt et à trimbaler une plante verte partout avec lui. Non ! Plutôt le genre tueur méchant et cruel. Ce n'est pas très glorieux mais je trouvais l'idée novatrice et amusante pour un enfant. On m'a traité de fou alors que je ne réalisais même pas le mal de mes pensées. On m'a fait rentrer dans le rang. Comme un petit soldat de l'humanité. Chassez le naturel, il revient au galop. Avec patience, j'ai déversé la noirceur de mon âme autour de moi et je me suis détesté pour cela.

– Je veux juste que tu répondes à une question. Pourquoi tuer des policiers ?

– Te souviens-tu de la raison pour laquelle tu es devenu inspecteur ? Comment es-tu monté en grade ? Comment as-tu laissé les carrefours derrière toi ?

– L'entraînement. La détermination.

– Je t'en prie. Te fous pas de ma gueule. Quel moment précis a changé ta vie ?

C'est inimaginable la manière dont la modestie rend les gens idiots. Je regarde cet homme hésiter. Serait-il atteint d'une pathologie lourde qui le rend amnésique ? On ne devient pas un héros tous les jours, bordel.

– T'es une légende, mec ! Il y a environ huit mois, tu es devenu un

héros ! Tu le sais ça ?

– La... la fillette sur la corniche ?

– Comment penses-tu être arrivé inspecteur ?

– J'ai...

– T'as flirté avec la mort le long d'une corniche étroite pour sauver une gamine insouciante.

– J'ai simplement fait mon job.

– Non ! Non, Jeff. Je suis désolé mais je refuse d'entendre ça. T'es un héros ! Ton job, c'était d'appeler les secours. De rameuter les échelles, les sirènes et les mégaphones. Toi, t'as foncé. Sans écouter la peur. T'as offert un « happy end » à un drame potentiel. Et t'as reçu une jolie médaille brillante pour ta bravoure.

– Je n'ai fait que mon job.

– Les policiers sont les êtres les plus merveilleux qui soient. Les plus courageux. Ce sont des héros modernes dans une vie bouffée par la vermine. Il a fallu que je voie ton exploit de mes propres yeux pour m'en rendre compte.

– C'est quoi le rapport avec ce merdier ?

– Le rapport ? Le rapport c'est que je t'ai admiré. Toi mais aussi ta chère profession. J'achetais mon journal juste en face quand je t'ai vu escalader cette façade au péril de ta vie. C'était plus fort qu'à la télévision ! Je me suis dit que jamais je ne pourrais égaler un homme capable de faire ça. Tu es devenu un modèle pour moi comme pour beaucoup d'autres. Une source d'inspiration. Ce jour-là, la tête tournée vers le ciel, j'ai découvert une porte de sortie aux ténèbres qui m'habitent depuis toujours.

– Me ressembler ?

– J'ai imaginé pouvoir changer. Je t'ai observé des jours entiers. Des semaines. Comme un fantôme, je me suis immiscé dans ta vie pour améliorer la mienne.

– Tu t'es salement planté, s'amuse Jeff.

– En effet.

Jeff s'amuse de la situation. Les fesses enracinées dans le sol, il s'appuie et réajuste la position de son dos pour se redresser. Il me fixe. Son sourire narquois marque les traits de son visage. Il tend la main vers la bouteille d'eau et injecte une lampée dans son gosier.

– C'est certain, mon gars, tu t'es salement planté.

– J'ai découvert ta misérable vie. Tu n'es pas un héros. Juste une tête brûlée qui a eu énormément de chance. Tous les badauds qui te

croisent dans la rue et te reconnaissent te prennent pour ce que tu n'es pas. Comme moi, tu es un imposteur. Comme moi, tu serais détesté si ta vie était dévoilée au grand jour.

– Le diagnostic est béton, doc. Je te tire mon chapeau.

– On se ressemble beaucoup plus que tu ne veux l'admettre, Jeff. Beaucoup plus ! Comme moi, tu mérites de ramper dans la boue. Je suis le trouble-fête qui retire une à une les pierres qui composent ton piédestal bancal.

– Qu'est-ce que ça peut changer ?

– Me soulager de la déception que tu as provoquée. C'est égoïste mais ça fait un bien fou.

– En tout cas, on peut dire que tu ne fais pas les choses à moitié. Tu aurais simplement pu me mettre une balle dans la tête.

– Tu as engendré un monstre bien plus ambitieux que tu ne l'imagines. Un monstre qui fait payer ceux et celles qui étaient son seul espoir d'émerger de cet abysse. Je sais aujourd'hui que rien ni personne ne peut bâillonner le mal qui siège en moi.

– Donne-moi un flingue et je vais le bâillonner moi ! – Très amusant, Jeff. Très amusant.

Dans cette pénombre, j'aperçois la lueur dans les yeux de l'inspecteur. Il n'a pas dit son dernier mot. Il ne s'avouera jamais vaincu. À chaque instant, il imagine comment retourner la situation à son avantage. Les idées fusent sous ce crâne transpirant. J'aimerais pouvoir entendre ses pensées. Décortiquer les stratagèmes que l'on élabore quand l'espoir s'amenuise petit à petit. Être un neurone dans la marmite bouillonnante d'un homme en perdition.

– Alors ? Comment as-tu entendu parler de cette ronde ?

– Attention, Jeff ! Il n'est pas opportun de poser une question lorsqu'on ne souhaite pas entendre la réponse.

– Accouche ! Comment t'as entendu parler de cette ronde ?

– En venant pour te tuer.

Je m'étire et décontracte les muscles de mon dos. La chaise à bascule oscille légèrement d'avant en arrière en faisant grincer le plancher usé. Jeff reste silencieux. L'atmosphère est lourde. Oppressante. Les gribouilles de mars s'engouffrent entre les planches de cette cabane rustique. La poussière se soulève et se dépose quelques centimètres plus loin. Les grains flirtent sous notre nez dans une danse chaotique. Je sens ma gorge se nouer. J'avale ma salive pour apaiser les démangeaisons naissantes.

– Pourquoi suis-je toujours en vie ?

- Parce que j’ai changé mes plans.
- Tes plans ?
- Oui. Je t’ai vu défoncer ta portière en voyant le pendentif accroché à ton rétroviseur avant de partir en trombe. Touchant ! Je t’assure. J’ai décidé de te suivre pour en finir. Je suis arrivé devant ta porte avec l’intention de la crocheter mais tu n’avais même pas pris la peine de verrouiller. Je suis entré lentement. Tel un chat. Le silencieux fixé sur mon canon prêt à cracher la fumée. Je voulais que ce soit rapide. Je voulais que ce soit précis et propre. J’ai progressé en longeant les murs. Et puis je t’ai aperçu, étalé comme une serpillère imbibée d’alcool au milieu du salon. Le pendentif serré dans ta main, tu baignais dans une mare de vodka. Ça empestait le fauve !
- Eh ouais... C’est ça un studio de célibataire, mon vieux. Du bordel, de l’alcool et des épaves.
- J’ai pointé le revolver en direction de ta cervelle de moineau. Le bras figé, j’ai posé mon index sur la gâchette, prêt à t’expédier dans l’autre monde. Au moment de presser la détente, ton ordinateur t’a sauvé la vie. La page ouverte sur l’écran m’a intrigué. « La boîte noire ».
- C’est vrai que le graphisme du site est sympa, ajoute l’inspecteur d’un ton moqueur.
- Je me suis approché du portable. J’ai découvert un monde fascinant. La caverne d’Ali Baba pour un tueur en série comme moi. J’ai fouillé un peu dans tes courriels et ce que j’ai lu m’a inspiré. Tu venais de t’inscrire pour cette étrange ronde des boîtes. J’avais sept nouvelles victimes de luxe en ligne de mire. Je te fais grâce des détails sur les victimes collatérales comme ce pauvre Franck.
- Tu t’es fait passer pour moi...
- Après t’avoir emprunté ton téléphone, ta plaque et deux ou trois babioles, j’ai vidé le contenu de ta boîte sur ton bureau. Franchement, le tueur aux piercings... N’importe quoi ! C’est toi qui as pondu ce surnom ridicule ? Quand je pense qu’il court toujours. Tu m’as beaucoup déçu dans cette enquête. Sérieusement. J’en suis même venu à me demander si tu étais capable de trouver un rhume en plein hiver. Les tueurs en série ont une vie paisible dans votre région. C’est bon à savoir. Enfin bref, j’ai un peu modifié le programme de la ronde pour faire passer à mes nouveaux amis un moment vraiment inoubliable. Ils ne s’en sont pas remis.
- Jeff donne un coup de coude dans la paroi pour se calmer.
- Bien entendu, Jeff, je ne suis pas un égoïste. Je t’ai volé une partie de la soirée mais je ne pouvais pas te priver de tout. J’ai pris l’amusement et donc, je te laisse la culpabilité. Le deal me paraît

équitable. En y repensant, j'espère que tes collègues ne vont pas aussi te coller les meurtres de la « perforatrice ambulante » sur le dos. Les anneaux et le fil barbelé sur ton bureau, mine de rien, ça prête à confusion...

– Tu ne t'en tireras pas aussi facilement.

– Peut-être as-tu raison. Peut-être pas. Quoi qu'il en soit, le florilège de preuves qui joue en ta défaveur laisse peu de place à l'imagination. J'ai transformé ton appartement en musée du crime. Je ne te parle même pas du souvenir impérissable que tu as laissé de toi dans le charmant petit village de Dochamps.

– La vérité éclatera ! Quelqu'un m'innocentera !

– La vérité n'a que peu d'importance quand un mensonge est crédible et fait l'unanimité dans l'opinion publique. Tu devrais le savoir depuis tout ce temps.

– Espèce de...

Jeff s'est relevé pour me cracher au visage. Cette manie est répugnante mais un large rictus déverrouille la sévérité de mon faciès. Je sens les gouttelettes de salive glisser sur ma joue. Du revers de la main, je l'essuie sans détourner le regard.

– Tu veux savoir ce qui m'amuse le plus dans cette histoire ?

– Va te faire foutre !

– Tes connaissances, tes collègues et toutes les personnes qui te connaissent si bien vont courir têtes baissées dans le piège. Il n'y aura absolument personne pour douter de ta culpabilité. Pire, ils vont même prétendre qu'au fond, ils le savaient. Qu'ils te soupçonnaient. Qu'ils te trouvaient louche. Que tu avais changé ces derniers temps.

Mes paroles traversent l'esprit de Jeff et lui font réaliser à quel point j'ai mis dans le mille. Personne ne cherchera à l'innocenter. Personne...

– Au départ, j'ai pensé te proposer d'être mon coéquipier. On aurait fait une équipe hors du commun.

– Plutôt crever !

– Ça tombe relativement bien que tu prennes les choses de cette manière. C'est également la conclusion à laquelle je suis arrivé. Pourquoi m'encombrer d'un coéquipier ? C'est vrai. Regarde ce dont je suis capable seul.

– Tu attends quoi ? Pourquoi m'avoir attaché ici ?

– Je pourrais encore te relâcher. À l'heure où nous parlons, tu es l'ennemi public numéro un. Chaque homme et chaque femme en

uniforme te recherchent. Ils vont t'abattre avant même que tu aies pu ouvrir la bouche d'un millimètre. Te relâcher serait amusant. Risqué pour moi mais terriblement amusant. En plus, je t'ai laissé une chance de t'innocenter. Une décision difficile vu le peu d'éléments dont tu disposais, mais je t'ai laissé une chance de ne pas devoir porter le fardeau de mes actes.

L'inspecteur regarde autour de lui et tente de comprendre. Il fixe le message peint sur le mur. Ce même message énigmatique qu'il a tenté de déchiffrer pendant des heures avant de le ranger dans un coin de sa tête pour ne plus s'en occuper. Les énormes lettres baveuses ont été dessinées à la va-vite. « RIP ? ».

– Tu veux parler de ce message bizarre ?

– C'était à toi de choisir de reposer ou non en paix, Jeff, de décider si tu allais « Rester un Innocent en Putréfaction ».

L'inspecteur est largué. Épuisé par de longues heures d'attente, son cerveau ne décode plus les informations qui lui parviennent. Les jeux de mots absurdes commencent à l'agacer au plus haut point.

– Regarde cette bouteille de plus près, monsieur l'inspecteur.

– Elle est crasseuse.

– Elle est en verre.

– Ça me fait une belle jambe.

– Tu aurais pu faire exploser le récipient. Saisir un épais morceau de verre et te trancher les veines. Tu serais mort en innocent. En supposant qu'on retrouve ton cadavre, le légiste aurait déterminé l'heure de ta mort comme étant antérieure à celle des participants de la ronde. Un homme mort ne tue personne.

Le policier fixe la bouteille en verre qu'il tient en main. La tête penchée vers le sol, il voit une goutte tomber du goulot et s'écraser sur la poussière qui jonche le sol. La goutte humide absorbe instantanément la saleté. L'eau, si pure, est contaminée. La vie de Jeff également. Sans réfléchir plus longtemps, je presse la détente de mon fusil à air comprimé. Le temps s'arrête. La main posée sur la fléchette rouge qui vient de lui transpercer l'abdomen, le solide gaillard enchaîné s'effondre sur le sol en soulevant un épais nuage grisâtre. Mon fauteuil bascule lentement d'avant en arrière. Le mouvement monotone continue de faire crisser les planches de ce cagibi en bois. Le puissant tranquilisant contenu dans le projectile suffirait à expédier un ours dans les bras de Morphée pour plusieurs heures. Qu'il en profite, le réveil sera pire que l'enfer.

CHAPITRE 26

La lune éclaire parcimonieusement ce lopin de terre boisé. J'aime la pénombre. Je m'y sens chez moi. À l'abri de tout et de tout le monde, une douce illusion berce mon cœur. Mes pensées se font aussi légères qu'une plume qui virevolte sous l'impulsion du vent. Tout est clair. Tout est limpide. Je sais précisément quoi faire.

La nuit touche à sa fin. Bientôt, je laisserai mon passé derrière moi. Je lâche du lest pour m'envoler au-dessus de cette mêlée nauséabonde que j'ai façonnée à mon image. Il est facile de s'accuser de tous les maux. De rendre le reflet qu'on reluque dans le miroir responsable de toutes les horreurs qui jalonnent nos vies. C'est encore plus simple d'accuser quelqu'un d'autre. De pointer son doigt vengeur vers le visage d'autrui. Toute cette histoire n'aurait pas existé si Jeff Marnier s'était comporté en héros, comme il l'a fait sur cette corniche. Pas un modèle par intermittence qui trompe tout son petit monde, non ! Un vrai héros avec ce qu'il faut dans le froc. Toute cette histoire serait restée muette au fond de mon âme si cet homme méprisables ne s'était pas cru obligé de jouer au chevalier blanc pendant dix minutes pour s'acheter le paradis.

Les mains agrippées aux chevilles de l'inspecteur, je marche à reculons dans le bois. Les pierres tranchantes cisailent la surface de son dos au gré du parcours. La terre et les feuilles mortes s'engouffrent sous ses vêtements. Sa tête heurte les branches qui tapissent le sol.

Impassible, la faune nocturne assiste au spectacle. Des hululements résonnent. Des feuillages sont secoués par d'invisibles forces. Le buste de l'inspecteur trace une traînée dans la terre. Elle fait maintenant une vingtaine de mètres. Essoufflé, je lâche les chevilles de Jeff et regarde vers le ciel à travers les arbres pour reprendre mon souffle. Malgré ma carrure et mon apparence svelte, je n'ai jamais été un grand sportif. Je n'ai aucune endurance et le chemin est encore long. Je pense avoir balisé ma route à travers les troncs sur une centaine de mètres.

Après cette courte et indispensable pause, j'inspire profondément et reprends les bottines de Jeff en mains. Je sens la jambe droite de l'inspecteur tressaillir. Les paupières de l'homme au sol s'ouvrent brusquement. Machinalement, je lance mon pied gauche en direction de sa tête. À trois reprises, je martèle son visage tuméfié avec

l'épaisse semelle rainurée de mes bottines de randonnée. La surprise et la peur ont décuplé la force déployée. Je recule d'un mètre et attrape le fusil anesthésiant que j'ai dans le dos. La lanière s'enroule sur mon épaule. Sans perdre une seconde, je presse la détente et expédie une nouvelle fléchette dans la cuisse de Jeff Marnier. Son visage ensanglanté est marqué par une peur incommensurable. L'arrière de son crâne frappe le sol et ses yeux se ferment à nouveau.

– Bordel ! Quelles merdes ces fléchettes à la con !

D'un geste brusque, j'ouvre le fusil et recharge l'arme avec une nouvelle flèche. Je sens une énorme veine se gonfler sur mon front. Mon pouls s'accélère. Le regard braqué vers le corps inerte de l'inspecteur, j'abaisse le canon et tire à nouveau en direction du bras gauche.

– Tu vas t'endormir, espèce d'enfoiré !

Haletant, je me recule encore de quelques pas et frappe du poing énergiquement dans un tronc d'arbre. Je sens mes phalanges encaisser le coup. La douleur se répercute dans mon bras et me fait serrer les dents. La main posée sur l'écorce, je tente de retrouver mon calme. Tête basse, j'inspire lentement pour apaiser les démons qui font bouillonner le sang qui coule dans mes veines. Comme pour purger complètement ma rage, je m'élançe et décoche un solide coup de pied dans les côtes de l'homme au sol. Le geste est gratuit. Mais précieux.

Je passe une main sur mon front pour éponger la sueur qui perle en abondance. Je sens ma mâchoire se décrisper. Il est temps de poursuivre. Je relève la tête et cherche le ruban blanc qui m'indique le chemin. Je m'abaisse et retire sèchement les flèches plantées dans le bras et la cuisse de l'inspecteur. Un léger filet de bave coule de sa bouche. Ce visage ecchymosé me donne la nausée. Je prends fermement les chevilles de Jeff et les bloque sous mes bras. Face au ruban blanc attaché dans un arbuste, je me remets en marche à travers les herbes folles et les ronces.

Une question me trotte dans la tête. Comment différencier un criminel notoire d'un véritable monstre ? J'observe mon ombre projetée sur le sol par cette lune gracieuse. Ce double de moi, obscur et malveillant, semble vouloir m'apporter la réponse. Je sens un frisson m'envahir. J'éprouve un sentiment étrange. Celui de ne pas être seul. Nerveusement, je regarde aux quatre points cardinaux. Rien... Je penche à nouveau la tête vers mon ombre et je la vois me sourire. Elle me chuchote à l'oreille que je suis un monstre. La folie me guette. J'entends une voix berce mes idées les plus sombres. Je n'ai jamais eu peur, seul, au milieu d'une forêt lugubre ; jamais eu le sentiment

d'être opprimé par des êtres fantomatiques qui s'adressent à moi à travers les branchages. Je suis déjà venu en ces lieux. J'ai parcouru ce chemin à maintes reprises sans jamais frémir. Cette nuit, je laisse place au pire de mes cauchemars. Chacun de nous a un enfant au fond de lui. L'entendez-vous ? Entendez-vous parfois cette petite voix hésitante vous rappeler à l'ordre quand vos pas trop rapides vous mènent à l'horizon de vous-même ? Vous entendez les rires et les pleurs ? Les joies et les craintes ? Ce soir, cette mélodie disgracieuse me met en garde. J'ai franchi la barrière qui sépare un criminel d'un monstre. J'ai cherché au plus profond de mes peurs celle que je redoute par-dessus tout pour la faire subir à un autre. Au fond de l'abîme de mon imagination, cette peur me tend les bras. Ses petits doigts se dressent dans ma direction pour que je la sorte de là où elle se trouve.

Les yeux rivés sur l'imposant trou rectangulaire, je m'arrête. Il est encore temps de faire marche arrière. Je peux encore laisser cette masse de chair inerte recroquevillée dans les pommes de pins et prendre mes jambes à mon cou. Je me sens comme ces artistes, juste avant le lever de rideau. Comme un sportif pour qui les heures laborieuses d'entraînements, exécutées obstinément, ne sont plus que des minutes. J'imagine que certains ressentent la même chose avant leur mariage. Cette minute décisive où l'on se demande s'il ne vaut pas mieux bifurquer habilement vers l'autre porte et partir à grandes enjambées vers le soleil.

Je saute à pieds joints dans le trou que j'ai creusé deux jours auparavant. En expirant, je soulève péniblement l'épais morceau de bois recouvrant ce cercueil de fortune bricolé avec quelques planches et des clous. Je suis assez fier du résultat. Ça ne vaut sans doute pas les modèles luxueux qu'on achète mais, franchement, quand on perd un être « cher », autant éviter de se ruiner une seconde fois dans la foulée pour le mettre en terre. Vous savez, quand ils sont morts, ils sont morts ! Je ne suis pas Crésus. En plus, de vous à moi, j'imagine qu'il serait délicat de se pointer devant l'entrepreneur des pompes funèbres pour lui demander un cercueil en toute discrétion pour y enterrer vivant un inspecteur de police encombrant. Ils sont du genre tatillon, les croque-morts. Du genre à poser des questions auxquelles je n'ai aucune réponse. Du genre à ne pas rester muets comme une tombe en découvrant mon hobby.

Je sors péniblement de la crevasse en agrippant la terre. Mes ongles sont noircis par cette mélasse brunâtre. Je me relève lentement et fouille dans mes poches. Chaque détail a son importance. Je sens la petite forme dans le creux de ma main. Satisfait, je replace l'objet dans cette poche et repars vers le corps de l'inspecteur. Quelle tristesse !

Avec toute cette agitation, je n'ai pas pris le temps de lui dire au revoir. Un sourire cruel aux lèvres, je le fais rouler avec le pied en direction du trou. J'ai l'impression de guider un fût de bière un soir de beuverie. Chaque impulsion le rapproche de la chute. C'est qu'il est lourd, l'animal. La semelle posée sur son bras dénudé, je marque une pause avant de projeter l'inspecteur dans sa dernière demeure. J'aimerais lui souhaiter de reposer en paix mais ce serait jouer les hypocrites. Lorsqu'il ouvrira les yeux, il réalisera que les minutes lui sont comptées. Il sentira l'air se raréfier à chaque seconde qui défile. La panique va inexorablement l'envahir. Plongé dans les profondeurs de ces terres fétides où l'homme dissimule ses secrets les plus lourds, il martèlera sans relâche les planches en bois qui l'emprisonnent. Il hurlera à pleins poumons pour réclamer de l'aide. Perdu au milieu de nulle part, il gigotera comme un têtard dopé à l'EPO. Ses ongles vont rayer le bois. Les échardes pénétreront dans ses phalanges meurtries. Désespéré, il fixera un point droit devant lui en suffoquant. Ses yeux s'habitueront lentement à l'obscurité des ténèbres. Puis, dans l'indifférence générale, il fermera les paupières pour ne jamais plus les ouvrir.

D'un dernier coup de pied assuré, je fais basculer le corps de l'inspecteur dans la boîte. Il tombe lourdement sur les planches qui craquent légèrement. La dimension est idéale. J'ai eu l'œil. Les yeux clos du policier sont tournés vers le ciel. Les étoiles illuminent son corps meurtri. Debout au bord du trou, je saisis ma pelle et m'arrête un instant. Le tranchant de l'outil posé sur le cou de l'inspecteur Jeff Marnier, je m'interroge. Je pourrais lui épargner ce réveil cauchemardesque. Une impulsion suffirait à lui trancher la gorge. Un geste brusque et précis qui lui ôterait la vie sans souffrance. Enfin, vu la quantité de tranquillisant injecté dans son organisme, j' imagine qu'il ne souffrirait pas trop. Regardez-le. Il dort comme un bébé. Je fais glisser l'extrémité de la pelle le long de sa pomme d'Adam. Je contracte le biceps. Il ne manque qu'un mouvement. Un puissant mouvement vers le sol. Le regard braqué sur le manche, je m'arrête. Mon biceps se dégonfle. Une gouttelette de sang se forme dans le cou de ma victime. La voix malveillante en moi me murmure subrepticement que trop de sang a coulé cette nuit. Trop de sang, c'est vrai. Sans attendre, je fouille dans ma poche à la recherche du pendentif de l'amie de l'inspecteur. Je le regarde un instant étinceler à la lueur de la lune et le jette sur le torse de l'inspecteur en espérant cyniquement qu'il lui portera chance. Je place le dos de la pelle sur le couvercle du cercueil et le fait basculer violemment. Des particules de terre volent dans ma direction. C'est dans la boîte !

Dans le silence de la nuit, je plonge ma pelle dans la terre fraîche et recouvre patiemment le bois clair. On ne voit presque plus le cercueil.

Le monticule à ma droite s'amenuise à vue d'œil. La plaie dans le sol se referme peu à peu. Je colmate la brèche avec assiduité. Sous ce monceau de terre et d'humus, un homme respire toujours. Au moment de tourner les talons, je place le manche de la pelle sur mon épaule en me disant que son calvaire ne fait sans doute que commencer.

ÉPILOGUE

– Un mojito, s’il vous plaît.

– Bien monsieur, répond le serveur un peu surpris. Il doit me prendre pour un ivrogne. Il est 9h10 et je carbure déjà aux spiritueux. Le début de ce mois de juin est clément avec les pauvres âmes qui flânent dans les rues de la ville. Usé par un hiver long et rugueux, je profite du soleil qui arrose gracieusement nos parcs et nos jardins. Un peu partout, les parasols s’ouvrent sur les terrasses des cafés. Il faut appâter le consommateur. Lui tendre la main en lui disant : « Tu as suffisamment marché mon grand. Pose tes fesses ici et prends un verre. » Il ne faut pas me le dire deux fois. Je commence le service à 10 h le vendredi. C’est assez confortable, je dois l’admettre. Le premier client de la journée est un pensionné qui vit à quelques kilomètres du centre-ville. Son jardin ressemble à une véritable forêt vierge. J’ai aiguisé mes outils en conséquence. On va refaire une beauté à ce désordre végétal en trois coups de cuillère à pot.

En attendant, je me prélasse sur cette chaise en osier. C’est confortable, l’osier. Les yeux cachés derrière d’énormes lunettes de soleil, j’observe les allées et venues des passants. Je ressemble à un pilote de F16 au repos. J’ai ouvert le bouton supérieur de ma chemise. Les nanas adorent les mecs qui jouent les stars de cinéma.

Le serveur dépose le verre devant moi. Depuis la ronde des boîtes, j’ai pris goût au cocktail décrit dans l’histoire de Lise. Ce fameux mojito ! Je mélange le breuvage. La tige en plastique noir slalome entre les morceaux de glace pilée. L’odeur de citron vert titille mes narines. Je pose les lèvres sur la paille et aspire le cocktail lentement. C’est vachement bon cette saloperie ! C’est rafraîchissant, surtout.

Il n’y a pas grand monde assis à cette terrasse. Juste un vieil homme qui souffle avec acharnement sur son café trop chaud. Tout comme moi, il regarde les uns et les autres qui accélèrent le pas pour tenter d’arriver à l’heure au rendez-vous qu’ils ont fixé. Avec le recul de son âge, il s’amuse de ce spectacle. C’est plus fort que ces canards idiots qui tournent en rond dans un étang en se gelant le croupion. Il se souvient que lui aussi, à une époque, courait après le temps dans un costume gris clair un peu trop large pour sa carrure de casseur de frigolite.

En contemplant le vieil homme, je m’interroge sur l’avenir. Pas spécialement dans trente ou quarante ans mais sur l’avenir proche. Je

me sens comme un écrivain devant une page blanche. Je pourrais me ranger pendant quelque temps. Quitter la ville et partir en quête de nouveaux défis. Pourquoi ne pas acheter des moutons et partir à l'aventure dans les prairies de Toscane ?

– Hé toi ! Je t'en prends un.

Je fais virevolter une pièce de deux euros en direction du gamin qui se tient devant moi. Il doit avoir treize ou quatorze ans.

– 'ci M'sieur ! dit-il en tendant le journal.

– Garde le reste, petit.

À peine le temps de hocher la tête en guise de remerciement et il repart aussi sec pour dénicher d'autres amateurs pour les nouvelles du matin. Le canard est plié en deux sur la table. Il attendra. Pour l'instant, je sirote tranquillement mon mojito. Dans la succession des bruits de succion bruyants, une chose retient mon attention. Toute mon attention ! Pendant une fraction de seconde, je me demande si j'ai bien compris ce que le gamin vient de crier à tue-tête.

Au loin, le gamin crie à nouveau :

– Exclusif ! L'identité du tueur de Gaume est connue ! Achetez le journal ! Exclusif, mesdames et messieurs.

Cette fois, le doute n'est plus permis. Je tourne la tête et regarde le journal posé sur ma table. L'air ne pénètre plus dans mes poumons. Mon visage se crispe instantanément. Je dépose mon énorme verre et, sans attendre, j'attrape le feuillet et déplie la Une. « Jeff Marnier : ennemi public n°1 ». Sous ce titre gigantesque en caractères gras, une photo en noir et blanc tapisse le papier de long en large. Le regard perçant de Jeff me fixe. La photo-légende ne laisse aucun doute : « Le tueur qui terrorise la Gaume depuis des mois vient d'être identifié. Jeff Marnier, inspecteur de la police criminelle, est désormais l'homme le plus recherché du pays. La police locale lance un appel et offre 1000 euros de récompense à toute personne susceptible de fournir des informations permettant d'appréhender le tueur. » Après deux mois d'enquête, ils se sont enfin résignés à lâcher le morceau publiquement. L'esprit empreint d'une liberté incommensurable, je me lève pour aller jardiner chez le vieil homme.

Merci à vous d'avoir ouvert la boîte...

© Avant-Propos
Maison d'édition
Avenue de Diane, 5
B-1410 Waterloo

Coordinateurs du projet
La maison d'édition représentée par
Hervé Gérard et Anne Delandmeter

Toute reproduction ou adaptation d'un extrait
quelconque de ce livre par quelque procédé
que ce soit est réservée pour tous pays.

© 2013 : Version numérique, Primento et éditions Avant-Propos
ISBN numérique : 9782511014288

*Ce livre a été réalisé par [Primento](#), le partenaire numérique des
éditeurs*

Table des matières

Couverture	
Page de titre	
Chapitre 1	
Chapitre 2	
Chapitre 3	
Chapitre 4	
Chapitre 5	
Chapitre 6	
Chapitre 7	
Chapitre 8	
Chapitre 9	
Chapitre 10	
Chapitre 11	
Chapitre 12	
Chapitre 13	
Chapitre 14	
Chapitre 15	
Chapitre 16	
Chapitre 17	
Chapitre 18	
Chapitre 19	
Chapitre 20	
Chapitre 21	
Chapitre 22	
Chapitre 23	
Chapitre 24	
Chapitre 25	
Chapitre 26	
Épilogue	
Copyright	